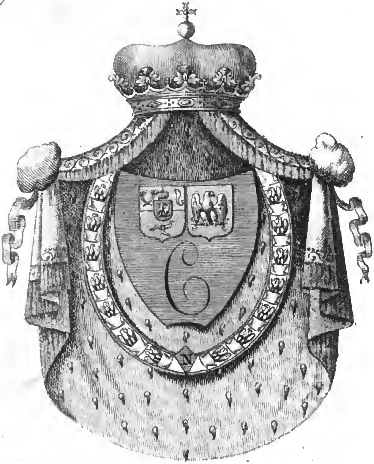


GÉNIE
DU CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette;

Et à PARIS,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR
FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.
MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, ch. 3.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME VIII.

A LYON,
De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils,
aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 1804.

GENIE DU CHRISTIANISME,

OU

BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE QUATRIÈME.

MISSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale des Missions.

Voici encore une de ces grandes et nouvelles idées qui n'appartiennent qu'à la religion chrétienne. Les cultes

idolâtres ont ignoré l'enthousiasme divin, qui anime l'apôtre de l'évangile. Les anciens philosophes eux-mêmes n'ont jamais quitté les belles avenues d'Académus et les délices d'Athènes, pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le Sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre, et semer la concorde et la paix parmi des nations ennemies : c'est ce que les Religieux chrétiens ont fait, et font encore tous les jours. Les mers, les orages, les glaces du pôle, les feux du tropique, rien ne les arrête ; ils vivent avec l'Esquimaux dans son outre de peau de vache-marine ; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le Groënlandais ; avec le Tartare ou l'Iroquois, ils mesurent la solitude ; ils montent sur le dromadaire de l'Arabe, ou suivent le Caffre errant dans ses déserts embrasés ; le Chinois, le Japonais, l'Indien, sont devenus leurs néophytes : il n'est point d'île ou

d'écueil dans l'Océan, qui ait pu échapper à leur zèle; et comme autrefois les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité.

Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une grande famille de frères, ils tournèrent les yeux vers ces régions lointaines, où tant d'ames languissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils furent touchés de compassion, en voyant cette dégradation de l'homme; ils se sentirent un désir immense de verser leur sang pour le salut de ces pauvres étrangers. Il fallait percer des forêts profondes, franchir des marais impraticables, traverser des fleuves dangereux, gravir des rochers inaccessibles; il fallait affronter des nations cruelles, superstitieuses et jalouses; il fallait surmonter dans les unes toutes les ignorances de la barbarie, dans les autres tous les préjugés de la civi-

lisation: tant d'obstacles ne purent les arrêter. Ceux qui ne croient plus à la religion de leurs pères, conviendront du moins que si le missionnaire est fermement persuadé qu'il n'y a de salut que dans la religion chrétienne; l'acte par lequel il se condamne à des maux inouis, pour sauver un idolâtre, est au-dessus des plus grands dévouemens.

Qu'un homme à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parens et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie; il échange quelques jours de vie, pour des siècles de gloire; il illustre sa famille, il l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissemens, sans avantages pour les siens; obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel

à un Sauvage inconnu : de quel nom faut-il appeler cette mort, ce sacrifice?

Diverses congrégations religieuses se consacraient aux missions : les Dominicains, tout l'ordre de S. François, les Jésuites, et les prêtres des Missions étrangères.

Il y avait quatre sortes de missions.

Les missions du Levant, qui comprenaient l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Ethiopie, la Perse et l'Egypte.

Les missions de l'Amérique, commençant à la baye d'Hudson, et remontant par le Canada, la Louisiane, la Californie, les Antilles et la Guyanne, jusqu'aux fameuses *réductions*, ou peuplades du Paraguay.

Les missions de l'Inde, qui renfermaient l'Indostan, la presqu'île en deçà et au delà du Gange, et qui s'étendaient jusqu'à Manille et aux Nouvelles-Philippines.

Enfin, *les missions de la Chine*, auxquelles se joignaient celles du Tong-King, de la Cochinchine et du Japon.

On comptait de plus quelques églises en Island et chez les Nègres de l'Afrique; mais elles n'étaient pas régulièrement suivies. Des ministres presbytériens ont tenté dernièrement de prêcher l'évangile à Otaïti.

Lorsque les Jésuites firent paraître cette précieuse correspondance, connue sous le nom de *Lettres édifiantes*, elle fut citée et recherchée par tous les auteurs. On s'appuyait de son autorité, et les faits qu'elle contenait passaient pour indubitables. Mais bientôt la mode vint de décrier ce qu'on avait admiré. Ces lettres étaient écrites par des prêtres chrétiens, pouvaient-elles valoir quelque chose? On ne rougit pas de préférer, ou plutôt de feindre de préférer, aux voyages des Dutertre et des Charlevoix, ceux d'un baron de la Hontan ignorant et menteur. Des sa-

vans, qui avaient été à la tête des premiers tribunaux de la Chine, qui avaient passé trente et quarante années à la cour même des empereurs, qui parlaient et écrivaient la langue du pays, qui fréquentaient les petits, qui vivaient familièrement avec les grands, qui avaient parcouru, vu et étudié en détail les provinces, les mœurs, la religion et les lois de ce vaste empire; ces savans, dont les travaux nombreux ont enrichi les mémoires de l'Académie des Sciences, se virent traiter d'imposteurs par un homme qui n'était pas sorti du quartier des Européens à Canton, qui ne savait pas un mot de Chinois, et dont tout le mérite consistait à contredire grossièrement les récits des missionnaires. On sait tout cela aujourd'hui, et l'on rend une tardive justice aux Jésuites. De pompeuses ambassades, faites à grands frais par des nations puissantes, nous ont-elles appris quelque chose que les

Duhald et les le Comte nous eussent laissé ignorer ? ou bien nous ont-elles révélé quelques mensonges de ces pères ?

En effet, un missionnaire doit être un excellent voyageur. Obligé de parler la langue des peuples où il prêche l'évangile, de se conformer à leurs usages, de vivre long-temps avec toutes les classes de la société, de chercher à pénétrer dans les palais et dans les chaumières ; n'eût-il reçu de la nature aucun génie, il parviendrait encore à recueillir une multitude de faits précieux. Au contraire, l'homme qui passe rapidement avec un interprète, qui n'a ni le temps, ni la volonté de s'exposer à mille périls, pour apprendre le secret des mœurs ; cet homme eût-il tout ce qu'il faut pour bien voir et pour bien observer, ne peut cependant acquérir que des connaissances très-vagues, sur des peuples qui ne font que rouler et disparaître à ses yeux.

Le Jésuite avait encore sur le voyageur ordinaire l'avantage d'une éducation savante. Les supérieurs exigeaient plusieurs qualités des élèves qui se destinaient aux missions. Pour le Levant, il fallait savoir le grec, le cophte, l'arabe et le turc, et posséder quelques connaissances en médecine; pour l'Inde et la Chine, on voulait des astronomes, des mathématiciens, des géographes, des mécaniciens; l'Amérique était réservée aux naturalistes(1). Et à combien de saints déguisemens, de pieuses ruses, de changemens de vie et de mœurs n'était-on pas obligé d'avoir recours, pour annoncer la vérité aux hommes! A Maduré, le missionnaire prenait l'habit du pénitent Indien, s'assujettissait à tous ses usages, se soumettait à toutes ses austé-

(1) Voyez les *Lettres édifiantes*, et l'ouvrage de l'abbé Fleury sur les qualités nécessaires à un missionnaire.

rités, si rebutantes ou si puériles qu'elles fussent; à la Chine, il devenait mandarin et lettré; chez l'Iroquois, il se faisait chasseur et sauvage.

Presque toutes les missions françaises furent établies par Colbert et Louvois, qui comprirent de quelle ressource elles seraient pour les arts, les sciences et le commerce. Les pères Fontenay, Tachard, Gerbillon, le Comte, Bouvet et Visdelou furent envoyés aux Indes par Louis XIV : ils étaient tous mathématiciens, et le roi les fit recevoir de l'Académie des Sciences, avant leur départ.

Le père Brédevent, connu par sa dissertation physico-mathématique, mourut malheureusement en parcourant l'Ethiopie; mais on a joui d'une partie de ses travaux : le père Sicard visita l'Egypte, avec des dessinateurs que lui avait fournis M. de Maurepas. Il acheva un grand ouvrage, sous le titre de *Description de l'Egypte an-*

cienne et moderne. Par une fatalité singulière, ce manuscrit précieux, déposé à la maison professe des Jésuites, fut dérobé, sans qu'on en ait jamais pu découvrir aucune trace. Personne sans doute ne pouvait mieux nous faire connaître la Perse et le fameux Thamas Koulikan, que le moine Bazin, qui fut le premier médecin de ce conquérant, et le suivit dans toutes ses expéditions. Le père Cœur - doux nous donna des renseignemens sur les toiles et les teintures indiennes. La Chine nous fut connue comme la France : nous eûmes les manuscrits originaux et les traductions de son histoire ; nous eûmes des herbiers chinois, des géographies, des mathématiques chinoises ; et pour qu'il ne manquât rien à la singularité de cette belle mission, le père Ricci écrivit des livres de morale dans la langue de Confucius, et passe encore pour un auteur élégant à Pékin.

Si la Chine nous est aujourd'hui fermée ; si nous ne disputons pas aux Anglais l'empire des Indes ; ce n'est pas la faute des Jésuites, qui ont été sur le point de nous ouvrir ces vastes régions. « Ils avaient réussi en Amérique, dit M. de Voltaire, en enseignant à des Sauvages les arts nécessaires; ils réussirent à la Chine, en enseignant les arts les plus relevés à une nation spirituelle. » (1)

L'utilité dont ils étaient à leur patrie, dans les échelles du Levant, n'est pas moins avérée. En veut-on une preuve authentique ? Voici un certificat dont les signatures sont assez belles.

Brevet du Roi.

« Aujourd'hui, septième de juin mil six cent soixante-dix-neuf, le roi étant

---

(1) *Essai sur les Missions chrétiennes*, p. 195.

à

à Saint-Germain-en-Laye, voulant gratifier et favorablement traiter les Pères Jésuites Français, missionnaires au Levant, en considération de leur zèle pour la religion, *et des avantages que ses sujets, qui résident et qui trafiquent dans toutes les échelles, reçoivent de leurs instructions*, sa majesté les a retenus et retient pour ses chapelains dans l'église et chapelle consulaire de la ville d'Alep en Syrie, etc. »

Signé, LOUIS.

Et plus bas, COLBERT. (1)

C'est à ces mêmes missionnaires que nous devons l'amour que les Sauvages portent encore au nom français dans les forêts de l'Amérique. Un simple mouchoir blanc suffit pour passer en sûreté à travers les hordes ennemies, et pour recevoir par-tout le couvert et

(1) *Lett. édif*, t. I, p. 129, édit. 1780.

l'hospitalité. C'étaient les Jésuites du Canada et de la Louisiane, qui avaient dirigé l'industrie des colons vers la culture, et découvert de nouveaux objets de commerce pour les teintures et les remèdes. En naturalisant sur notre sol, des insectes, des oiseaux et des plantes étrangères (*), ils ont ajouté des richesses à nos manufactures, des délicatesses à nos tables, et des ombrages à nos bois.

Ce sont eux qui ont écrit les annales élégantes ou naïves de nos colonies. Quelle excellente histoire que celle des Antilles par le père Dutertre, ou celle de la Nouvelle-France par Charlevoix ! Les ouvrages de ces hommes pieux sont pleins de toutes sortes de sciences : dissertations savantes, peintures de mœurs, plans d'amélioration pour nos établissemens, objets utiles,

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

réflexions morales, aventures intéressantes, tout s'y trouve. On y voit l'histoire d'un acacia ou d'un saule de la Chine, auprès de l'histoire d'un grand empereur réduit à se poignarder; et le récit de la conversion d'un pauvre Pariah, mêlé à un traité sur les mathématiques des Brames. Le style de ces relations, quelquefois sublime, est presque toujours admirable par sa simplicité. Enfin l'astronomie et la géographie reçurent aussi de nouvelles lumières. Un Jésuite en Tartarie rencontre une femme Huronne qu'il avait connue au Canada; il devise par cette étrange aventure, l'existence de ce détroit, qui, long-temps après, a fait la gloire des Beringh et des Cook. Une grande partie du Canada, toute la Louisiane avaient été découvertes par nos missionnaires. En appelant au christianisme les Sauvages de l'Acadie, ils nous avaient livré ces côtes où s'enrichissait notre commerce, et se

formaient nos marins : telle est une faible partie des services que ces hommes, aujourd'hui si méprisés, savaient rendre à leur pays.

CHAPITRE II.

Missions du Levant.

Chaque mission avait un caractère qui lui était propre, et un genre de souffrances particulier. Celles du Levant présentent un spectacle bien philosophique. Quelle voix puissante que cette voix chrétienne sortie des tombeaux d'Argos ! quel spectacle que celui de l'apôtre de l'évangile, prêchant sur les ruines de Sparte et d'Athènes ! Dans ces îles de Naxos et de Salamines, d'où partaient ces brillantes théories qui tournaient la tête à la Grèce; un pauvre prêtre chrétien, déguisé en turc, se jette dans un esquif, aborde à quelque méchant réduit pra-

tiqué sous des tronçons de colonnes, console sur la paille le descendant des vainqueurs de Xerxès, distribue des aumônes au nom de Jesus-Christ, et faisant le bien, comme on fait le mal, en se cachant dans l'ombre, retourne secrétement à son désert.

On a souvent cité, comme une belle chose, le savant mesurant les restes de l'antiquité, dans les solitudes de l'Europe et de l'Asie; mais nous en voyons une encore plus belle : c'est quelque Bossuet inconnu, expliquant la parole des prophètes, sur les débris de Tyr et de Babylone.

Dieu permettait que les moissons fussent abondantes dans un sol si riche; une pareille poussière ne pouvait être stérile. «Nous sortîmes de Serpho, dit le père Xavier, plus consolés que je ne puis vous l'exprimer ici; le peuple nous comblant de bénédictions, et remerciant Dieu mille fois, de nous avoir inspiré le dessein de venir

les chercher au milieu de leurs rochers. » (1)

Les montagnes du Liban, comme les sables de la Thébaïde, étaient témoins du dévouement de ces missionnaires. Ils ont une grace infinie à rehausser les plus petites circonstances. S'ils décrivent par exemple les cèdres du Liban, ils vous parlent de quatre âutels de pierre, qui se voient au pied de ces arbres, et où les moines Maronites célèbrent une messe solennelle le jour de la Transfiguration. On croit entendre les accens religieux, qui se mêlent au murmure de ces bois chantés par Salomon et Jérémie, et au fracas des torrens qui tombent de toutes les montagnes.

Parlent-ils de la vallée où coule le fleuve *saint!* ils disent : « Ces rochers renferment de profondes grottes, qui

(1) *Lett. éd.* tom. I, pag. 16.

étaient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avaient choisi ces retraites pour être les seuls témoins sur terre de la rigueur de leur pénitence. Ce sont les larmes de ces saints pénitens, qui ont donné au fleuve dont nous venons de parler, le nom de fleuve saint : sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve dans cet affreux désert, inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces ames sensuelles et mondaines, qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir, à une éternité bienheureuse. » (1)

Cela nous semble parfait et comme style et comme sentiment.

Ces missionnaires avaient un instinct merveilleux, pour suivre l'infortune à

---

(1) *Lett. éd.* tom. I, p. 288.

la trace, et la forcer, pour ainsi dire, jusque dans son dernier gîte. Les bagnes et les galères pestiférées n'avaient pu échapper à leur ingénieuse charité; écoutons parler le père Tarillon dans sa lettre à M. de Pontchartrain :

« Les services que nous rendons à ces pauvres gens (les esclaves chrétiens au bagne de Constantinople), consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer des soulagemens de la charité des fidelles, à les assister dans leurs maladies, et enfin à leur aider à bien mourir : si tout cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations. . .

» Dans les temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui sont frappés, et que nous n'avons ici que quatre où cinq missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul père qui entre au bagne, et qui y de-

meure tout le temps que la maladie dure : celui qui en obtient la permission du supérieur, s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères, comme s'il devait bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois il échappe au danger. » (1)

Le père Jacques Cachold écrit au père Tarillon :

« Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes craintes que donnent les maladies contagieuses ; et s'il plaît à Dieu, je ne mourrai pas de ce mal, après les hasards que je viens de courir. Je sors du bagne, où j'ai donné les derniers sacremens à quatre-vingt-deux personnes.... Durant le jour, je n'étais, ce me semble, étonné de rien ; il n'y avait que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissait prendre,

---

(1) *Lett. éd.* tom. I.

que je me sentais l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril que j'ai couru, et que je ne courrai peut-être de ma vie, a été à fond-de-cale d'une sultane de quatre-vingt-deux canons. Les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avaient fait entrer sur le soir pour les confesser toute la nuit, et leur dire la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à doubles cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai, douze étaient malades, et trois moururent avant que je fusse sorti; jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé, et sans la moindre ouverture. Dieu qui, par sa bonté, m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien d'autres. » (1)

Un homme qui s'enferme volontaiment dans un bagne en temps de

(1) *Lett, éd.* tom. I, p. 24.

peste; qui avoue ingénument ses terreurs, et qui pourtant les surmonte par charité; qui s'introduit ensuite à prix d'argent, comme pour goûter des plaisirs illicites, à fond-de-cale d'un vaisseau de guerre, afin d'assister des esclaves pestiférés; avouons-le, un tel homme ne suit pas une impulsion naturelle; il y a quelque chose ici de plus que l'*humanité*. Les missionnaires en conviennent, et ils ne prennent pas sur eux ces œuvres sublimes : « C'est Dieu qui nous donne cette force, répètent-ils souvent, nous n'y avons aucun mérite. »

Un jeune missionnaire, non encore aguerri contre les dangers, comme ces vieux chefs tout chargés de fatigues et de palmes évangéliques, est étonné d'avoir échappé au premier péril; il craint qu'il n'y ait de sa faute, il en paraît humilié. Après avoir fait à son supérieur le récit d'une peste, où souvent il avait été obligé de *coller son*

oreille sur la bouche des malades, *pour entendre leurs paroles mourantes*, il ajoute : « Je n'ai pas mérité, mon révérend père, que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie, que je lui avais offert. Je vous demande donc vos prières, pour obtenir de Dieu qu'il oublie mes péchés, et qu'il me fasse la grace de mourir pour lui. »

C'est ainsi que le père Bouchet écrit des Indes : « Notre mission est plus florissante que jamais, nous avons eu *quatre grandes persécutions* cette année. »

C'est ce même père Bouchet, qui a envoyé en Europe les tables des Brames, dont M. Bailly s'est servi dans son Histoire de l'astronomie. La société anglaise de Calcuta n'a jusqu'à présent fait paraître aucun monument des sciences indiennes, que nos missionnaires n'eussent découvert ou indiqué ; et cependant les savans Anglais,

glais, souverains de plusieurs grands royaumes, favorisés par tous les secours de l'art et de la puissance, devraient avoir bien d'autres moyens de succès, qu'un pauvre Jésuite, seul, errant et persécuté. « Pour peu que nous parussions librement en public, écrit le père Royer, il serait aisé de nous reconnaître à l'air et à la couleur du visage. Ainsi, pour ne point susciter de persécution plus grande à la religion, il faut se résoudre à demeurer caché le plus qu'on peut. Je passe les jours entiers, ou enfermé dans un bateau, d'où je ne sors que la nuit, pour visiter les villages qui sont proche des rivières, ou retiré dans quelque maison éloignée. » (1)

Le bateau de ce bon religieux était tout son observatoire; mais on est bien riche et bien habile quand on a la charité.

---

(1) *Lett. éd.* t. I, p. 8.

CHAPITRE III.

Missions de la Chine.

Deux religieux de l'ordre de S. François, l'un Polonais, et l'autre Français de nation, furent les premiers Européens qui pénétrèrent à la Chine, vers le milieu du douzième siècle. Marc Paole, Vénitien, et Nicolas et Matthieu Paole, de la même famille, y firent ensuite deux voyages. Les Portugais ayant découvert la route des Indes, s'établirent à Macao ; et le père Ricci de la congrégation de Jesus, résolut de pénétrer dans ce vaste empire du *Cathai*, dont on racontait tant de merveilles. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la langue chinoise, l'une des plus difficiles du monde. Son ardeur emporta tous les obstacles, et après bien des dangers et plusieurs refus, il obtint des magistrats Chinois, en 1682, la permission de s'établir à Chouachen.

Le père Ricci, élève de Cluvius, et lui-même très-habile en mathématique, se fit, à l'aide de cette science, des protecteurs parmi les mandarins. Il quitta l'habit des bonzes, et prit celui des lettrés. Il donnait des leçons de géométrie, où il mêlait avec art les leçons plus précieuses de la morale chrétienne. Il passa successivement à Chouachen, Nemcham, Pékin, Nankin; tantôt maltraité, tantôt reçu avec joie; opposant à tous les revers une patience invincible, et ne perdant jamais l'espérance de faire fructifier la parole de Jesus-Christ. Enfin, l'empereur lui-même, charmé des vertus et des connaissances du missionnaire, lui permit de résider dans la capitale, et lui accorda, ainsi qu'aux compagnons de ses travaux, plusieurs priviléges. Les Jésuites mirent une grande discrétion dans leur conduite, et montrèrent une connaissance profonde du cœur humain. Ils respectèrent les

usages des Chinois, et s'y conformèrent en tout ce qui ne blessait pas absolument les lois évangéliques. Ils furent traversés de tous côtés. « Bientôt la jalousie, dit M. de Voltaire, corrompit les fruits de leur sagesse, et cet esprit d'inquiétude et de contention, attaché en Europe aux connaissances et aux talens, renversa les plus grands desseins. » (1)

Ricci suffisait à tout. Il répondait aux accusations de ses ennemis en Europe; il veillait aux églises naissantes de la Chine; il donnait des leçons de mathématiques; il écrivait en chinois des livres de controverse, contre les Lettrés qui l'attaquaient; il cultivait l'amitié de l'empereur, et se ménageait à la cour, où sa politesse le faisait aimer des grands. Tant de fatigues

---

(1) *Essai sur les Mœurs*, tom. IV, chap. 195, p. 283.

abrégèrent ses jours. Il termina à Pékin une vie de cinquante-sept années, dont la moitié avait été consumée dans les travaux de l'apostolat.

Après la mort du père Ricci, sa mission fut interrompue par les révolutions qui arrivèrent à la Chine. Mais lorsque l'empereur Tartare Cun-chi monta sur le trône, il nomma le père Adam Schall, président du tribunal des mathématiques. Cun-chi mourut, et pendant la minorité de son fils Cang-hi, la religion chrétienne fut exposée à de nouvelles persécutions.

A la majorité de l'empereur, le calendrier se trouvant dans une grande confusion, il fallut rappeler les missionnaires. Le jeune prince s'attacha au père Verbiest, successeur du père Schall. Il fit examiner le christianisme par le tribunal des états de l'empire, et minuta de sa propre main le mémoire des Jésuites. Les juges, après un mûr examen, déclarèrent que la

religion chrétienne était bonne, qu'elle ne contenait rien de contraire à la pureté des mœurs et à la prospérité des empires.

Il était digne des disciples de Confucius de prononcer une pareille sentence en faveur de la loi de Jesus-Christ. Peu de temps après ce décret, le père Verbiest appela de Paris ces savans Jésuites, qui ont porté l'honneur du nom français jusqu'au centre de l'Asie.

Le Jésuite qui partait pour la Chine s'armait du télescope et du compas. Il paraissait à la cour de Pékin, avec toute l'urbanité de la cour de Louis XIV, et environné du cortége des sciences et des arts. Il apprenait aux mandarins étonnés, et le véritable cours des astres, et le véritable nom de celui qui les dirige dans leurs orbites. Tournant des globes, déroulant des cartes, traçant des sphères, il cachait sous cet appareil matériel de

l'univers, le grand monde spirituel qui le soutient. Il ne dissipait les erreurs de la physique que pour attaquer celles de la morale; il replaçait dans le cœur, comme dans son véritable siége, la simplicité qu'il bannissait de l'esprit; inspirant à-la-fois, par ses mœurs et son savoir, une profonde vénération pour son Dieu, et une haute estime pour sa patrie.

Il était beau pour la France, de voir ses simples religieux régler à la Chine les fastes d'un grand empire. On se proposait des questions, de Pékin à Paris: la chronologie, l'astronomie, l'histoire naturelle, étaient autant de sujets de discussions curieuses et savantes. Les livres chinois étaient traduits en francais, les français en chinois. Le père Parennin, dans sa lettre adressée à Fontenelle, écrivait à l'Académie des Sciences :

Messieurs,

« Vous serez peut-être surpris que je vous envoie de si loin un traité d'anatomie, un cours de médecine, et des questions de physique écrites en une langue qui sans doute vous est inconnue ; mais votre surprise cessera, quand vous verrez que ce sont vos propres ouvrages que je vous envoie habillés à la Tartare. » (1)

Il faut lire d'un bout à l'autre cette lettre, où respire ce ton de politesse et ce style des *honnêtes-gens*, presque entièrement oubliés de nos jours. « Le Jésuite nommé Parennin, dit M. de Voltaire, homme célèbre par ses connaissances, et par la sagesse de son caractère, qui parlait très-bien le chinois et le tartare... C'est lui qui est principalement connu parmi nous, par

(1) *Lett. éd.* tom. XIX, p. 257.

les réponses sages et instructives sur les sciences de la Chine, aux difficultés savantes d'un de nos meilleurs philosophes. » (1)

En 1711, l'empereur de la Chine donna aux Jésuites trois inscriptions qu'il avait composées lui-même, pour une église qu'ils faisaient élever à Pékin. Celle du frontispice portait :

« Au vrai principe de toute chose. »

Pour l'une des deux colonnes du péristile, on lisait :

« Il est infiniment bon et infiniment juste ; il éclaire, il soutient, il règle tout avec une suprême autorité et avec une souveraine justice. »

La dernière colonne était couverte de ces mots :

« Il n'a point eu de commencement, il n'aura point de fin : il a produit toutes choses dès le commencement ;

---

(1) *Siècle de Louis XIV*, chap. 39, tom. II, p. 343.

c'est lui qui les gouverne, et qui en est le véritable Seigneur. »

Quiconque s'intéresse un peu à la gloire de son pays, ne peut s'empêcher d'être vivement ému, en voyant de pauvres missionnaires Français donner de pareilles idées du Grand Etre, au chef de plusieurs millions d'hommes : quel noble usage de la religion !

Le peuple, les mandarins, les lettrés, embrassaient en foule la nouvelle doctrine ; les cérémonies du culte avaient sur-tout un succès prodigieux. « Avant la communion, dit le père Fouquet, je prononçai tout haut les actes qu'on fait faire en approchant de ce divin sacrement. Quoique la langue chinoise ne soit pas féconde en affection du cœur, cela eut beaucoup de succès.... Je remarquai, sur le visage de ces bons chrétiens, une dévotion que je n'avais pas encore vue. » (1)

(1) *Lett. éd.*

« Toukang, ajoute le même missionnaire, m'avait donné du goût pour les missions de la campagne. Je sortis de la bourgade, et je trouvai tous ces pauvres gens qui travaillaient de côté et d'autre; j'en abordai un d'entr'eux, qui me parut avoir la physionomie heureuse, et je lui parlai de Dieu. Il me parut content de ce que je disais, et m'invita, par honneur, à aller dans la salle des ancêtres. C'est la plus belle maison de la bourgade; elle est commune à tous les habitans, parce que s'étant fait depuis long-temps une coutume de ne point s'allier hors de leur pays, ils sont tous parens aujourd'hui, et ont les mêmes aïeux. Ce fut donc là que plusieurs, quittant leur travail, accoururent pour entendre la sainte doctrine. » (1)

N'est-ce pas là une scène de l'Odyssée, ou plutôt de la Bible?

---

(1) *Lett. éd.* tom. XVII, p. 152 *et suiv.*

Un empire, dont les mœurs inaltérables usaient depuis deux mille ans le temps, les révolutions et les conquêtes ; cet empire change soudain à la voix d'un moine chrétien, parti seul du fond de l'Europe. Les préjugés les plus enracinés, les usages les plus antiques, une croyance religieuse consacrée par les siècles, tout cela tombe, tout cela s'évanouit au seul nom du Dieu de l'Evangile. Au moment même où nous écrivons, au moment où le christianisme est persécuté en Europe, il se propage à la Chine. Ce feu qu'on avoit cru éteint s'est ranimé, comme il arrive toujours après les persécutions. Lorsqu'on massacrait le clergé en France, et qu'on le dépouillait de ses biens et de ses honneurs, les ordinations secrètes étaient sans nombre : les évêques proscrits furent souvent obligés de refuser la prêtrise à des jeunes gens qui voulaient voler au martyre. Cela prouve, pour la millième

fois,

fois, combien ceux qui ont crû anéantir le christianisme, en allumant les bûchers, ont méconnu son esprit. Au contraire de toutes les choses humaines, dont la nature est de périr dans les tourmens, la véritable religion s'accroît dans l'adversité : Dieu l'a marquée du même sceau que la vertu.

CHAPITRE IV.

MISSIONS DU PARAGUAY.

Conversion des Sauvages. (1)

TANDIS que le christianisme brillait au milieu des adorateurs de Fo-hi,

(1) Voyez, pour les deux chapitres suivans, les huitième et neuvième volumes des *Lettres édifiantes* ; l'*Histoire du Paraguay*, par Charlevoix, *in*-8.°, édit. 1744, Lozano ; *Historia de la compagñia de Jesus, en la provincia del Paraguay*, fol. 2 vol. Mad. 1753 ; Muratori, *Il Christianesimo felice* ; et Montesquieu, *Esp. des Lois*.

que d'autres missionnaires l'annonçaient aux nobles Japonais, ou le portaient à la cour des sultans, on le vit se glisser, pour ainsi dire, jusque dans les nids des forêts du Paraguay, pour apprivoiser ces nations Indiennes qui vivaient, comme des oiseaux, sur les branches des arbres. C'est pourtant un culte bien étrange que celui-là qui réunit, quand il lui plaît, toutes les forces politiques à toutes les forces morales, et qui crée, par surabondance de moyens, des gouvernemens aussi sages que ceux des Minos et des Lycurgue. L'Europe ne possédait encore que des constitutions barbares, formées par le temps et le hasard, et la religion chrétienne faisait revivre au Nouveau-Monde tous les miracles des législations antiques. Les hordes errantes des Sauvages du Paraguay se fixaient, et une république évangélique sortait, à la parole de Dieu, du plus profond des déserts.

Et quels étaient les grands génies qui reproduisaient ces merveilles? De simples Jésuites, souvent traversés dans leurs desseins, par l'avarice de leurs compatriotes.

C'était une coutume généralement adoptée dans l'Amérique Espagnole, de réduire les Indiens en *commende*, et de les sacrifier aux travaux des mines. En vain le clergé séculier et régulier avait mille fois réclamé contre cet usage, aussi impolitique que barbare. Les tribunaux du Mexique et du Pérou, la cour de Madrid retentissaient des plaintes continuelles des missionnaires (1). « Nous ne prétendons pas, disaient-ils aux colons, nous opposer au profit que vous pouvez faire avec les Indiens par des voies légitimes; mais vous savez que l'intention du roi n'a jamais été que vous les regardiez

(1) Robertson, *Hist. de l'Amérique.*

comme des esclaves, et que la loi de Dieu vous le défend... Nous ne croyons pas qu'il soit permis d'attenter à leur liberté, à laquelle ils ont un droit naturel, que rien n'autorise à leur contester. » (1)

Il restait encore, aux pieds des Cordilières, vers le côté qui regarde l'Atlantique, entre l'*Orénoque* et *Rio de la Plata*, un pays immense, rempli de Sauvages, où les Espagnols n'avaient point porté la dévastation. Ce fut dans ces épaisses forêts que les missionnaires entreprirent de former une république chrétienne, et de donner du moins à un petit nombre d'Indiens, le bonheur qu'ils n'avaient pu procurer à tous.

Ils commencèrent par obtenir de la cour d'Espagne la liberté de tous les Sauvages qu'ils parviendraient à réu-

---

(1) Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, t. II, p. 26 et 27.

nir. A cette nouvelle, les colons se soulevèrent ; ce ne fut qu'à force d'esprit et d'adresse que les Jésuites surprirent, pour ainsi dire, la permission de verser leur sang dans les forêts du Nouveau-Monde. Enfin, ayant triomphé de la cupidité et de la malice humaine ; méditant un des plus nobles desseins qu'ait jamais conçus un cœur d'homme, ils s'embarquèrent pour *Rio de la Plata*.

C'est dans ce grand fleuve que vient se perdre cet autre fleuve, qui a donné son nom au pays et aux missions, dont nous retraçons l'histoire. *Paraguay*, dans la langue des Sauvages, signifie le *Fleuve couronné*, parce qu'il prend sa source dans le lac *Xarayès*, qui lui sert comme de couronne. Avant d'aller grossir Rio de la Plata, il reçoit les eaux du *Parama* et de l'*Uraguay*. Des forêts qui renferment dans leur sein d'autres forêts tombées de vieillesse, des marais et des plaines entièrement

inondées dans la saison des pluies, des montagnes qui élèvent des déserts sur des déserts, forment une partie des vastes régions que le *Paraguay* arrose. Le gibier de toute espèce y abonde, ainsi que les tigres et les ours. Les bois sont remplis d'abeilles, qui font une cire fort blanche, et un miel très-parfumé. On y voit des oiseaux d'un plumage éclatant, et qui ressemblent à de grandes fleurs rouges et bleues, sur la verdure des arbres. Un missionnaire Français, qui s'était égaré dans ces solitudes, en fait la peinture suivante.

« Je continuai ma route, sans savoir à quel terme elle devait aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvais quelquefois au milieu de ces bois des endroits enchantés. Tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la simple nature y avait rassemblé de beautés.

» Ces lieux charmans me rappelèrent les idées que j'avais eues autrefois, en lisant les vies des anciens solitaires de la Thébaïde ; il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts où la Providence m'avait conduit, pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes ; mais comme je n'étais pas le maître de ma destinée, et que les ordres du Seigneur m'étaient certainement marqués par ceux de mes supérieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion. » (1)

Les Indiens que l'on rencontrait dans ces retraites, ne leur ressemblaient que par le côté affreux. Race indolente, stupide et féroce, elle montrait dans toute sa laideur l'homme primitif dégradé par sa chute. Rien ne prouve davantage la dégénération de

(1) *Lett. édif.* tom. VIII, p. 381.

la nature humaine, que la petitesse du Sauvage dans la grandeur du désert.

Arrivés à *Buenos-Ayrès*, les missionnaires remontèrent *Rio de la Plata*, et entrant dans les eaux du *Paraguay*, se dispersèrent dans ses bois sauvages. Les anciennes relations nous les représentent, un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Ils nous les peignent, se faisant jour à travers les forêts, marchant dans des terres marécageuses où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des roches escarpées, et furetant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpens et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchaient.

Plusieurs d'entr'eux y moururent de faim et de fatigues ; d'autres furent massacrés et dévorés par les Sauvages. Le père *Lizardi* fut trouvé percé de

flèches sur un rocher ; son corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui à l'office des Morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empressait de leur rendre les honneurs funèbres ; et plein d'une grande joie, il chantait un *Te Deum* solitaire sur le tombeau du martyr.

De pareilles scènes, renouvelées à chaque instant, étonnaient les hordes barbares. Quelquefois elles s'arrêtaient autour du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et elles regardaient le ciel que l'apôtre leur montrait ; quelquefois elles le fuyaient comme un enchanteur, et se sentaient saisies d'une frayeur étrange : le Religieux les suivait en leur tendant les mains au nom de Jesus-Christ. S'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa grande croix dans un lieu découvert, et s'allait cacher dans les bois. Les Sauvages s'appro-

chaient peu à peu pour examiner l'étendard de paix, élevé dans la solitude; un aimant secret semblait les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire sortant tout-à-coup de son embuscade, et profitant de la surprise des Barbares, les invitait à quitter une vie misérable, pour jouir des douceurs de la société.

Quand les Jésuites se furent attaché quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner des ames. Ils avaient remarqué que les Sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves, en chantant de saints cantiques. Les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux privés chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les

C. Boily, S.

La Religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique, ce que la fable raconte d'Orphée.

(*Tom. 8, pag. 46.*)



Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piége. Ils descendaient de leurs montagnes, et accouraient au bord des fleuves, pour mieux écouter ces accens. Plusieurs d'entr'eux se jetaient dans les ondes, et suivaient à la nage la nacelle enchantée. La lune, en répandant sa lumière mystérieuse sur ces scènes extraordinaires, achevait d'attendrir les cœurs. L'arc et la flèche échappaient à la main du Sauvage ; l'avant-goût des vertus sociales, et les premières douceurs de l'humanité, entraient dans son ame confuse. Il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue; bientôt subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix, et mêlait des torrens de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

Ainsi la religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique, ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée: réflexion si naturelle, qu'elle

s'est présentée même aux missionnaires (1) ; tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité, en ayant l'air de raconter une fiction.

CHAPITRE V.

SUITE DES MISSIONS DU PARAGUAY.

République chrétienne. Bonheur des Indiens.

Les premiers Sauvages qui se rassemblèrent à la voix des Jésuites, furent les *Guarinis*, peuples répandus sur les bords du *Paranapané*, du *Pirapé* et de l'*Uraguay*. Ils composèrent une grosse bourgade, sous la direction des pères *Maceta* et *Cataldino*, dont il est juste de conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée *Lorette*; et

(1) Charlevoix.

dans

dans la suite, à mesure que les églises indiennes s'élevèrent, elles furent toutes comprises sous le nom général de *Réductions*. On en compta jusqu'à trente en peu d'années, et elles formèrent entre elles cette célèbre *république chrétienne*, qui semblait un reste de l'antiquité, découvert au Nouveau-Monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette grande vérité connue de Rome et de la Grèce; que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes, et qu'on fonde les empires.

Chaque bourgade était gouvernée par deux missionnaires, qui dirigeaient toutes les affaires spirituelles et temporelles des petites républiques. Aucun étranger ne pouvait y demeurer plus de trois jours; et pour éviter toute intimité qui eût pu corrompre les mœurs des nouveaux chrétiens, il était défendu d'apprendre à parler la

langue espagnole ; mais tous les néophytes savaient la lire et l'écrire correctement.

Dans chaque réduction, il y avait deux écoles ; l'une pour les premiers élémens des lettres, l'autre pour la danse et la musique. Ce dernier art, qui servait aussi de fondement aux lois des anciennes républiques, était particulièrement cultivé par les *Guarinis* : ils savaient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitares, et tous nos instrumens guerriers.

Dès qu'un enfant avait atteint l'âge de sept ans, les deux Religieux étudiaient son caractère. S'il paraissait propre aux emplois mécaniques, on le fixait dans un des ateliers de la *Réduction*, et dans celui-là même où son inclination le portait. Il devenait orfévre, doreur, horloger, serrurier, charpentier, menuisier, tisserand, fondeur. Ces ateliers avaient eu pour

premiers instituteurs les Jésuites eux-mêmes ; ces pères avaient appris exprès tous les arts utiles, pour les enseigner à leurs Indiens, sans être obligés de recourir à des étrangers.

Les jeunes gens qui préféraient l'agriculture, étaient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et ceux qui retenaient quelque humeur vagabonde de leur première vie, erraient avec les troupeaux.

Les femmes travaillaient séparées des hommes, dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuait une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles devaient rendre le samedi au soir, toute prête à être mise en œuvre ; elles s'employaient aussi à des soins champêtres, qui occupaient leurs loisirs, sans surpasser leurs forces.

Il n'y avait point de marchés publics dans les bourgades : à certains jours fixes, on donnait à chaque fa-

mille les choses nécessaires à la vie. Un des deux missionnaires veillait à ce que les parts fussent proportionnées au nombre d'individus qui se trouvaient dans chaque cabane.

Les travaux commençaient et cessaient au son de la cloche. Elle se faisait entendre au premier rayon de l'aurore. Aussitôt les enfans s'assemblaient à l'église, où leur concert matinal durait, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistaient ensuite à la messe, d'où ils se rendaient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappelait les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantait la prière du soir, à deux parties, et en grande musique.

La terre était divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivait un de ces lots pour ses besoins. Il y avait, en outre, un champ public appelé *la*

Possession de Dieu (1). Les fruits de ces terres communales étaient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes, et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes : ils servaient encore de fonds pour la guerre. S'il restait quelque chose du trésor public, au bout de l'année, on appliquait ce superflu aux dépenses du culte, et à la décharge du tribut de l'écu d'or, que chaque famille payait au roi d'Espagne. (2)

Un *cacique* ou chef de guerre, un *corregidor* pour l'administration de la justice, des *regidors* et des *alcades* pour la police et la direction des tra-

---

(1) M. de Montesquieu s'est trompé quand il a cru qu'il y avait communauté de biens au Paraguay ; on voit ici ce qui l'a jeté dans l'erreur.

(2) Charlevoix, *Hist. du Parag.* M. de Montesquieu a évalué ce tribut à un cinquième des biens.

vaux publics, formaient le corps militaire, civil et politique des réductions. Ces magistrats étaient nommés par l'assemblée générale des citoyens ; mais il paraît qu'on ne pouvait choisir qu'entre les sujets proposés par les missionnaires; c'était une loi empruntée du sénat et du peuple romain. Il y avait en outre un chef nommé *fiscal*, espèce de censeur public, élu par les vieillards. Il tenait un registre des hommes en âge de porter les armes. Un *Tenicute* veillait sur les enfans ; il les conduisait à l'église, les accompagnait aux écoles, en tenant une longue baguette à la main : il rendait compte aux missionnaires des observations qu'il avait faites sur les mœurs, les caractères, les qualités et les défauts de ses élèves.

Enfin, la bourgade était divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avait un surveillant. Comme les Indiens sont naturellement indolens et

sans prévoyance, un chef d'agriculture était chargé de visiter les charrues, et d'obliger les chefs de famille à ensemencer leurs terres.

En cas d'infraction aux lois, la première faute était punie par une réprimande secrète des missionnaires ; la seconde, par une pénitence publique à la porte de l'église, comme chez les premiers fidelles ; la troisième, par la peine du fouet. Mais, pendant un siècle et demi qu'a duré cette république, on trouve à peine un exemple d'un Indien qui ait mérité ce dernier châtiment. « Toutes leurs fautes sont des fautes d'enfans, dit le père de Charlevoix ; ils le sont toute leur vie en bien des choses, et ils en ont d'ailleurs toutes les bonnes qualités. »

Les paresseux étaient condamnés à cultiver une plus grande portion du champ commun ; ainsi, une sage économie avait fait tourner les défauts même de ces hommes innocens, au profit de la prospérité publique.

On avait soin de marier les jeunes gens de bonne heure, pour éviter le libertinage. Les femmes qui n'avaient point d'enfans se retiraient, pendant l'absence de leurs maris, à une maison particulière, appelée *Maison du Refuge*. Les deux sexes étaient à-peu-près séparés, comme dans les républiques grecques; ils avaient des bancs distincts à l'église, et des portes différentes par où ils sortaient, sans se confondre.

Tout était réglé, jusqu'à l'habillement qui convenait à la modestie, sans nuire aux graces. Les femmes portaient une simple tunique blanche, rattachée par une ceinture; leurs bras et leurs jambes étaient nus; elles laissaient flotter leur chevelure, qui leur servait de voile.

Les hommes étaient vêtus comme les anciens Castillans. Lorsqu'ils allaient au travail, ils couvraient ce noble habit d'un sarrau de toile blan-

che. Ceux qui s'étaient distingués par des traits de courage ou de vertu, portaient un sarrau de couleur de pourpre.

Les Espagnols, et sur-tout les Portugais du Brésil, faisaient des courses sur les terres de la *république chrétienne*, et enlevaient tous les jours quelques malheureux qu'ils réduisaient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les Jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid, la permission d'armer leurs néophytes. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canon, des manufactures de poudre, et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne voulait pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis, pour manœuvrer et passer la revue devant un cacique : il y avait des prix pour les archers, les porte-lances, les frondeurs, les artilleurs, les mousquetaires. Quand les Portu-

gais revinrent, au lieu de quelques laboureurs timides et dispersés, ils trouvèrent des bataillons qui les taillèrent en pièces, et les chassèrent jusqu'au pied de leurs forts. On remarqua que la nouvelle troupe ne reculait jamais, et qu'elle se ralliait, sans confusion, sous le feu de l'ennemi. Elle avait même une telle ardeur, qu'elle s'emportait dans ses exercices militaires, et l'on était souvent obligé de les interrompre, de peur de quelque malheur.

On voyait ainsi au *Paraguay*, un état qui n'avait ni les dangers d'une constitution toute guerrière, comme celle des Lacédémoniens, ni les inconvéniens d'une société toute pacifique, comme la fraternité des Quakers. Le grand problème politique était résolu : l'agriculture qui fonde, et les armes qui conservent, se trouvaient réunis. Les *Guarinis* étaient cultivateurs sans avoir d'esclaves, et

guerriers sans être féroces; immenses et sublimes avantages qu'ils devaient à la religion chrétienne, et dont n'avaient pu jouir, sous le polythéisme, ni les Grecs ni les Romains.

Ce sage milieu était par-tout observé : la *république chrétienne* n'était point absolument agricole, ni tout-à-fait tournée à la guerre, ni privée entièrement des lettres et du commerce ; elle avait un peu de tout, mais surtout des fêtes en abondance. Elle n'était ni morose comme Sparte, ni frivole comme Athènes ; le citoyen n'était ni accablé par le travail, ni enchanté par le plaisir. Enfin les missionnaires, en bornant la foule aux premières nécessités de la vie, avaient su distinguer dans le troupeau, les enfans que la nature avait marqués pour de plus hautes destinées. Ils avaient, comme le conseil de Platon, mis à part ceux qui annonçaient du génie, afin de les initier dans les

sciences et les lettres. Ces enfans choisis s'appelaient la *Congrégation* ; ils étaient élevés dans une espèce de séminaire, et soumis à toute la rigidité du silence, de la retraite et des études des disciples de Pythagore. Il régnait entr'eux une si grande émulation, que la seule menace d'être renvoyé aux écoles communes, jetait un élève dans le désespoir. C'était de cette troupe excellente que devaient sortir un jour les prêtres, les magistrats et les héros de la patrie.

Les bourgades des *réductions* occupaient un assez grand terrain, généralement au bord d'un fleuve et sur un beau site. Toutes les maisons étaient uniformes, à un seul étage, et bâties en pierres ; les rues étaient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade se trouvait la place publique, formée par l'église, la maison des Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge, et l'hospice pour

les

les étrangers. Les églises étaient fort belles et fort ornées; des tableaux, séparés par des festons de fleurs et de verdure naturelles, en couvraient les murs. Les jours de fêtes on répandait des eaux de senteur dans la nef, et le sanctuaire était jonché de fleurs de lianes effeuillées.

Le cimetière, placé derrière le temple, formait un grand quarré long, environné de murs à hauteur d'appui. Une allée de palmiers et de cyprès régnait tout autour, et il était coupé dans sa longueur par d'autres allées de citronniers et d'orangers : celle du milieu conduisait à une chapelle, où l'on célébrait, tous les lundis, une messe pour les morts.

Des avenues des plus beaux et des plus grands arbres, partaient de l'extrémité des rues du hameau, et allaient aboutir à d'autres chapelles bâties dans la campagne, et que l'on voyait en perspective : ces monumens religieux

servaient de termes aux processions ; les jours de grandes solennités.

Le dimanche, après la messe, on faisait les fiançailles et les mariages ; et le soir, on baptisait les catéchumènes et les enfans.

Ces baptêmes se faisaient comme dans la primitive église, par les trois immersions, les chants et le vêtement de lin.

Les principales fêtes de la religion s'annonçaient par une pompe extraordinaire. La veille on allumait des feux de joie, les rues étaient illuminées, et les enfans dansaient sur la place publique. Le lendemain, à la pointe du jour, la milice paraissait revêtue de toutes ses armes. Le cacique de guerre qui la précédait, était monté sur un cheval superbe, et marchait sous un dais, que deux cavaliers portaient à ses côtés. A midi, après l'office divin, on faisait un festin aux étrangers, s'il s'en trouvait quelques-uns dans la ré-

publique, et l'on avait permission de boire un peu de vin. Le soir, il y avait des courses de bagues, où les deux pères assistaient, pour distribuer les prix aux vainqueurs ; à l'entrée de la nuit, ils donnaient le signal de la retraite, et toutes les familles, heureuses et paisibles, allaient goûter les douceurs du sommeil.

Au centre de ces forêts sauvages, au milieu de ce petit peuple antique, la fête du Saint-Sacrement présentait sur-tout un spectacle extraordinaire. Les Jésuites y avaient introduit les danses, à la manière des Grecs, parce qu'il n'y avait rien à craindre pour les mœurs, chez des chrétiens d'une si grande innocence. Nous ne changerons rien à la description que le père Charlevoix en a faite.

« J'ai dit qu'on ne voyait rien de précieux à cette fête; toutes les beautés de la simple nature sont ménagées avec une variété qui la représente

dans son lustre : elle y est même, si j'ose ainsi parler, toute vivante; car sur les fleurs et les branches des arbres, qui composent les arcs de triomphe, sous lesquels le Saint-Sacrement passe, on voit voltiger des oiseaux de toutes les couleurs, qui sont attachés par les pattes, à des fils si longs, qu'ils paraissent avoir toute leur liberté, et être venus d'eux-mêmes, pour mêler leur gazouillement au chant des musiciens et de tout le peuple, et bénir, à leur manière, celui dont la providence ne leur manque jamais . . . . .

. . . .

» D'espace en espace on voit des tigres et des lions bien enchaînés, afin qu'ils ne troublent point la fête, et de très-beaux poissons qui se jouent dans de grands bassins remplis d'eau; en un mot, toutes les espèces de créatures vivantes y assistent, comme par députation, pour y rendre hommage à l'Homme-Dieu, dans son auguste sacrement.

» On fait entrer aussi dans cette décoration toutes les choses dont on se régale dans les grandes réjouissances, les prémices de toutes les récoltes pour les offrir au Seigneur, et le grain qu'on doit semer, afin qu'il donne sa bénédiction. Le chant des oiseaux, le rugissement des lions, le frémissement des tigres, tout s'y fait entendre sans confusion, et forme un concert unique.

. . . .

» Dès que le Saint-Sacrement est rentré dans l'église, on présente aux missionnaires toutes les choses comestibles qui ont été exposées sur son passage. Ils en font porter aux malades tout ce qu'il y a de meilleur; le reste est partagé à tous les habitans de la bourgade. Le soir, on tire un feu d'artifice, ce qui se pratique dans toutes les grandes solennités, et au jour des réjouissances publiques. »

Avec un gouvernement si paternel, et si analogue au génie simple et pom-

peux du Sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nouveaux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs était un miracle opéré à la vue de tout le Nouveau-Monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisent les hordes indiennes, s'étaient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté. On jugera de leurs vertus par l'expression naïve de l'évêque de *Buenos-Ayrès* : « Sire, écrivait-il à Philippe V, dans ces peuplades nombreuses, composées d'Indiens, naturellement portés à toutes sortes de vices, il règne une si grande innocence, que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel. »

Chez ces Sauvages chrétiens, on ne voyait ni procès ni querelles ; le *tien* et le *mien* n'y étaient pas même connus ; car, ainsi que l'observe

Charlevoix, c'est n'avoir rien à soi que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie ; gouvernés par les mêmes hommes qui les avaient tirés de la barbarie, et qu'ils regardaient, à juste titre, comme des espèces de divinités; jouissant dans leurs familles et dans leur patrie, des plus doux sentimens de la nature; connaissant les avantages de la vie civile, sans avoir quitté le désert, et les charmes de la société, sans avoir perdu ceux de la solitude ; ces Indiens se pouvaient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avait point eu d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice, et les tendres vertus, découlaient tout naturellement de leurs cœurs, à la parole de la religion, comme des oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Muratori a peint d'un seul mot cette

république chrétienne, en intitulant la description qu'il en a faite : *Il Christianesimo felice*.

Il nous semble qu'on n'a qu'un sentiment en lisant cette histoire ; c'est le désir de passer les mers, et d'aller, loin des troubles et des révolutions, chercher une vie obscure dans les cabanes de ces Sauvages, et un paisible tombeau sous les palmiers de leurs cimetières. Mais ni les déserts ne sont assez profonds, ni les mers assez vastes, pour dérober l'homme aux douleurs qui le poursuivent. Toutes les fois qu'on fait le tableau de la félicité d'un peuple, il faut toujours en venir à la catastrophe ; au milieu des peintures les plus riantes, le cœur de l'écrivain est serré, par cette triste réflexion qui se présente sans cesse : *Tout cela n'existe plus*. Les missions du *Paraguay* sont détruites ; les Sauvages rassemblés avec tant de fatigues, sont errans de nouveau dans les bois,

ou plongés vivans dans les entrailles de la terre. On a applaudi à la destruction d'un des plus beaux ouvrages qui fût sorti de la main des hommes. C'était une création du christianisme, une moisson engraissée du sang des apôtres, elle ne méritait que haine et mépris ! Cependant, alors même que nous triomphions, en voyant des Indiens retomber au Nouveau-Monde dans une horrible servitude, tout retentissait en Europe du bruit de notre philanthropie et de notre amour de liberté. Ces honteuses variations de la nature humaine, selon qu'elle est agitée de passions contraires, flétrissent l'ame et rendraient méchant, si l'on y arrêtait trop long-temps les yeux. Disons donc plutôt que nous sommes faibles, que les voies de Dieu sont profondes, et qu'il se plaît à exercer ses serviteurs. Tandis que nous gémissons ici, les simples chrétiens du Paraguay, maintenant ensevelis dans les

mines du Potose, adorent sans doute la main qui les a frappés; et par des souffrances patiemment supportées, ils acquièrent une place dans cette république des saints, qui est à l'abri des persécutions des hommes.

CHAPITRE VI.

Missions de la Guyanne.

Si ces missions étonnent par leurs grandeurs, il en est d'autres qui, pour être plus ignorées, n'en sont pas moins touchantes. C'est souvent dans la cabane obscure, et sur la tombe du pauvre, que le roi des rois aime à déployer les richesses de sa grace et de ses miracles. En remontant vers le Nord, depuis le Paraguay jusqu'au fond du Canada, on rencontrait une foule de petites missions, où le néophyte ne s'était pas civilisé pour s'attacher à l'apôtre, mais où l'apôtre s'était fait Sauvage pour suivre le néo-

phyte. Les religieux Français étaient à la tête de ces églises errantes, dont les périls et la mobilité, semblaient être faits pour notre courage et notre génie.

Le père Creuïlli, Jésuite, fonda les missions de Cayenne. Ce qu'il fit pour le soulagement des Nègres et des Sauvages, paraît au-dessus de l'humanité. Les pères Lombard et Ramette, marchant sur les traces de ce saint homme, s'enfoncèrent dans les marais de la Guyanne. Ils se rendirent aimables aux Indiens *Galibis*, à force de se dévouer à leurs douleurs, et parvinrent à obtenir d'eux quelques enfans, qu'ils élevèrent dans la religion chrétienne. De retour dans leurs forêts, ces jeunes enfans civilisés prêchèrent l'évangile à leurs vieux parens sauvages, qui se laissèrent aisément toucher par l'éloquence de ces nouveaux missionnaires. Les catéchumènes se rassemblèrent dans un lieu appelé *Kourou*, où le père Lombard avait bâti une case avec

deux Nègres. La bourgade augmentant tous les jours, on résolut d'avoir une église. Mais comment payer l'architecte, charpentier de Cayenne, qui demandait quinze cents francs, pour les frais de l'entreprise? Le missionnaire et ses néophytes, riches en vertus, étaient d'ailleurs les plus pauvres des hommes. La foi et la charité sont ingénieuses: les Galibis s'engagèrent à creuser sept pirogues, que le charpentier accepta sur le pied de deux cents livres chacune. Pour compléter le reste de la somme, les femmes filèrent autant de coton qu'il en fallait pour faire huit hamacs. Vingt autres Sauvages se firent esclaves volontaires d'un colon, tout le temps que ses deux Nègres, qu'il consentit à prêter, furent occupés à scier les planches du toit de l'édifice. Ainsi tout fut arrangé, et Dieu eut un temple au désert.

Celui qui de toute éternité a préparé les voies des choses, vient de découvrir

C. Boily, S.

Dors en paix dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse ! pour prix de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être abandonnée même de Chactas.

(Tom. 6, pag. 190.)

[illegible]

vrir sur ses bords, un de ces desseins qui échappent dans leur principe à la sagacité des hommes, et dont on ne pénètre la profondeur qu'à l'instant même où ils s'accomplissent. Quand le père Lombard jetait, il y a plus d'un siècle, les fondemens de sa mission chez les Galibis, il ne savait pas qu'il ne faisait que disposer des Sauvages à recevoir un jour des martyrs de la foi, et qu'il préparait les déserts d'une nouvelle Thébaïde à la religion persécutée. Quel vaste sujet de réflexions! Billaud de Varenne et Pichegru, le tyran et la victime dans la même case, à Synnamary; l'extrémité de la misère n'ayant pas même uni les cœurs; des haines immortelles, la fureur des factions vivant parmi les compagnons des mêmes fers, dans les marais du Nouveau-Monde, et les cris de quelques infortunés prêts à se déchirer, se mêlant aux rugissemens des tigres, dans la profondeur des solitudes!

Au milieu de ce trouble des passions, le calme et la sérénité évangéliques : des confesseurs de Jesus-Christ, jetés chez les néophytes de la Guyanne, et trouvant parmi des Barbares chrétiens la pitié que leur refusaient des Français ; de pauvres religieuses hospitalières, qui semblaient ne s'être exilées dans un climat destructeur, que pour attendre un Collot-d'Herbois sur son lit de mort, et lui prodiguer tous les soins de la charité chrétienne ; ces saintes femmes, confondant l'innocent et le coupable, dans leur amour de l'humanité ; versant des pleurs sur tous, priant Dieu de secourir, et les persécuteurs de son nom, et les martyrs de son culte : quelle leçon, quel tableau ! que les hommes sont malheureux ! et que la religion est belle !

CHAPITRE VII.

Missions des Antilles.

L'ÉTABLISSEMENT de nos colonies aux Antilles ou Ant-Iles, ainsi nommées, parce qu'on les rencontre les premières, à l'entrée du golfe Mexicain, ne remonte qu'à l'an 1627, époque à laquelle M. d'Enambuc bâtit un fort, et laissa quelques familles sur l'île Saint-Christophe.

C'était alors l'usage de donner des missionnaires, pour curés, aux établissemens lointains, afin que la religion partageât, en quelque sorte, cet esprit d'intrépidité et d'aventure qui distinguait les premiers chercheurs de fortune au Nouveau-Monde. Les *frères Prêcheurs*, de la congrégation de Saint-Louis, les *pères Carmes*, les *Capucins* et les *Jésuites* se consacrèrent à l'instruction des Caraïbes et des Nègres, et à tous les travaux qu'exigeaient

nos colonies naissantes de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et de Saint-Domingue.

On ne connaît encore aujourd'hui rien de plus satisfaisant et de plus complet sur les Antilles, que l'histoire du père Dutertre, missionnaire de la congrégation de Saint-Louis. Son style est d'une naïveté pleine de charmes.

« Les Caraïbes, dit-il, sont grands rêveurs; ils portent sur leur visage une physionomie triste et mélancolique; ils passent des demi-journées entières, assis sur la pointe d'un roc, ou sur la rive, les yeux fixés en terre, ou sur la mer, sans dire un seul mot. . .

. . . .

Ils sont d'un naturel bénin, doux, affable et compatissant, bien souvent même jusqu'aux larmes, aux maux de nos Français, n'étant cruels qu'à leurs ennemis jurés.

» Les mères aiment tendrement leurs enfans, et sont toujours en alarme

pour détourner tout ce qui peut leur arriver de funeste : elles les tiennent presque toujours pendus à leurs mamelles, même la nuit, et c'est une merveille, que couchant dans des lits suspendus, qui sont fort incommodes, elles n'en étouffent jamais aucun...... Dans tous les voyages qu'elles font, soit sur mer, soit sur terre, elles les portent avec elles sous leurs bras, dans un petit lit de coton, qu'elles ont en écharpe, lié par-dessus l'épaule, afin d'avoir toujours devant leurs yeux l'objet de leurs soucis. » (1)

On croit lire un morceau de Plutarque, traduit par Amyot.

Avec ce penchant à voir les objets sous un rapport simple et tendre, le père Dutertre ne peut manquer d'être fort touchant, quand il parle des Nègres. Cependant il ne les représente

(1) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 375.

point, à la manière des philanthropes, comme les plus vertueux des hommes; mais il y a une sensibilité, une bonhomie, une raison admirable dans la peinture qu'il fait de leurs sentimens.

« L'on a vu, dit-il, à la Guadeloupe une jeune Négresse si persuadée de la misère de sa condition, que son maître ne put jamais la faire consentir à se marier au Nègre qu'il lui présentait. . . . .

Elle attendit que le père (*à l'autel*) lui demandât si elle voulait un tel pour son mari; car pour lors elle répondit avec une fermeté qui nous étonna: Non, mon père, je ne veux ni de celui-là, ni même d'aucun autre; je me contente d'être misérable en ma personne, sans mettre des enfans au monde, qui seraient peut-être plus malheureux que moi, et dont les peines me seraient beaucoup plus sensibles que les miennes propres. Elle

est aussi toujours constamment demeurée dans son état de fille, et on l'appelait ordinairement *la Pucelle des Iles.* »

Le bon père continue à peindre les mœurs des Nègres, à décrire leurs petits ménages, à faire aimer leur tendresse pour leurs enfans. Il entre-mêle son récit de sentences de Sénèque qui parle de la simplicité des cabanes, où vivaient les peuples de l'âge d'or; puis il cite Platon ou plutôt Homère, qui dit que les Dieux ôtent à l'esclave une moitié de sa vertu : *Dimidium mentis Jupiter illis aufert.* Il compare le Caraïbe sauvage dans la liberté, au Nègre sauvage dans la servitude, et il montre combien le christianisme aide au dernier à supporter ses maux.

La mode du siècle a été d'accuser les prêtres d'aimer l'esclavage, et de favoriser l'oppression parmi les hommes; il est pourtant certain que personne n'a élevé la voix avec autant

de courage et de force en faveur des esclaves, des petits et des pauvres, que les écrivains ecclésiastiques. Ils ont constamment soutenu que la liberté est un droit imprescriptible du chrétien. Les colons protestans, convaincus de cette vérité, pour arranger tout-à-la-fois leur cupidité et leur conscience, ne baptisaient leurs Nègres qu'à l'article de la mort; et souvent même, dans la crainte qu'ils ne revinssent de leur maladie, et qu'ils ne réclamassent ensuite, comme *chrétiens*, leur liberté, ils les laissaient mourir dans l'idolâtrie (1) : la religion se montre ici aussi belle que l'avarice paraît hideuse.

Le ton sensible et religieux, dont les missionnaires parlaient des Nègres de nos colonies, était le seul qui s'accordât avec la raison et l'humanité. Il

(1) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 503.

rendait les maîtres plus pitoyables, et les esclaves plus vertueux ; il servait la cause du genre humain, sans nuire à la patrie, et sans bouleverser l'ordre et les propriétés. Avec de grands mots on a tout perdu ; on a éteint jusqu'à la pitié ; car, qui oserait encore plaider la cause des noirs, après les crimes qu'ils ont commis ? Tant nous avons fait de mal ! tant nous avons perdu les plus belles causes, et les plus belles choses ! (1)

Quant à l'histoire naturelle, le père Dutertre vous montre quelquefois tout un animal d'un seul trait ; il appelle

(1) Cette vérité est bien sensible aux représentations des tragédies de Corneille. Le spectateur demeure presque froid aujourd'hui aux scènes sublimes des *Horaces* et de *Cinna* : derrière tous ces mots admirables, *Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays, etc.* on ne voit plus que du sang, des crimes, et le langage de la tribune de la convention.

l'oiseau-mouche *une fleur céleste;* c'est le vers du père Commire sur le papillon :

Florem putares nare per liquidum æthera.

« Les plumes du flambant ou du flammant, dit-il ailleurs, sont de couleur incarnat; et quand il vole à l'opposite du soleil, il paraît tout flamboyant comme un brandon de feu. » (1)

M. de Buffon n'a pas mieux peint le vol d'un oiseau, que l'historien des Antilles : « Cet oiseau (*la frégate*) a beaucoup de peine à se lever de dessus les branches; mais quand il a une fois pris son vol, on lui voit fendre l'air d'un vol paisible, tenant ses ailes étendues, sans presque les remuer, ni se fatiguer aucunement. Si quelquefois la pesanteur de la pluie, ou l'impétuosité des vents l'importune, pour lors

(1) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 268.

il brave les nues, se guinde dans la moyenne région de l'air, et se dérobe à la vue des hommes. » (1)

Il représente la femelle du colibri, faisant son nid :

« . . . . . Elle carde, s'il faut ainsi dire, tout le coton que lui apporte le mâle, et le remue quasi poil à poil avec son bec et ses petits pieds ; puis elle forme son nid, qui n'est pas plus grand que la moitié de la coque d'un œuf de pigeon. A mesure qu'elle élève le petit édifice, elle fait mille petits tours, polissant avec sa gorge la bordure du nid, et le dedans avec sa queue.

» . . . .
. . . . . Je n'ai jamais pu remarquer en quoi consiste la béchée que la mère leur apporte, sinon qu'elle leur donne la langue à sucer, que je crois

(1) *Hist. des Ant.* tom. II, p. 269.

être toute emmiellée du suc qu'elle tire des fleurs. »

Si la perfection dans l'art de peindre, consiste à donner une idée précise des objets, en les offrant toutefois sous un jour agréable, le missionnaire des Antilles a atteint cette perfection.

CHAPITRE VIII.

Missions de la Nouvelle-France.

Nous ne nous arrêterons point aux missions de la Californie, parce qu'elles n'offrent aucun caractère particulier, ni à celles de la Louisiane, qui se confondent avec ces terribles missions du Canada, où l'intrépidité des apôtres de Jesus-Christ, a paru dans toute sa gloire.

Lorsque les Français, sous la conduite de Champelain, remontèrent le fleuve Saint-Laurent, ils trouvèrent les forêts du Canada habitées par des Sauvages, bien différens de ceux qu'on avait

avait découverts jusqu'alors au Nouveau-Monde. C'étaient des hommes robustes, courageux, fiers de leur indépendance, capables de raisonnement et de calcul; n'étant étonnés ni des mœurs des Européens, ni de leurs armes (1); et loin de nous admirer, comme les innocens Caraïbes, n'ayant pour nos usages que du dégoût et du mépris.

Trois nations se partageaient l'empire du désert : l'Algonquine, la plus ancienne et la première de toutes, mais qui s'étant attiré la haine, par sa puissance, était prête à succomber, et succomba en effet sous les armes des deux autres ; la Huronne, qui fut notre alliée, et l'Iroquoise notre ennemie.

---

(1) Dans le premier combat de Champelain contre les Iroquois, ceux-ci soutinrent le feu des Français, sans donner d'abord le moindre signe de frayeur ou d'étonnement.

Ces peuples n'étaient point vagabonds ; ils avaient des établissemens fixes , des gouvernemens réguliers. Nous avons eu occasion d'observer , chez les Indiens du Nouveau-Monde , toutes les formes de constitutions des peuples civilisés : ainsi les Natchez , à la Louisiane, offraient le despotisme dans l'état de nature ; les Creecks de la Floride , la monarchie ; et les Iroquois au Canada , le gouvernement républicain.

Ces derniers et les Hurons représentaient encore les Spartiates et les Athéniens , dans la condition sauvage. Les Hurons , spirituels , gais , légers , dissimulés toutefois , braves , éloquens , abusant de la fortune , et soutenant mal les revers , gouvernés par des femmes , ayant plus d'honneur que d'amour de la patrie : les Iroquois , séparés en cantons , que dirigeaient des vieillards , ayant des assemblées régulières ; politiques , ambitieux , ta-

citurnes, sévères, dévorés du désir de dominer, capables des plus grands vices et des plus grandes vertus, sacrifiant sans balancer femmes et enfans à la patrie, les plus féroces et les plus intrépides des hommes.

Aussitôt que les Français et les Anglais parurent sur ces rivages, par un instinct naturel, les Hurons s'attachèrent aux premiers, et les Iroquois se donnèrent aux seconds, mais sans les aimer toutefois, et ne s'en servant que pour se procurer des armes. Ils abandonnaient leurs nouveaux alliés, quand ils devenaient trop puissans, et s'unissaient à eux de nouveau, quand les Français obtenaient la victoire. On vit ainsi un petit troupeau de Sauvages, se ménager entre deux grandes nations civilisées, chercher à détruire l'une par l'autre, touchant souvent au moment d'accomplir ce dessein profond, et de devenir à-la-fois

le maître et le libérateur de cette vaste partie du Nouveau-Monde.

Tels furent les peuples que nos missionnaires entreprirent de nous concilier par la religion. Si la France vit son empire s'étendre au Nouveau-Monde, par-delà les rives du Meschacebé; si elle conserva si long-temps le Canada contre les Iroquois et les Anglais unis, elle dut une partie de ces succès aux Jésuites. Ce furent eux qui sauvèrent la colonie au berceau, en plaçant pour boulevard, devant elle, un village de Hurons et d'Iroquois chrétiens, en prévenant des coalitions générales d'Indiens, en négociant des traités de paix, en allant seuls s'exposer à la fureur des Iroquois, pour traverser les desseins des Anglais. Les dépêches des gouvernemens de la Nouvelle-Angleterre, ne cessent de peindre nos missionnaires, comme leurs plus dangereux ennemis; ils les représentent, déconcertant

tous les desseins de la puissance Britannique, découvrant ses secrets, et lui enlevant le cœur et les armes des Sauvages.

La mauvaise administration du Canada, les fausses démarches des commandans, une politique étroite ou oppressive, mettaient souvent plus d'entraves aux bonnes intentions des Jésuites, que l'opposition de l'ennemi. Présentaient-ils les plans les plus sages et les mieux concertés pour la prospérité de la colonie ? on les louait de leur zèle, et l'on suivait d'autres avis ; mais aussitôt que les affaires devenaient difficiles, on avait recours à eux. On ne balançait point à les employer dans les négociations les plus dangereuses, sans être arrêté par le péril auquel on les exposait : l'histoire de la Nouvelle-France en offre un exemple bien remarquable.

La guerre était allumée entre les Français et les Iroquois : ceux-ci

avaient l'avantage ; ils s'étaient avancés jusque sous les murs de Québec, et avaient massacré et dévoré les habitans des campagnes ; tout paraissait perdu. Le père de Lamberville était en ce moment même missionnaire chez les Iroquois. Quoique sans cesse exposé à être brûlé vif par les vainqueurs, il n'avait pas voulu se retirer, dans l'espérance de les ramener à des mesures pacifiques, et de sauver les restes de la colonie. Les vieillards l'aimaient, et l'avaient protégé contre les guerriers.

Sur ces entrefaites il reçoit une lettre du gouverneur du Canada, qui le supplie d'engager les Sauvages à envoyer des ambassadeurs au fort Catarocouy, pour traiter de la paix. Le missionnaire court chez les anciens, et fait tant par ses remontrances et ses prières, qu'il les décide à accepter la trève, et à députer leurs principaux chefs. Ces chefs, en arrivant au rendez-vous,

sont arrêtés, mis aux fers, èt envoyés en France, aux galères.

Le père Lamberville avait ignoré le dessein secret du commandant. Il avait agi de si bonne foi, qu'il était demeuré au milieu des Sauvages. Quand il apprit ce qui était arrivé, il se crut perdu. Il n'attendait plus qu'une mort affreuse, lorsque les anciens le firent appeler. Il les trouva assemblés au conseil, le visage sévère et l'air menaçant. Un d'entre eux lui raconta avec indignation la trahison du gouverneur; puis il ajouta :

« On ne saurait disconvenir que toutes sortes de raisons ne nous autorisent à te traiter en ennemi; mais nous ne pouvons nous y résoudre. Nous te connaissons trop pour n'être pas persuadés que ton cœur n'a point de part à la trahison que tu nous as faite, et nous ne sommes pas assez injustes pour te punir d'un crime dont nous te croyons innocent, et que tu

détestes, sans doute, autant que nous ;..... il n'est pourtant pas à propos que tu restes ici ; tout le monde ne t'y rendrait peut-être pas la même justice ; et quand une fois notre jeunesse aura chanté la guerre, elle ne verra plus en toi qu'un perfide qui a livré nos chefs à un dur et rude esclavage, et elle n'écoutera plus que sa fureur, à laquelle nous ne serions plus les maîtres de te soustraire. » (1)

Après ce discours, on contraignit le missionnaire de partir, et on lui donna des guides qui le conduisirent par des routes détournées au-delà de la frontière. Louis XIV fit relâcher les Indiens, aussitôt qu'il eut appris la manière dont on les avait arrêtés. Le chef qui avait harangué le père Lamberville se convertit peu de temps après, et se retira à Québec. Sa conduite, en cette

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* tom. II, liv. II, p. 346.

occasion, fut le premier fruit des vertus du christianisme, qui commençaient à germer dans son cœur.

Mais aussi quels hommes que les Brébœuf, les Lallament, les Jogues, qui réchauffèrent de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle - France ! Nous avons une fois rencontré un de ces apôtres, au milieu des solitudes américaines. Un matin que nous cheminions lentement dans les forêts, nous apperçûmes, venant à nous, un grand vieillard à barbe blanche, vêtu d'une longue robe, lisant attentivement dans un livre, et marchant appuyé sur un bâton; il était tout illuminé par un rayon de l'aurore, qui tombait sur lui à travers le feuillage des arbres. Nous crûmes voir Thermosiris, sortant du bois sacré des Muses, dans les déserts de la Haute-Egypte. C'était un missionnaire de la Louisiane; il revenait de la Nouvelle-Orléans, et retournait aux Illinois, où il dirigeait un petit

troupeau de Français et de Sauvages chrétiens. Il nous accompagna pendant plusieurs jours : quelque diligens que nous fussions au matin, nous trouvions toujours le vieux voyageur levé avant nous, et disant son bréviaire, en se promenant dans la forêt. Ce saint homme avait beaucoup souffert; il racontait bien les peines de sa vie; il en parlait sans aigreur, et sur-tout sans plaisir, mais avec sérénité : nous n'avons point vu un sourire plus paisible que le sien. Il citait agréablement et souvent des vers de Virgile et d'Homère, qu'il appliquait aux belles scènes qui se succédaient sous nos yeux, ou aux pensées qui nous occupaient. Il nous parut avoir de vastes connaissances en tous genres, qu'il laissait à peine appercevoir sous sa simplicité évangélique; comme ses prédécesseurs les apôtres, sachant tout, il avait l'air de tout ignorer. Nous eûmes un jour une longue conversation sur la révolu-

tion française, et nous trouvâmes quelques charmes à causer des troubles des hommes, dans les lieux les plus tranquilles. Nous étions assis dans une vallée, au bord d'un fleuve dont nous ne savions point le nom, et qui, depuis nombre de siècles, rafraîchissait de ses eaux cette rive inconnue. Nous en fîmes tout haut la réflexion; et nous vîmes le vieillard s'attendrir; les larmes lui vinrent aux yeux, à cette image d'une vie ignorée et consumée dans les déserts, à d'obscurs bienfaits.

La vie que les missionnaires menaient au milieu des Sauvages sanguinaires de la Nouvelle-France, les fatigues qu'ils éprouvaient, la couronne du martyre que plusieurs d'entr'eux ont reçue, tout cela est si beau dans les fastes du christianisme, qu'il n'y a point de cœurs qui n'en soient touchés.

Le père Charlevoix nous décrit ainsi un des missionnaires du Canada :

« Le père Daniel était trop près de Québec, pour n'y pas faire un tour

avant de reprendre le chemin de sa mission. . . . .
. . . .
Il arriva au port dans un canot, l'aviron à la main, accompagné de trois ou quatre Sauvages, les pieds nus, épuisé de force, une chemise pourrie, et une soutane toute déchirée sur son corps décharné ; mais avec un visage content et charmé de la vie qu'il menait, et inspirant par son air et par ses discours, l'envie d'aller partager avec lui des croix auxquelles le Seigneur attachait tant d'onction. »

Voilà de ces joies et de ces larmes, telles que Jesus-Christ les a véritablement promises à ses élus.

Ecoutons encore l'historien de la Nouvelle-France :

« Rien n'était plus apostolique que la vie qu'ils menaient (les missionnaires chez les Hurons). Tous leurs momens étaient comptés par quelque action héroïque, par des conservations,

tions, ou par des souffrances qu'ils regardaient comme de vrais dédommagemens, lorsque leurs travaux n'avaient pas produit tout le fruit dont ils s'étaient flattés. Depuis quatre heures du matin qu'ils se levaient, lorsqu'ils n'étaient pas en course, jusqu'à huit, ils demeuraient ordinairement renfermés ; c'était le temps de la prière, et le seul qu'ils eussent de libre pour leur exercice de piété. A huit heures, chacun allait où son devoir l'appelait : les uns visitaient les malades ; les autres suivaient dans les campagnes, ceux qui travaillaient à cultiver la terre ; d'autres se transportaient dans les bourgades voisines, qui étaient destituées de pasteurs. Ces courses produisaient plusieurs bons effets ; car, en premier lieu, il ne mourait point, ou il mourait bien peu d'enfans sans baptême ; des adultes mêmes qui avaient refusé de se faire instruire tandis qu'ils étaient en

santé, se rendaient dès qu'ils étaient malades; ils ne pouvaient tenir contre l'industrieuse et constante charité de leurs médecins. »

Si l'on trouvait de pareilles descriptions dans le Télémaque, combien ne se récrierait-on pas sur le goût simple et touchant de ces choses! On louerait avec transport la fiction du poëte, et l'on est insensible à la vérité présentée avec les mêmes attraits.

Mais ce n'étaient là que les moindres travaux de ces hommes évangéliques: tantôt ils suivaient les Sauvages dans des chasses lointaines qui duraient plusieurs années, et où ils se trouvaient obligés de manger jusqu'à leur vêtement; tantôt ils étaient exposés aux caprices inconcevables de ces Indiens, qui, comme des enfans, ne savent jamais résister à un mouvement de leur imagination ou de leurs désirs. Mais ils s'estimaient récompensés de leurs peines, s'ils avaient, durant leurs

longues souffrances, acquis une ame à Dieu, ouvert le ciel à un enfant, soulagé un malade, essuyé les pleurs d'un infortuné. Nous avons déjà vu que la patrie n'avait point de citoyens plus fidelles : l'honneur d'être Français, leur valut souvent la persécution et la mort. Les Sauvages les reconnaissaient pour être *de la chair blanche de Québec*, à l'intrépidité avec laquelle ils supportaient les plus affreux supplices.

Le ciel, touché de leurs vertus, accorda à plusieurs d'entr'eux cette palme qu'ils avaient tant désirée, et qui les a fait monter au rang des premiers apôtres. La bourgade Huronne, où le père Daniel (1) était missionnaire, fut surprise par les Iroquois, au matin du 4 de juillet 1648 ; les jeunes guerriers étaient absens. Le Jésuite, dans ce moment même, disait la messe à

(1) Le même dont Charlevoix nous a fait le portrait.

ses néophytes. Il n'eut que le temps d'achever la consécration, et de courir à l'endroit d'où partaient les cris. Une scène lamentable s'offrit à ses yeux; femmes, enfans, vieillards gissaient pêle-mêle expirans. Tout ce qui vivait encore tombe à ses pieds, et lui demande le baptême. Le père trempe un voile dans l'eau, et le secouant sur la foule à genoux, procure la vie des cieux à ceux qu'il ne pouvait arracher à la mort temporelle. Il se ressouvint alors d'avoir laissé dans les cabanes quelques malades qui n'avaient point encore reçu le sceau du christianisme; il y vole, les met au nombre des rachetés, retourne à la chapelle, cache les vases sacrés, donne une absolution générale aux Hurons qui s'étaient réfugiés à l'autel, les presse de fuir, et pour leur en laisser le temps, marche à la rencontre des ennemis. A la vue de ce prêtre qui s'avançait seul contre une armée, les Barbares étonnés s'ar-

rêtent et reculent quelques pas ; n'osant approcher du saint, ils se contentent de le percer de loin de leurs flèches. « Il en était tout hérissé, dit Charlevoix, qu'il parlait encore avec une action surprenante, tantôt à Dieu à qui il offrait son sang pour le troupeau, tantôt à ses meurtriers qu'il menaçait de la colère du ciel, en les assurant néanmoins qu'ils trouveraient toujours le Seigneur disposé à les recevoir en grace, s'ils avaient recours à sa clémence (1). » Il meurt, et sauve une partie de ses néophytes, en arrêtant ainsi les Iroquois autour de lui.

Le P. Garnier montra le même héroïsme dans une autre bourgade : il était tout jeune encore, et s'était arraché nouvellement aux pleurs de sa famille, pour sauver des ames dans les forêts du Canada. Atteint de deux balles sur

---

(1) *Hist. de la Nouv. Fr.* tom. II, p. 5, liv. VII.

le champ de carnage, il est renversé sans connaissance ; un Iroquois le croyant mort, le dépouille Quelque temps après le père revient de son évanouissement; il soulève la tête, et voit à quelque distance un Huron qui rendait le dernier soupir. L'apôtre fait un effort, pour aller absoudre le catéchumène; il se traîne, il retombe: un Barbare l'apperçoit, accourt, et lui fend les entrailles de deux coups de hache : « Il expire, dit encore Charlevoix, dans l'exercice, et pour ainsi dire dans le sein même de la charité. » (1)

Enfin le père de Brébœuf, oncle du poëte du même nom, fut brûlé avec ces tourmens horribles que les Iroquois faisaient subir à leurs prisonniers.

« Ce père, que vingt années de travaux, les plus capables de faire mou-

(1) Liv. VII, p. 24.

rir tous les sentimens naturels, un caractère d'esprit d'une fermeté à l'épreuve de tout, une vertu nourrie dans la vue toujours prochaine d'une mort cruelle, et portée jusqu'à en faire l'objet de ses vœux les plus ardens, prévenu, d'ailleurs, par plus d'un avertissement céleste, que ses vœux seraient exaucés, se riait également des menaces et des tortures; mais la vue de ses chers néophytes, cruellement traités à ses yeux, répandait une grande amertume sur la joie qu'il ressentait de voir ses espérances accomplies. . . . .
. . . .
. . . .

» Les Iroquois connurent bien d'abord qu'ils auraient affaire à un homme à qui ils n'auraient pas le plaisir de voir échapper la moindre faiblesse; et comme s'ils eussent appréhendé qu'il ne communiquât aux autres son intrépidité, ils le séparèrent, après

quelque temps, de la troupe des prisonniers, le firent monter seul sur un échafaud, et s'acharnèrent de telle sorte sur lui, qu'ils paraissaient hors d'eux-mêmes, de rage et de désespoir.

» Tout cela n'empêchait point le serviteur de Dieu de parler d'une voix forte, tantôt aux Hurons qui ne le voyaient plus, mais qui pouvaient encore l'entendre, tantôt à ses bourreaux qu'il exhortait à craindre la colère du ciel, s'ils continuaient à persécuter les adorateurs du vrai Dieu. Cette liberté étonna les Barbares; ils voulurent lui imposer silence, et n'en pouvant venir à bout, ils lui coupèrent la lèvre inférieure et l'extrémité du nez, lui appliquèrent par-tout le corps des torches allumées, lui brûlèrent les gencives, etc. »

On tourmentait auprès du père de Brébœuf un autre missionnaire nommé le père Lallament, et qui ne faisait que d'entrer dans la carrière évan-

gélique. La douleur lui arrachait quelquefois des cris involontaires ; il demandait de la force au vieil apôtre, qui, ne pouvant plus parler, lui faisait de douces inclinations de tête, et souriait avec ses lèvres mutilées, pour encourager le jeune martyr. Les fumées des deux bûchers montaient ensemble vers le ciel, et affligeaient et réjouissaient les anges. On fit un collier de haches ardentes au père de Brébœuf ; on lui coupa des lambeaux de chair que l'on dévora à ses yeux, en lui disant que la chair des Français était excellente (1) ; puis, continuant ces railleries : « Tu nous assurais tout-à-l'heure, criaient les Barbares, que plus on souffre sur la terre, plus on est heureux dans le ciel ; c'est par amitié pour toi, que nous nous étudions à augmenter tes souffrances. » (2)

(1) *Hist. de la Nouv. Fr.* p. 17.
(2) *Ib. id.* p. 18.

Lorsqu'on portait dans Paris, des cœurs de prêtres au bout des piques, on chantait : *Ah! il n'est point de fête, quand le cœur n'en est pas.*

Enfin, après avoir souffert plusieurs autres tourmens, que nous n'oserions transcrire, le père de Brébœuf rendit l'esprit, et son ame s'envola au séjour de celui qui guérit toutes les plaies de ses serviteurs.

C'était en 1649 que ces choses se passaient en Canada, c'est-à-dire au moment de la plus grande prospérité de la France, et pendant les fêtes de Louis XIV : tout triomphait alors, le missionnaire et le soldat.

Ceux pour qui un prêtre est un objet de haine et de risée, se réjouiront de ces tourmens des confesseurs de la foi. Les sages, avec un esprit de prudence et de modération, diront, qu'après tout, les missionnaires étaient victimes de leur fanatisme; ils demanderont, avec une pitié superbe, *ce que ces moines allaient faire dans les*

déserts de l'Amérique! A la vérité, nous convenons qu'ils n'allaient pas, sur un plan de savans, tenter de grandes découvertes philosophiques; ils obéissaient seulement à ce Maître, qui leur avait dit : « Allez et enseignez. » *Docete omnes gentes*; et sur la foi de ce commandement, avec une simplicité extrême, ils quittaient les délices de la patrie, pour aller, au prix de leur sang, révéler à un Barbare qu'ils n'avaient jamais vu.... — Quoi? — Rien, selon le monde, presque rien : L'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame : *Docete omnes gentes!*

CHAPITRE IX.

Fin des Missions.

Ainsi nous avons indiqué les voies que suivaient les différentes missions; voies de simplicité, voies de science, voies de législation, voies d'héroïsme. Il nous semble que c'était un juste sujet d'orgueil pour l'Europe (et sur-

tout pour la France, qui fournissait le plus grand nombre de missionnaires), de voir tous les ans sortir de son sein, des hommes qui allaient faire éclater les miracles des arts, des lois, de l'humanité et du courage, dans les quatre parties de la terre. De-là provenait la haute idée que les étrangers se formaient de notre nation, et du Dieu qu'on y adorait. Les peuples les plus éloignés voulaient entrer en liaison avec nous; l'ambassadeur du Sauvage de l'Occident, rencontrait à notre cour l'ambassadeur des nations de l'Aurore. Nous ne nous piquons pas du don de prophétie; mais on se peut tenir assuré (et l'expérience le prouvera), que jamais des savans, dépêchés aux pays lointains, avec tous les instrumens et tous les plans d'une académie, ne feront ce qu'un pauvre moine, parti à pied de son couvent, exécutait seul avec son chapelet et son bréviaire.

QUATRIÈME

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE CINQUIÈME.

Ordre militaire ou Chevalerie.

CHAPITRE PREMIER.

Chevaliers de Malthe.

Il n'y a pas un beau souvenir, pas une belle institution dans les siècles modernes, que le christianisme ne réclame. Les seuls temps poétiques de notre histoire, les temps chevaleresques lui appartiennent encore : la vraie religion a le singulier mérite d'avoir créé parmi nous l'âge de la féerie et des enchantemens.

M. de Sainte-Palaye semble vouloir séparer la chevalerie militaire de la chevalerie religieuse, et tout invite,

au contraire, à les confondre. Il ne croit pas qu'on puisse faire remonter l'institution de la première au-delà du onzième siècle (1), et c'est précisément l'époque des Croisades, qui donnèrent naissance aux Hospitaliers, aux Templiers et à l'ordre Teutonique (2). La loi formelle par laquelle la chevalerie ordinaire s'engageait à défendre la foi ; la ressemblance de ses cérémonies avec celles des sacremens de l'Église, ses jeûnes, ses ablutions, ses confessions, ses prières, ses engagemens monastiques (3), montrent suffisamment que tous les chevaliers avaient la même origine religieuse.

---

(1) *Mém. sur l'anc. Chev.* t. I, II.me part. p. 66.

(2) Hén. *Hist. de Fr.* tom. I, p. 167. Fleury, *Hist. ecclés.* tom. XIV, p. 387 ; tom. XV, p. 604. Helyot, *Hist. des Ordres relig.* tom. III, p. 74, 143.

(3) Sainte-Palaye, *loc. cit.* et la note 11.

Enfin, le vœu de célibat qui paraît établir une grande différence entre des héros chastes et des guerriers qui ne parlent que d'amour, n'est pas une chose qui doive arrêter : ce vœu n'était pas général dans les ordres militaires chrétiens. Les chevaliers de Saint-Jacques-de-l'Epée, en Espagne, pouvaient se marier (1) ; et dans l'ordre de Malthe, on n'est obligé de renoncer au lien conjugal, qu'en passant aux dignités de l'ordre, ou en entrant en jouissance de ses bénéfices.

D'après l'abbé Giustiniani, ou sur le témoignage plus certain, mais moins agréable, du frère Helyot, on trouve trente ordres religieux militaires : neuf sous la règle de S. Basile ; quatorze sous celle de S. Augustin ; et sept attachés à l'institut de S. Be-

(1) Fleury, *Hist. ecclés.* tom. XV, liv. LXXII, pag. 406, édit. 1719, *in*-4.°

noît. Nous ne parlerons que des principaux, à savoir : les hospitaliers, ou chevaliers de Malthe en Orient, les Teutoniques en Occident, et les chevaliers de Calatrave (en y comprenant ceux d'Alcantara et de S. Jacques-de-l'Epée) au midi de l'Europe.

Si les auteurs sont exacts, on peut compter encore plus de 28 autres ordres militaires. qui, n'étant point soumis à des règles particulières, ne sont considérés que comme d'illustres confraires religieuses. Tels sont tous ces chevaliers du Lion, du Croissant, du Dragon, de l'Aigle-Blanche, du Lys, du Fer-d'Or, et ces chevalières de la Hache, dont les noms rappellent les Roland, les Roger, les Renaud, les Clorinde, les Bradamante, et tous les prodiges de la Table ronde.

Quelques marchands d'Almafi, dans le royaume de Naples, obtiennent de Romensor, calife d'Egypte, la permission de bâtir une église latine à Jéru-

salem ; ils y ajoutent un hôpital pour y recevoir les étrangers et les pélerins : Gérard de Provence le gouverne. Les croisades commencent. Godefroy de Bouillon arrive, il donne quelques terres aux nouveaux *Hospitaliers*. Boyant-Roger succède à Gérard, Raymond-Dupuy à Roger. Dupuy prend le titre de grand-maître, divise les hospitaliers en *chevaliers*, pour assurer les chemins aux pélerins et pour combattre les infidelles ; en *chapelains*, consacrés au service des autels ; et en *frères servans*, qui devaient aussi prendre les armes.

L'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Grèce, qui, tour à tour ou toutes ensemble, viennent aborder aux rivages de la Syrie, sont soutenues par les braves hospitaliers. Mais la fortune change sans changer la valeur : Saladin reprend Jérusalem. Acre, ou Ptolémaïde est bientôt le seul port qui reste

aux croisés en Palestine. On y voit réunis le roi de Jérusalem et de Chypre, le roi de Naples et de Sicile, le roi d'Arménie, le prince d'Antioche, le comte de Jaffa, le patriarche de Jérusalem, les chevaliers du Saint-Sépulcre, le légat du pape, le comte de Tripoli, le prince de Galilée, les Templiers, les Hospitaliers, les chevaliers Teutoniques, ceux de Saint-Lazare, les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Florentins, le prince de Tarente et le duc d'Athènes. Tous ces princes, tous ces peuples, tous ces ordres ont leur quartier séparé, où ils vivent indépendans les uns des autres : « en sorte, dit l'abbé Fleury, qu'il y avait cinquante-huit tribunaux qui jugeaient à mort. » (1)

Le trouble ne tarda pas à se mettre parmi tant d'hommes de mœurs et d'in-

(1) *Hist. ecclés.*

térêts divers. On en vient aux mains dans la ville. Charles d'Anjou, et Hugues III, roi de Chypre, en prétendant tous deux au royaume de Jérusalem, augmentent encore la confusion. Le soudan Mélec-Messor, profitant de ces querelles intestines, s'avance avec une puissante armée, dans le dessein d'arracher aux croisés leur dernier refuge. Il est empoisonné par un de ses émirs, en sortant d'Egypte; mais avant d'expirer, il fait jurer à son fils de ne point donner de sépulture aux cendres paternelles, qu'il n'ait fait tomber Ptolémaïde.

Melec-Séraph exécute religieusement la dernière volonté de son père: Acre est assiégée et emportée d'assaut, le 18 de mai 1291. Des religieuses donnèrent alors un exemple effrayant de la chasteté chrétienne: elles se mutilèrent le visage, et furent trouvées dans cet état par les infidelles qui en eurent horreur, et qui les massacrèrent.

Après la réduction de Ptolémaïde, les Hospitaliers se retirèrent dans l'île de Chypre, où ils demeurèrent dix-huit ans. Rhodes s'étant révoltée contre Andronique, empereur d'Orient, appela les Sarrazins dans ses murs. Villaret, grand-maître des Hospitaliers, obtient d'Andronique l'investiture de l'île, en cas qu'il puisse la soustraire au joug des Mahométans. Ses chevaliers se couvrent de peaux de brebis, et se traînant sur les mains au milieu d'un troupeau, ils se glissent dans la ville pendant un épais brouillard, se saisissent d'une des portes, égorgent la garde, et introduisent dans les murs le reste de l'armée chrétienne.

Quatre fois les Turcs essaient de reprendre l'île de Rhodes sur les chevaliers, et quatre fois ils sont repoussés. Au troisième effort, le siége de la ville dura cinq ans, et au quatrième, Mahomet battit les murs avec seize canons, d'un calibre

tel qu'on n'en avait point encore vu en Europe.

Ces mêmes chevaliers, à peine échappés à la puissance Ottomane, en devinrent tout-à-coup les protecteurs. Un prince Zizime, fils de ce Mahomet II, qui naguère foudroyait les remparts de Rhodes, implore le secours des chevaliers contre Bajazet son frère, qui l'avait dépouillé de son héritage. Bajazet qui craignait une guerre civile, se hâte de faire la paix avec l'Ordre, et consent à lui payer une certaine somme tous les ans, pour la pension de Zizime. On vit alors, par un de ces jeux si communs de la fortune, un puissant empereur des Turcs, tributaire de quelques hospitaliers chrétiens.

Enfin, sous le grand-maître Villiers-de-l'Ile-Adam, Soliman s'empare de Rhodes, après avoir perdu cent mille hommes devant ses murs. Les chevaliers se retirent à Malthe, que leur

abandonne Charles-Quint. Ils y sont attaqués de nouveau par les Turcs ; mais leur courage les délivre, et ils restent paisibles possesseurs de l'île, sous le nom de laquelle ils sont encore connus aujourd'hui. (1)

CHAPITRE II.

Ordre Teutonique.

A l'autre extrémité de l'Europe, la chevalerie religieuse jetait les fondemens de ces états, qui sont devenus de puissans royaumes.

L'ordre Teutonique avait pris naissance pendant le premier siége d'Acre par les chrétiens, vers l'an 1190. Dans la suite, le duc de Massovie et de Pologne l'appela à la défense de ses états

(1) Vert. *Hist. des Chev. de Malthe ;* Fleury, *Hist. ecclés.* Giustinian. *Hist. degli Ordin. milit.* Helyot, *Hist. des Ordres relig.* tom. III.

contre les incursions des Prussiens. Ceux-ci étaient des peuples barbares, qui sortaient de temps en temps de leurs forêts, pour ravager les contrées voisines. Ils avaient réduit la province de Culm en une affreuse solitude, et n'avaient laissé debout, sur la Vistule, que le seul château de Plotzko. Les chevaliers Teutoniques pénétrant peu à peu dans les bois de la Prusse, y bâtirent des forteresses. Les Warmiens, les Barthes, les Natangues subirent tour à tour le joug, et la navigation des mers du Nord fut assurée.

Les chevaliers de Porte-glaive, qui de leur côté avaient travaillé à la conquête des pays septentrionaux, en se réunissant aux chevaliers Teutoniques, leur donnèrent une puissance vraiment royale. Les progrès de l'Ordre furent malheureusement retardés par la division qui régna long temps entre les chevaliers et les évêques de Livonie; mais enfin tout le nord de l'Europe s'é-

tant soumis, Albert, marquis de Brandebourg, embrassa la doctrine de Luther, chassa les chevaliers de leurs gouvernemens, et se rendit seul maître de la Prusse, qui prit alors le nom de Prusse ducale. Ce nouveau duché fut érigé en royaume, en 1701, sous l'aïeul du grand Fréderic.

Les restes de l'ordre Teutonique subsistent encore en Allemagne, et c'est le prince Charles qui en est grand-maître aujourd'hui. (1)

CHAPITRE III.

Chevaliers de Calatrave, et de Saint-Jacques-de-l'Epée, en Espagne.

LA chevalerie faisait au centre de l'Europe, les mêmes progrès qu'aux extrémités.

---

(1) Shoonbeck, *Ord. milit.* Giustinian. *Hist. chronol. degli Ord. milit.* Helyot, *Hist. des Ord. relig.* tom. III; Fleury, *Hist. eccl.*

Vers

Vers l'an 1147, Alphonse-le-Batailleur, roi de Castille, enlève aux Maures la place de Calatrave en Andalousie. Huit ans après, les Maures se préparent à la reprendre sur dom Sanche, successeur d'Alphonse. Dom Sanche, effrayé de ce dessein, fait publier qu'il donne la place à quiconque voudra la défendre. Personne n'ose se présenter, hors un bénédictin de l'ordre de Cîteaux, dom Didace Vilasquès, et Raymond, son abbé. Ils se jettent dans Calatrave, avec les paysans et les familles qui dépendaient de leur monastère de Fitero; ils font prendre les armes aux frères convers, et fortifient la ville menacée. Les Maures étant informés de ces préparatifs, renoncent à leur entreprise : la place demeure à l'abbé Raymond, et les frères convers se changent en chevaliers du nom de *Calatrava*.

Ces nouveaux chevaliers firent dans la suite plusieurs conquêtes sur les

Maures de Valence et de Jaën : Favera, Maella, Macalon, Valdetormo, la Fresueda, Valderobbes, Calenda, Aqua-viva, Ozpipa, tombèrent tour à tour entre leurs mains. Mais l'Ordre reçut un échec irréparable à la bataille d'Alarcos, que les Maures d'Afrique gagnèrent en 1195, sur le roi de Castille. Les chevaliers de Calatrave y périrent presque tous, avec ceux d'Alcantara et de Saint-Jacques-de-l'Epée.

Nous n'entrerons dans aucun détail touchant ces derniers, qui eurent aussi pour but de combattre les Maures, et de protéger les voyageurs contre les incursions des infidelles. (1)

Il suffit de jeter les yeux sur l'histoire, à l'époque de l'institution de la chevalerie religieuse, pour reconnaître les importans services qu'elle a

(1) Shoonbeck, Giust. Hel. Fleury et Mariana.

rendus à la société. L'ordre de Malthe, en Orient, a protégé le commerce et la navigation renaissante, et a été, pendant plus d'un siècle, le seul boulevard qui empêchât les Turcs de se précipiter sur l'Italie. Dans le Nord, l'ordre Teutonique, en subjuguant les peuples errans sur les bords de la Baltique, a éteint le foyer de ces terribles éruptions qui ont tant de fois désolé l'Europe; il a donné le temps à la civilisation de faire des progrès, et de perfectionner ces nouvelles armes qui nous mettent pour jamais à l'abri des Alaric et des Attila futurs.

Ceci ne paraîtra point une vaine conjecture, si l'on observe que les courses des Normands n'ont cessé que vers le dixième siècle, et que les chevaliers Teutoniques, à leur arrivée dans le Nord, trouvèrent une population réparée, et d'innombrables Barbares, qui s'étaient déjà débordés autour d'eux. Les Turcs descendant de

l'Orient, et les Livoniens, les Prussiens, les Poméraniens, arrivant de l'Occident et du Septentrion, auraient renouvelé dans l'Europe, à peine reposée, les scènes des Huns et des Goths.

Les chevaliers Teutoniques rendirent même un double service à l'humanité; car en domptant des sauvages, ils les contraignirent à s'attacher à la culture et à embrasser la vie sociale. Chrisbourg, Bartenstein, Wissembourg, Wesel, Brumberg, Thorn, la plupart des villes de la Prusse, de la Courlande et de la Sémigalie, furent fondées par cet Ordre militaire religieux; et tandis qu'il peut se vanter d'avoir assuré l'existence des peuples de la France et de l'Angleterre, il peut aussi se glorifier d'avoir civilisé tout le nord de la Germanie.

Un autre ennemi était encore peut-être plus dangereux que les Turcs et les Prussiens, parce qu'il se trouvait au centre même de l'Europe: les

Maures ont été plusieurs fois sur le point d'asservir la chrétienté. Et quoique ce peuple paraisse avoir eu dans ses mœurs plus d'élégance que les autres Barbares, il avait toutefois dans sa religion, qui admettait la polygamie et l'esclavage, dans son tempérament despotique et jaloux; il avait, disons-nous, un obstacle invincible aux lumières et au bonheur de l'humanité.

Les ordres militaires de l'Espagne, en combattant ces infidelles, ont donc, ainsi que l'ordre Teutonique et celui de Saint-Jean de Jérusalem, prévenu de très-grands malheurs. Les chevaliers chrétiens remplacèrent en Europe les troupes soldées, et furent une espèce de milice régulière, qui se transportait là où le danger était le plus pressant. Les rois et les barons, obligés de licencier leur vassaux, au bout de quelques mois de service, avaient été souvent surpris par les Barbares. Ce que l'expérience et le génie des

temps n'avaient pu faire, la religion l'exécuta; elle associa des hommes qui jurèrent, au nom de Dieu, de verser leur sang pour la patrie. Les chemins devinrent libres; les provinces furent purgées des brigands qui les infestaient, et les ennemis du dehors trouvèrent une digue à leurs ravages.

On a blâmé les chevaliers d'avoir été chercher les infidelles jusque dans leurs foyers. Mais on n'observe pas que ce n'était, après tout, que de justes représailles contre des peuples qui avaient attaqué les premiers les peuples chrétiens: les Maures, que Charles Martel extermina, justifient les croisades. Les disciples du Coran sont-ils demeurés tranquilles dans les déserts de l'Arabie, et n'ont-ils pas porté leur loi et leurs ravages jusqu'aux murailles de Delhi, et jusqu'aux remparts de Vienne? Il fallait peut-être attendre que le repaire de ces bêtes féroces se fût rempli de nouveau; et parce qu'on

a marché contre elles sous la bannière de la religion, l'entreprise n'était ni juste ni nécessaire! Tout était bon, Theutatès, Odin, Allah, pourvu qu'on n'eût pas Jesus-Christ!

CHAPITRE IV.

Vie et Mœurs des Chevaliers.

LES sujets qui parlent le plus à l'imagination, ne sont pas les plus faciles à peindre, soit qu'ils aient dans leur ensemble un certain vague plus charmant que toutes les descriptions qu'on en peut faire, soit que le lecteur aille toujours au-delà de vos tableaux. Le seul mot de *chevalerie*, le seul nom d'un illustre *chevalier* est proprement une merveille, que tous les détails ne peuvent surpasser; tout est là-dedans, depuis les fables d'Arioste, jusqu'aux exploits des véritables paladins; depuis les palais d'Alcine et d'Armide, jusqu'aux tourelles de Cœuvre et d'Anet.

Il n'est guère possible de parler, même historiquement, de la chevalerie, sans avoir recours aux Troubadours qui l'ont chantée, comme on s'appuie de l'autorité d'Homère, en tout ce qui concerne les anciens héros : c'est ce que les critiques les plus sévères ont reconnu. Mais alors on a l'air de ne s'occuper que des fictions. Nous sommes accoutumés à une vérité si stérile, que tout ce qui n'a pas la même sécheresse, nous paraît mensonge : comme ces peuples nés dans les glaces du pôle, nous préférons nos tristes déserts à ces champs où

> La terra molle, e lieta, e dilettosa
> Simili a se gli abitator, produce. (1)

L'éducation du chevalier commençait à l'âge de sept ans (2). Dugues

(1) Tas. cant. I, oct. 62.
(2) Sainte Palaye, tom. I, prem. part.

clin, encore enfant, s'amusait dans les vielles avenues du château de son père, à représenter des siéges et des combats avec de petits paysans de son âge. On le voyait courir dans les bois, lutter contre les vents, sauter de larges fossés, escalader les ormes et les chênes ; et déjà montrer dans les landes de la Bretagne, le héros qui devait sauver la France. (1)

Bientôt on passait à l'office de page ou de *damoiseau*, dans le château de quelque baron. C'était là qu'on prenait les premières leçons sur la foi gardée à Dieu et aux dames (2). Souvent le jeune page y commençait pour la fille du Seigneur, une de ces durables tendresses que des miracles de vaillance devaient immortaliser. De vastes architectures gothiques, de vieilles forêts, de grands

(1) *Vie de Duguesclin.*
(2) Sainte-Palaye, tom. I, pag. 7.

étangs solitaires, nourrissaient, par leur aspect romanesque, ces passions que rien ne pouvait détruire, et qui devenaient des espèces d'enchantement ou de sort.

Excité par l'amour au courage, le page poursuivait les mâles exercices qui lui ouvraient la route de l'honneur. Sur un coursier indompté, il lançait, dans l'épaisseur des bois, les bêtes sauvages, ou rappelant le faucon du haut des cieux, il forçait le tyran des airs à venir, timide et soumis, se poser sur sa main assurée. Tantôt, comme Achille enfant, il faisait voler des chevaux sur la plaine, en s'élançant de l'un à l'autre, d'un saut franchissant leur croupe, ou s'asseyant sur leur dos; tantôt il montait tout armé jusqu'au haut d'une tremblante échelle, et se croyait déjà sur la brèche, criant: *Montjoye et Saint Denys* (1)! Dans

(1) Sainte-Palaye, tom. II, part. II.

la cour de son baron, il recevait toutes les instructions et tous les exemples propres à former sa vie. Là se rendaient sans cesse des chevaliers connus ou inconnus, qui s'étaient voués à des aventures périlleuses, qui revenaient seuls des royaumes du Cathay, des confins de l'Asie, et tous ces lieux incroyables où ils redressaient les torts, et combattaient les infidelles.

« On veait, dit Froissard, parlant de la maison du duc de Foy, on veait en la salle, en la chambre, en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et les oyait-on parler d'armes et d'amour; tout honneur était là-dedans trouvé; toute nouvelle, de quelque pays ne de quelque royaume que ce fust, là-dedans on y apprenait; car de tous pays, pour la vaillance du seigneur, elles y venaient. »

Au sortir de page, on devenait écuyer, et la religion présidait toujours à ces changemens. De puissans

parrains ou de belles marraines promettaient à l'autel pour le héros futur, religion, fidélité et amour. Le service de l'écuyer consistait, en paix, à trancher à table, à servir lui-même les viandes, comme les guerriers d'Homère, à donner à laver aux convives. Les plus grands seigneurs ne rougissaient point de remplir ces offices. « A une table devant le roi, dit le sire de Joinville, mangeait le roi de Navarre, qui moult était paré et aourné de drap d'or en cotte et mantel; la ceinture, le sermail et chapelle d'or fin, devant lequel je tranchais. »

L'écuyer suivait le chevalier à la guerre, portait sa lance, et son heaume élevé sur le pommeau de la selle, et conduisait ses chevaux, en les tenant par la droite. « Quand il entra dans la forest, il rencontra quatre écuyers, qui menaient quatre blancs destriers en dextre. » Son devoir, dans les duels et les batailles, était de fournir des armes

armes à son chevalier, de le relever quand il était abattu, de lui donner un cheval frais, de parer les coups qu'on lui portait, mais sans pouvoir combattre lui-même.

Enfin, lorsqu'il ne manquait plus rien aux qualités du *poursuivant d'armes*, il était admis aux honneurs de la chevalerie. Les lices d'un tournoi, un champ de bataille, le fossé d'un château, la brèche d'une tour, étaient souvent le théâtre honorable où se conférait l'ordre des vaillans et des preux. Dans le tumulte d'une mêlée, de braves écuyers tombaient aux genoux du roi ou du général qui les créait chevaliers, en leur frappant sur l'épaule trois coups du plat de son épée. Lorsque Bayard eut conféré la chevalerie à François premier : « Tu es bienheureuse, dit-il en s'adressant à son épée, d'avoir aujourd'hui, à un si beau et si puissant roi, donné l'ordre de la chevalerie; certes, ma bonne

espée, vous serez comme reliques gardée, et sur toute autre honorée. » Et puis, ajoute l'historien, « fit deux saults, et après remit au fourreau son espée. »

A peine le nouveau chevalier jouissait-il de toutes ses armes, qu'il brûlait de se distinguer par quelques faits éclatans. Il allait par *monts* et par *vaux*, cherchant périls et aventures; il traversait d'antiques forêts, de vastes bruyères, de profondes solitudes. Vers le soir il s'approchait d'un château dont il appercevait les tours solitaires, espérant que son bras achéverait dans ce lieu quelque terrible fait d'armes. Déjà il baissait sa visière, et se recommandait à la dame de ses pensées, lorsque le son d'un cor se faisait entendre. Sur les faîtes du château s'élevait un *heaume*, enseigne éclatante de la demeure d'un chevalier hospitalier. Les ponts-levis s'abaissaient, et l'aventureux voyageur entrait dans ce

manoir écarté. S'il voulait rester inconnu, il couvrait son écu d'une *housse*, ou d'un *voile vert*, ou d'une *guimple plus fine que fleurs-de-lys*. Les dames et les damoiselles s'empressaient de le désarmer, de lui donner de riches habits, de lui servir des vins précieux dans des vases de cristal. Quelquefois il trouvait son hôte dans la joie : « Le seigneur Amanieu des Escas, au sortir de table, étant l'hiver auprès d'un bon feu, dans la salle bien jonchée ou tapissée de nattes, ayant autour de lui ses escuyers, s'entretenait avec eux d'armes et d'amour, car tout dans sa maison, jusqu'aux derniers *varlets*, se mêlait d'aimer. » (1)

Ces fêtes des châteaux avaient toujours quelque chose d'énigmatique ; c'était le festin de *la licorne*, le *vœu du paon*, ou *du faisan*. On y voyait

(1) Sainte-Palaye.

des convives non moins mystérieux ; des chevaliers du Cygne, de l'Ecu-Blanc, de la Lance-d'Or, du Silence; guerriers qui n'étaient connus que par les devises de leurs boucliers, et par les pénitences auxquelles ils s'étaient soumis. (1)

Des Troubadours, ornés de plumes du paon, entraient dans la salle vers la fin de la fête, et chantaient des *lays* d'amour :

Armes, amours, déduit, joie et plaisance,
Espoir, désir, souvenir, hardement,
Jeunesse, aussi manière et contenance,
Humble regard, trait amoureusement,
Gents corps, jolis, parez très-richement;
Avisez bien cette saison nouvelle,
Le jour de may, cette grand' feste et belle,
Qui par le Roy se fait à Saint-Denys ;
A bien jouter, gardez votre querelle,
Et vous serez honorez et cheris.

---

(1) *Hist. du maréchal de Boucicault.*

Le principe du métier des armes chevaleresques, était

« Grand bruit au champ, et grand' joie au logis. »

Bruits es chans, et joie à l'ostel.

Mais le chevalier arrivé au château, n'y trouvait pas toujours des fêtes; c'était quelquefois l'habitation d'une piteuse dame qui gémissait dans les fers d'un jaloux : *Le biau sire, noble, courtois et preux*, à qui l'on avait refusé l'entrée du manoir, passait la nuit au pied d'une tour d'où il entendait les soupirs de quelque Gabrielle, qui appelaient en vain le valeureux Couci. Le chevalier, aussi tendre que brave, jurait par sa *durandal* et son *aquilain*, sa fidelle épée et son coursier rapide, de défier en combat singulier le félon, qui tourmentait la beauté contre toute loi d'honneur et de chevalerie.

S'il était reçu dans ces sombres forteresses, c'était alors qu'il avait be-

soin de tout son grand cœur. Des varlets silencieux, aux regards farouches, l'introduisaient, par de longues galeries à peine éclairées, dans la chambre solitaire qu'on lui destinait. C'était quelque donjon qui gardait le souvenir d'une fameuse histoire; on l'appelait la chambre du *roi Richard*, ou de la *dame des sept tours*. Le plafond était marqueté de vieilles armoiries peintes, et les murs couverts de tapisseries à grands personnages, qui semblaient suivre des yeux le chevalier, et qui servaient à cacher des portes secrètes. Vers minuit, on entendait un bruit léger, les tapisseries s'agitaient, la lampe du paladin s'éteignait, un cercueil s'élevait auprès de sa couche.

La lance et la masse d'arme étant inutiles contre les morts, le chevalier avait recours à des vœux de pélerinage. Délivré par la faveur divine, il ne manquait point d'aller consulter l'hermite du rocher, qui lui disait : « Si tu

avais autant de possession comme en avait le roi Alexandre, et de sens comme le sage Salomon, et de chevalerie comme le preux Hecteur de Troye; seul orgueil s'il régnait en toi, détruirait tout. » (1)

Le bon chevalier comprenait par ces paroles, que les visions qu'il avait eues n'étaient que la punition de ses fautes, et il travaillait à se rendre *sans peur et sans reproches.*

Ainsi chevauchant, il mettait à fin, par cent coups de lance fameux, toutes ces aventures chantées par nos poëtes, et recordées dans nos vieilles chroniques. Il délivrait des princesses retenues dans des grottes, punissait des mécréans, secourait les orphelins et les veuves, et se défendait à-la-fois de la perfidie des nains, et de la force des géans. Conservateur des mœurs

(1) Sainte-Palaye.

comme protecteur des faibles, quand il passait devant le château d'une dame de mauvaise renommée, sans y daigner entrer, il faisait aux portes une note d'infamie (1). Si, au contraire, la dame de céans avait bonne grace et vertu, il lui criait : « Ma bonne amie, ou ma bonne dame, ou damoiselle, je prie à Dieu que en ce bien et en cet honneur, il vous veuille maintenir au nombre des bonnes, car bien devez être louée et honorée. »

L'honneur de ces chevaliers allait quelquefois jusqu'à cet excès de vertu qu'on admire et qu'on déteste dans les premiers Romains. Quand la reine Marguerite, femme de S. Louis, apprit à Damiette, où elle était près d'accoucher, la défaite de l'armée chrétienne, et la prise du roi son époux; elle se jeta aux genoux d'un

(1) Du Gange, *gloss.*

vieux chevalier, âgé de quatre-vingts ans, qui se trouvait auprès d'elle; elle lui dit :

« Je vous demande, par la foy que vous m'avez donnée, que si les Sarrazins s'emparent de cette ville, vous me coupiez la tête avant qu'ils me prennent. »

Le chevalier répondit :

« Soyez sûre que je le ferai volontiers; car c'était déjà bien mon intention de vous tuer avant qu'ils vous prissent. » (1)

Ces entreprises solitaires servaient au chevalier comme d'échelon pour arriver au plus haut degré de gloire. Averti par les menestriers, des tournois qui se préparaient au gentil pays de France, il se rendait aussitôt au rendez-vous des braves. Déjà les lices sont préparées; déjà les dames placées

---

(1) Joinville.

sur des échafauds élevés en forme de tours, cherchent des yeux les guerriers parés de leurs couleurs. Des Troubadours vont chantant :

Servans d'amour, regardez doulcement
Aux eschafaux anges de paradis,
Lors jousterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorez et cheris.

Tout-à-coup un cri s'élève : « *Honneur aux fils des Preux !* » Les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent. Cent chevaliers s'élancent des deux extrémités de la lice, et se rencontrent au milieu. Les lances volent en éclats; front contre front, les chevaux se heurtent, et tombent. Heureux le héros qui, ménageant ses coups, et ne frappant en loyal chevalier que de la ceinture à l'épaule, a renversé, sans le blesser, son adversaire ! Tous les cœurs sont à lui, toutes les dames veulent lui envoyer de nouvelles faveurs, pour en orner ses armes. Ce-

pendant des héraults, répandus de toutes parts, crient au chevalier : *Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas !* Joutes, castilles, pas d'armes, combats à la foule, font tour à tour briller la vaillance, la force et l'adresse des combattans. Mille cris, mêlés au fracas des armes, montent jusqu'au cieux. Chaque dame encourage son chevalier, et lui jette un bracelet, une boucle de cheveux, une écharpe. Un Sargine, jusqu'alors éloigné du champ de la gloire, mais transformé en héros par l'amour; un brave inconnu, qui a combattu sans armes et sans vêtemens, et qu'on distingue à *sa camise sanglante* (1), sont proclamés vainqueurs de la joute; ils reçoivent un baiser de leur dame, et l'on crie : « L'amour des dames, la mort des

(1) Sainte-Palaye, *Hist. de trois Chevaliers et del Chanise.*

héraux (1), louenge et pris aux chevaliers. »

C'était dans ces superbes fêtes, qu'on voyait briller la vaillance ou la courtoisie des la Tremouille, des Boucicault, des Bayard, de qui les hauts faits ont rendu probables les exploits des Perceforest, des Lancelot et des Gandifer. Il en coûtait cher aux chevaliers étrangers, pour oser s'attaquer aux chevaliers de France. Pendant les malheureuses guerres du règne de Charles VI, Sampi et Boucicault soutinrent seuls les défis que les vainqueurs leur portaient de toutes parts, et joignant la générosité à la valeur, ils rendaient les chevaux et les armes aux téméraires qui les avaient appelés en champ-clos.

Le roi voulait empêcher ses chevaliers de *relever le gant*, et de ressentir

(1) Héros.

ces

ces insultes particulières. Mais ils lui dirent : « Sire, l'honneur de la France est si naturellement cher à ses enfans, que si le diable lui-même sortait de l'enfer pour un défi de valeur, il se trouverait des gens pour le combattre. »

« Et en ce temps aussi, dit un historien, étaient chevaliers d'Espagne et de Portugal, dont trois de Portugal bien renommés de chevalerie, prindrent, par je ne sais quelle folle entreprise, champ de bataille encontre trois chevaliers de France; mais en bonne vérité de Dieu, ils ne mirent pas tant de temps à aller de la porte Saint-Martin à la porte Saint-Antoine à cheval, que les Portugallois ne fussent déconfits par les trois Français. » (1)

Les seuls champions qui pussent tenir devant les chevaliers de France, étaient les chevaliers d'Angleterre. De

(1) Journal de Paris, sous Charles VI et VII.

plus ils avaient pour eux la fortune, car nous nous déchirions de nos propres mains. La bataille de Poitiers, si funeste à la France, fut encore honorable à la chevalerie. Le prince Noir, qui ne voulut jamais, par respect, s'asseoir à la table du roi Jean, son prisonnier, lui dit : « Il m'est advis que avez grand raison de vous éliesser, combien que la journée ne soit tournée à votre gré; car vous avez aujourd'huy conquis le haut nom de proüesse, et avez passé aujourd'huy tous les mieux faisans de votre côté : je ne le die mie, cher sire, pour vous louer; car tous ceux de nostre partie qui ont veu les uns et les autres, se sont par pleine conscience, à ce accordez, et vous en donnent le prix et chapelet. »

Le chevalier de Ribaumont, dans une action qui sé passait aux portes de Calais, abattit deux fois à ses genoux Edouard III, roi d'Angleterre; mais le monarque se relevant toujours, força

enfin Ribaumont à lui rendre son épée. Les Anglais étant demeurés vainqueurs, rentrèrent dans la ville avec leurs prisonniers. Edouard, accompagné du prince de Galles, donna un grand repas aux chevaliers Français, et s'approchant de Ribaumont, il lui dit : « Vous êtes le chevalier au monde que je visse oncques plus vaillamment assaillir ses ennemis. Adonc print le roi son chapelet qu'il portait sur son chef (qui était bon et riche) et le mit sur le chef de monseigneur Eustache, et dit : Monseigneur Eustache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée. Je sais que vous êtes gay et amoureux, et que volontiers vous trouverez entre dames et demoiselles, si dites par-tout où vous irez que je le vous ai donné. Si vous quitte votre prison, et vous en pouvez partir demain s'il vous plaist. » (1)

(1) Froiss.

Jeanne d'Arc ranima l'esprit de la chevalerie en France ; on prétend que son bras était armé de la fameuse *joyeuse* de Charlemagne, qu'elle avait retrouvée dans l'église de Sainte-Catherine-de-Fierbois, en Touraine.

Si donc nous fûmes quelquefois abandonnés de la fortune, le courage ne nous manqua jamais. Henri IV, à la bataille d'Ivry, criait à ses gens qui pliaient : « Tournez la tête, si ce n'est pour combattre, du moins pour me voir mourir. » Nos guerriers ont toujours pu dire dans leur défaite, ce mot qui fut inspiré par le génie de la nation, au dernier chevalier Français à Pavie : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

Tant de vertu et de vaillance méritaient bien d'être honorées. Si le héros recevait la mort dans les champs de la patrie, la chevalerie en deuil lui faisait d'illustres funérailles ; s'il succombait au contraire dans des entre-

prises lointaines ; s'il ne lui restait aucun frère d'armes, aucun écuyer, pour prendre soin de sa sépulture, le ciel lui envoyait pour l'ensevelir quelqu'un de ces solitaires, qui habitaient alors dans tous les déserts, et qui

> . . . Su'l Libano spesso, e s'ul Carmelo
> In aera magion fo dimoranza.

C'est ce qui a fourni au Tasse son admirable épisode de Suenon : tous les jours un solitaire de la Thébaïde, ou un hermite du Liban, recueillait les cendres de quelque chevalier massacré par les infidelles ; le chantre de Solyme a seulement prêté à la vérité le langage des muses.

« Soudain de ce beau globe, ou de ce soleil de la nuit, je vis descendre un rayon qui, s'alongeant comme un trait d'or, vint toucher le corps du héros. . . . .

. . . .

» Le guerrier n'était point prosterné

dans la poudre ; mais de même qu'autrefois tous ses désirs tendaient aux régions étoilées, son visage était tourné vers le ciel, comme le lieu de son unique espérance. Sa main droite était fermée, son bras raccourci; il serrait le fer, dans l'attitude d'un homme qui va frapper : son autre main, d'une manière humble et pieuse, reposait sur sa poitrine, et semblait demander pardon à Dieu. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

» Bientôt un nouveau miracle vient attirer mes regards.

» Dans l'endroit où mon maître gissait étendu, s'élève tout-à-coup un grand sépulcre, qui, en sortant du sein de la terre, embrasse le corps du jeune prince, et se referme sur lui..... Une courte inscription rappelle au voyageur le nom et les vertus du héros. Je ne pouvais arracher mes yeux

de ce monument, et je contemplais tour-à-tour, et les caractères, et le marbre funèbre.

» Ici, dit le vieillard, le corps de ton général reposera auprès de ses fidelles amis, tandis que leurs ames heureuses jouiront, en s'aimant dans les cieux, d'une gloire et d'un bonheur éternel. » (1)

Mais le chevalier, qui avait formé dans sa jeunesse ces liens héroïques, qui ne se brisaient pas même avec la vie, n'avait point à craindre de mourir seul dans les déserts : au défaut des miracles du ciel, ceux de l'amitié le suivaient. Constamment accompagné de *son frère d'armes*, il trouvait en lui des mains guerrières, pour creuser sa tombe, et un bras pour le venger. Ces unions sacrées étaient confirmées par les plus redoutables sermens :

---

(1) *Jér. lib.* cant. VIII.

quelquefois les deux amis se faisaient tirer du sang, et le mêlaient dans la même coupe ; ils portaient, pour gage de leur foi mutuelle, ou un cœur d'or, ou une chaîne, ou un anneau. L'amour, pourtant si cher aux chevaliers, n'avait, dans ces occasions, que le second droit sur leurs ames, et l'on secourait son ami de préférence à sa maîtresse.

Une chose néanmoins pouvait dissoudre ces nœuds, c'était l'inimitié des patries. Deux frères d'armes, de diverses nations, cessaient d'être unis, aussitôt que leurs pays ne l'étaient plus. Hue de Carvalay, chevalier Anglais, avait été l'ami de Bertrand Duguesclin : lorsque le prince Noir eut déclaré la guerre au roi Henri de Castille, Hue fut obligé de se séparer de Bertrand ; il vint lui faire ses adieux, et lui dit :

« Gentil sire, il nous convient de partir. Nous avons été ensemble par

bonne compagnie, et avons toujours eu du vôtre à nôtre (de l'argent en commun), si pense bien que j'ai plus reçu que vous, et pour ce vous prie que nous en comptions ensemble. . . Si, dit Bertrand, ce n'est qu'un sermon, je n'ai point pensé à ce compte.... il n'y a que du bien faire : raison donne que vous suiviez votre maître. Ainsi, le doit faire tout preudhomme : bonne amour fist l'amour de nous, et aussi en sera la départie, dont me poise qu'il convient qu'elle soit. Lors le baisa Bertrand et tous ses compagnons aussi : moult fut piteuse la départie. » (1)

Ce désintéressement des chevaliers, cette élévation d'ame, qui mérita à quelques-uns le glorieux nom de *sans reproche*, couronnera le tableau de leurs vertus chrétiennes. Ce même Duguesclin, la fleur et l'honneur de

(1) *Vie de Bertrand.*

la chevalerie, étant prisonnier du prince Noir, égala la magnanimité de Porus, entre les mains d'Alexandre. Le prince l'ayant rendu maître de sa rançon, Bertrand la porta à une somme excessive. « Où prendrez-vous tout cet or, dit le héros Anglais étonné! Chez mes amis, repartit le fier connétable : il n'y a pas de *filleresse* en France, qui ne filât sa quenouille pour me tirer de vos mains. »

La reine d'Angleterre, touchée des vertus de Duguesclin, fut la première à donner une grosse somme, pour hâter la liberté du plus redoutable ennemi de sa patrie. « Ah! Madame, s'écria le chevalier Breton, en se jetant à ses pieds, j'avais cru jusqu'ici estre le plus laid homme de France; mais je commence à n'avoir pas si mauvaise opinion de moi, puisque les dames me font de tels présens. »

QUATRIÈME PARTIE.

CULTE.

LIVRE SIXIÈME.

Services rendus à la Société par le Clergé et la Religion chrétienne, en général.

CHAPITRE PREMIER.

Immensité des Bienfaits du Christianisme. (1)

Ce ne serait rien savoir que de ne connaître que vaguement les bien-

(1) Voyez pour toute cette partie, Helyot, *Hist. des Ordres relig. et milit.* 8 vol. *in*-4.° ;

faits du christianisme. C'est le détail de ces bienfaits ; c'est l'art ingénieux avec lequel la religion a varié ses dons, répandu ses secours, distribué ses trésors, ses remèdes, ses lumières; c'est cet art qu'il faut pénétrer. Jusqu'aux délicatesses des sentimens, jusqu'aux amours-propres, jusqu'aux faiblesses, elle a tout ménagé, en soulageant tout. Pour nous, depuis quelques années que nous nous occupons de ces recherches, tant de traits de charité, tant de fondations admirables, tant d'inconcevables sacrifices sont passés sous nos yeux, que nous croyons fermement qu'il y a dans ce seul rapport

---

Hermant, *Etab. des Ordres rel.* Bonnani, *Catal. omn. Ord. relig.* Giustiniani, Mennehius et Schoombeck, dans leur *Hist. des Ord. militaires;* Saint-Foix, *Essai sur Paris; Vie de S. Vincent-de-Paul; Vies des Pères du désert;* S. Basyle, *Oper.* Lobineau, *Hist. de Bretagne.*

do

de la religion chrétienne (qui n'est qu'une grande expiation pour le genre humain), qu'il y a, disons-nous, de quoi effacer tous les crimes dont les hommes ont été coupables depuis le commencement du monde : culte céleste, qui nous force d'aimer cette triste humanité qui le calomnie.

Ce que nous allons citer est bien peu de chose, et nous pourrions remplir plusieurs volumes de ce que nous rejetons. Nous ne sommes pas même sûrs d'avoir choisi ce qu'il y a de plus frappant. Dans l'impossibilité de tout décrire, et de juger qui l'emporte en vertu parmi un si grand nombre d'œuvres charitables, nous recueillons, presqu'au hasard, ce que nous donnons ici.

Pour se faire d'abord une juste idée de l'immensité des bienfaits, il faut se représenter la chrétienté comme une vaste république, où tout ce que nous rapportons d'une partie, se passe en

même temps dans une autre : ainsi, quand nous parlerons des hôpitaux, des missions, des colléges de la France, il faut aussi se figurer les hôpitaux, les missions, les colléges de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie; il faut voir deux cent millions d'hommes au moins, chez qui se pratiquent les mêmes vertus, et se font les mêmes sacrifices; il faut se ressouvenir qu'il y a dix-huit cents ans que ces vertus existent, et que les mêmes actes de charité se répètent. Calculez maintenant, si votre esprit ne s'y perd, le nombre d'individus soulagés et éclairés par le christianisme, chez tant de nations, et pendant une aussi longue suite de siècles!

CHAPITRE II.

Hôpitaux.

La charité, vertu absolument chrétienne, et inconnue des anciens, a pris naissance dans Jesus-Christ; c'est la vertu qui le distingua principalement du reste des mortels, et qui fut en lui le sceau de la rénovation de la nature humaine. A l'exemple de leur divin maître, ce fut par la charité que les apôtres gagnèrent si rapidement les cœurs, et séduisirent saintement les hommes.

Les premiers fidelles, instruits dans cette grande vertu, mettaient en commun quelques deniers pour secourir les pauvres, les malades et les voyageurs : ainsi commencèrent les hôpitaux. Devenue plus opulente, l'Eglise fonda, pour les infortunés, des établissemens dignes d'elle. Dès ce moment, les œuvres de miséricorde

n'eurent plus de retenues : il y eut comme un débordement de la charité sur les misérables, jusqu'alors abandonnés sans secours, par les heureux du monde. On demandera peut-être comment faisaient les anciens, qui n'avaient point d'hôpitaux ? Ils avaient deux moyens que les chrétiens n'ont pas, de se défaire des pauvres et des infortunés : l'infanticide et l'esclavage.

Les *maladries* où *léproseries* de Saint-Lazare, semblent avoir été en Orient les premières maisons de refuges. On y recevait ces lépreux qui, renoncés de leurs proches, languissaient auparavant dans les rues et les carrefours des cités, en horreur à tous les hommes. Ces hôpitaux étaient desservis par des religieux de l'ordre de Saint-Basile.

Nous avons dit un mot des *Trinitaires*, ou des pères de la *Rédemption des captifs*. S. Pierre de Nolasque en Espagne, imita S. Jean de Matha en

France. On ne peut lire sans attendrissement les règles austères de ces ordres. Par leur première constitution, les Trinitaires ne pouvaient manger que des légumes et du laitage. Et pourquoi cette vie rigoureuse ? Parce que plus ces pères se privaient des nécessités de la vie, plus il restait de trésors à prodiguer aux Barbares ; parce que, s'il fallait des victimes à la colère céleste, on espérait que le Tout-Puissant recevrait les expiations de ces religieux, en échange des maux dont ils délivraient les prisonniers.

L'ordre de la *Merci* donna plusieurs Saints au monde. S. Pierre Pascal, évêque de Jaën, après avoir employé tous ses revenus au rachat des captifs et au soulagement des pauvres, passa chez les Turcs, où il fut chargé de fers. Le clergé et le peuple de son église lui envoyèrent une somme d'argent pour sa rançon. « Le Saint, dit Helyot, la reçut avec beaucoup de

reconnaissance ; mais au lieu de l'employer à se procurer la liberté, il en racheta quantité de femmes et d'enfans, dont la faiblesse lui faisait craindre qu'ils n'abandonnassent la religion chrétienne, et il demeura toujours entre les mains de ces Barbares, qui lui procurèrent la couronne du martyre, en 1300. »

Il se forma aussi dans cet ordre une congrégation de femmes, qui se dévouaient au soulagement des pauvres étrangères. Une des fondatrices de ce tiers-ordre, était une grande dame de Barcelone, qui distribua tout son bien aux malheureux : son nom de famille s'est perdu ; elle n'est plus connue aujourd'hui que par le nom de *Marie* DU SECOURS, que les pauvres lui avaient donné.

L'ordre des *Religieuses Pénitentes*, en Allemagne et en France, institué à différentes époques, retirait du vice de malheureuses filles exposées à périr

dans la misère, après avoir vécu dans le désordre. C'était une chose tout-à-fait divine de voir la religion surmonter ces dégoûts, par un excès de charité, exiger jusqu'aux preuves du vice, de peur qu'on ne trompât ses institutions, et que l'innocence, sous la forme du repentir, n'usurpât une retraite qui n'était pas établie pour elle. « Vous savez, dit Jehan Simon, évêque de Paris, dans les constitutions de cet Ordre, qu'aucunes sont venues à nous qui étaient vierges...., à la suggestion de leurs mères et parens qui ne demandaient qu'à s'en défaire ; ordonnons que si aucune voulait entrer en votre congrégation, elle soit interrogée.... etc. »

Les noms les plus doux servaient à couvrir les erreurs passées de ces filles malheureuses. C'étaient les *filles du Bon-Pasteur*, ou les *filles de la Magdeleine*, symbole de leur repentir et de la miséricorde qui les attendait ;

elles ne prononçaient que des vœux simples. On tâchait même de les marier quand elles le désiraient, et on leur faisait une petite dot. Afin qu'elles n'eussent que des idées de pureté autour d'elles, elles étaient vêtues de blanc, d'où on les appelait aussi *Filles blanches*. Dans quelques villes on leur mettait une couronne sur la tête, et l'on chantait, *Veni, sponsa Christi.* « Venez, épouse du Christ. » Ces contrastes étaient touchans, et cette délicatesse bien digne d'une religion qui sait secourir sans offenser, et ménager les faiblesses du cœur humain, tout en l'arrachant à ses vices. A l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, il est défendu de suivre les personnes qui déposent les orphelins à la porte du Père-Universel.

Il y a dans la société des malheureux qu'on n'apperçoit pas, parce que, descendus de parens honnêtes, mais indigens, ils sont obligés de garder les

dehors de l'aisance, dans les privations de la pauvreté : il n'y a guère de situation plus cruelle ; le cœur est blessé de toutes parts, et pour peu qu'on aît l'ame un peu élevée, la vie n'est qu'une perpétuelle souffrance. Que deviendront les malheureuses demoiselles, nées dans de telles familles ? Iront-elles chez des parens riches et hautains se soumettre à toutes sortes de mépris, ou embrasseront-elles des métiers que les préjugés sociaux et leur délicatesse naturelle leur défendent, en dépit de tous les sophismes ? La religion a trouvé le remède. *Notre-Dame de Miséricorde* ouvre à ces femmes sensibles ses pieuses et respectables solitudes. Il y a quelques années que nous n'aurions osé parler de Saint-Cyr ; car il était alors convenu que de pauvres filles nobles ne méritaient ni asile ni pitié.

Dieu a différentes voies pour appeler à lui ses serviteurs. Le capitaine

Caraffa sollicitait, à Naples, la récompense des services militaires qu'il avait rendus à la couronne d'Espagne. Un jour, comme il se rendait au palais, il entre par hasard dans l'église d'un monastère. Une jeune religieuse chantait ; il fut touché, jusqu'aux larmes, de la douceur de sa voix, et de la pureté de ses accens ; il jugea que le service de Dieu doit être plein de délices, puisqu'il donne de tels charmes à ceux qui lui ont consacré leurs jours. Il retourne à l'instant chez lui, jette au feu tous ses certificats de service, se coupe les cheveux, embrasse la vie monastique, et fonde l'ordre *des Ouvriers Pieux*, qui s'occupe généralement du soulagement de toutes les douleurs des hommes. Cet Ordre fit d'abord peu de progrès, parce que, dans une peste qui survint à Naples, les religieux moururent tous en assistant les pestiférés, à l'exception de deux prêtres et de trois clercs.

Pierre de Bétancourt, frère de l'ordre de saint François, étant à Guatamala, ville et province de l'Amérique espagnole, fut touché du sort des esclaves qui n'avaient aucun lieu de refuge pendant leurs maladies. Ayant obtenu par aumône le don d'une chétive maison, où il tenait auparavant une école pour les pauvres, il y bâtit lui-même une espèce d'infirmerie, qu'il recouvrit de paille, dans le dessein d'y retirer les esclaves qui manquaient d'abri. Il ne tarda pas à rencontrer une femme nègre, estropiée, et abandonnée par son maître. Aussitôt le saint religieux charge l'esclave sur ses épaules, et tout glorieux de son fardeau, il la porte à cette méchante cabane, qu'il appelait son hôpital. Il allait courant toute la ville, afin d'obtenir quelque secours pour sa négresse. Elle ne survécut pas longtemps à tant de charité; mais en répandant ses dernières larmes, elle

promit à son gardien des récompenses célestes, qu'il a sans doute obtenues.

Plusieurs riches, attendris par ses vertus, donnèrent des fonds à Bétancourt, qui vit la chaumière de la femme nègre se changer en un hôpital magnifique. Ce religieux mourut jeune ; l'amour de l'humanité avait consumé son cœur. Aussitôt que le bruit de son trépas se fut répandu, les pauvres et les esclaves se précipitèrent à l'hôpital, pour voir encore une fois leur bienfaiteur. Ils baisaient ses pieds ; ils coupaient des morceaux de ses habits ; ils l'eussent déchiré pour en emporter quelques reliques, si l'on n'eût mis des gardes à son cercueil : on eût cru que c'était le corps d'un tyran qu'on défendait contre la haine du peuple, et c'était un pauvre moine, qu'on dérobait à son amour.

L'ordre du frère Bétancourt se répandit après lui ; l'Amérique entière se couvrit de ses hôpitaux, desservis

par

par des religieux qui prirent le nom de *Bethléémites;* telle était la formule de leurs vœux : « Moi frère..... je fais vœux de pauvreté, de chasteté et d'hospitalité, et m'oblige de servir les pauvres convalescens, encore *bien qu'ils soient infidelles et attaqués de maladies contagieuses.* » (1)

Si la religion nous a attendus sur le sommet des montagnes, elle est aussi descendue dans les entrailles de la terre, loin de la lumière du jour, afin d'y chercher les infortunés. Les frères Bethléémites ont des espèces d'hôpitaux, jusqu'au fond des mines du Pérou et du Mexique. Le christianisme s'est efforcé de réparer au Nouveau-Monde tous les maux que les hommes y ont faits, et dont on l'a si injustement accusé d'être l'auteur. Le docteur Robertson, Anglais, protes-

(1) Helyot, tom. III, p. 366.

tant, et même ministre presbytérien, a pleinement justifié sur ce point l'Eglise Romaine : « C'est avec plus d'injustice encore, dit-il, que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit d'intolérance de la religion romaine la destruction des Américains, et ont accusé les ecclésiastiques Espagnols d'avoir excité leurs compatriotes à massacrer ces peuples innocens, comme des idolâtres et des ennemis de Dieu. Les premiers missionnaires, quoique simples et sans lettres, étaient des hommes pieux ; ils épousèrent de bonne heure la cause des Indiens, et défendirent ce peuple contre les calomnies dont s'efforcèrent de le noircir, les conquérans qui le représentaient comme incapable de se former jamais à la vie sociale, et de comprendre les principes de la religion, et comme une espèce imparfaite d'hommes que la nature avait marquée du sceau de la servitude. Ce que j'ai dit

du zèle constant des missionnaires Espagnols, pour la défense et la protection du troupeau commis à leurs soins, les montre sous un point de vue digne de leurs fonctions; ils furent des ministres de paix pour les Indiens, et s'efforcèrent toujours d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs. C'est à leur puissante médiation que les Américains durent tous les réglemens qui tendaient à adoucir la rigueur de leur sort. Les Indiens regardent encore les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, dans les établissemens Espagnols, comme leurs défenseurs naturels, et c'est à eux qu'ils ont recours, pour repousser les exactions et les violences auxquelles ils sont encore exposés. » (1)

Le passage est formel, et d'autant plus remarquable, qu'avant d'en venir

(1) *Hist. de l'Amér.* tom. IV, liv VIII, p. 142-3, trad. franç. édit. *in*-8.°, 1780.

à cette conclusion, le ministre protestant fournit toutes les preuves qui ont déterminé son opinion. Il cite les plaidoyers des Dominicains, pour les Caraïbes ; car ce n'était pas Las Cazas seul qui prenait leur défense ; c'était son Ordre tout entier, et le reste des ecclésiastiques Espagnols. Le docteur Anglais joint à cela les bulles des papes, les ordonnances des rois, accordées à la sollicitation du clergé, pour adoucir le sort des Américains, et mettre un frein à la cruauté des colons.

Au reste, le profond silence que la philosophie a gardé sur ce passage décisif de Robertson, est bien remarquable. On cite tout de cet auteur, hors le fait important qui présente sous un jour nouveau la conquête du Nouveau-Monde, et qui détruit une des plus atroces calomnies dont l'histoire se soit jamais rendue coupable. Les sophistes ont voulu rejeter sur la

religion, un crime que non-seulement la religion n'a pas commis, mais dont elle a eu horreur : c'est ainsi que les tyrans ont souvent accusé leur victime. (1) (*).

---

(1) On trouvera le morceau de Robertson tout entier à la fin de ce volume (ainsi qu'un mot sur le massacre d'Irlande et sur la Saint-Barthelemi; il était trop long pour être inséré ici. Il ne laisse rien à désirer, et fait tomber les bras d'étonnement à ceux qui ont été accoutumés à toutes les déclamations, sur les massacres du Nouveau-Monde. Il ne s'agit pas de savoir si des monstres ont fait brûler des hommes en l'honneur des douze apôtres; mais si c'est la *religion* qui a *provoqué* ces horreurs, ou si c'est elle qui les a *dénoncées* à l'exécration de la postérité. Un seul prêtre osa justifier les Espagnols; il faut voir, dans Robertson, comme il fut traité par le clergé, et quels cris d'indignation il excita.

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

CHAPITRE III.

Hôtel-Dieu. Sœurs-Grises.

Nous venons à ce monument, où la religion a voulu, comme d'un seul coup, et sous un seul point de vue, montrer qu'il n'y a point de souffrances humaines qu'elle n'ose envisager, ni de misère au-dessus de son amour.

La fondation de l'Hôtel-Dieu remonte jusqu'à S. Landry, huitième évêque de Paris. Les bâtimens en furent successivement augmentés par le chapitre de Notre-Dame, propriétaire de l'hôpital; par saint Louis, par le chancelier Duprat, et par Henri IV: en sorte qu'on peut dire que cette retraite de tous les maux s'élargissait à mesure que les maux se multipliaient, et que la charité croissait à l'égal des douleurs.

L'hôpital était desservi dans le principe par des religieux et des religieuses, sous la règle de S. Augustin;

mais depuis long-temps les religieuses seules y sont restées. « Le cardinal de Vitry, dit Helyot, a voulu sans doute parler des religieuses de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il dit qu'il y en avait qui se faisant violence, souffraient avec joie et sans répugnance l'aspect hideux de toutes les misères humaines, et qu'il lui semblait qu'aucun genre de pénitence ne pouvait être comparé à cette espèce de martyre.

» Il n'y a personne, continue l'auteur que nous citons, qui, en voyant les religieuses de l'Hôtel-Dieu, non-seulement panser, nettoyer les malades, faire leurs lits, mais encore, au plus fort de l'hiver, casser la glace de la rivière, qui passe au milieu de cet hôpital, et y entrer jusqu'à la moitié du corps pour laver leurs linges, pleins d'ordures et de vilenies, ne les regarde comme autant de saintes victimes qui, par un excès d'amour et de charité pour secourir leur prochain,

courent volontiers à la mort qu'elles affrontent, pour ainsi dire, au milieu de tant de puanteur et d'infection causées par le grand nombre des malades. »

Nous ne doutons point des vertus que donne la philosophie ; mais elles seront encore bien plus frappantes pour le vulgaire, quand elle nous aura montré de pareils dévouemens. Et cependant la naïveté de la peinture d'Helyot est loin de donner une idée complète des sacrifices journaliers de ces femmes chrétiennes. Cet historien ne parle ni de l'abandon des plaisirs de la vie, ni de la perte de la jeunesse et de la beauté, ni du renoncement à une famille, à un époux, à l'espoir d'une postérité ; il ne parle point de tous les sacrifices de l'ame, de tous les doux sentimens du cœur étouffés, hors la pitié, qui, au milieu de tant de douleurs, devient un tourment de plus.

Eh bien ! nous avons vu les malades, les mourans prêts à passer, se soulever sur leurs couches, et faisant un dernier effort, accabler d'injures les anges qui les servaient. Et pourquoi ? parce qu'elles étaient chrétiennes ! Eh ! malheureux ! qui vous servirait, si ce n'était des chrétiennes ? D'autres filles semblables à celles-ci, et qui méritaient des autels, ont été publiquement *fouettées*, nous ne déguiserons point le mot. Après un pareil retour pour tant de bienfaits, qui eût voulu encore retourner auprès des misérables ? Qui ? elles ! ces femmes ! elles-mêmes ! elles ont volé au premier signal, ou plutôt elles n'ont jamais quitté leur poste. Voyez ici réunies la nature humaine religieuse, et la nature humaine impie, et jugez des deux.

La sœur-grise ne renfermait pas toujours ses vertus, ainsi que les filles de l'Hôtel-Dieu, dans l'intérieur d'un lieu pestiféré; elle les répandait au dehors,

comme un parfum dans les campagnes ; elle allait chercher le cultivateur infirme dans sa chaumière. Qu'il était touchant le spectacle d'une femme, jeune, belle et compatissante, exerçant, au nom de Dieu, près de l'homme rustique, la profession du médecin ! On nous montrait dernièrement, près d'un moulin, sous des saules, dans une prairie, une petite maison qu'avaient occupée trois sœurs-grises. C'était de cet asile champêtre qu'elles partaient, à toutes les heures de la nuit et du jour, pour secourir les bergers. On remarquait en elles, comme dans toutes leurs sœurs, un air de propreté et de contentement, qui annonçait que le corps et l'ame étaient également exempts de souillures ; elles étaient pleines de douceur, mais toutefois sans manquer de fermeté, pour soutenir la vue des maux, et pour se faire obéir des malades. Elles excellaient à rétablir les mem-

bres brisés par des chutes, ou démis par ces accidens si communs chez les paysans. Mais ce qui était d'un prix inestimable, c'est que la sœur-grise ne manquait pas de dire un mot de Dieu à l'oreille du nourricier de la patrie, et que jamais la morale ne trouva de formes plus divines, pour se glisser dans le cœur humain.

Tandis que ces filles hospitalières étonnaient, par leur charité, ceux mêmes qui étaient accoutumés à ces actes sublimes, il se passait dans Paris d'autres merveilles : de grandes dames s'exilaient de la ville et de la cour, et partaient pour le Canada. Elles allaient sans doute acquérir des habitations, réparer une fortune délabrée, et jeter les fondemens d'une vaste propriété ? Ce n'était pas là leur but : elles allaient, au milieu des forêts et des guerres sanglantes, fonder des hôpitaux pour des Sauvages ennemis.

En Europe, nous tirons le canon pour annoncer la destruction de plusieurs milliers d'hommes; mais dans les établissemens nouveaux et lointains, où l'on est tout près du malheur et de la nature, on ne se réjouit que de ce qui mérite en effet des bénédictions et des actions de graces, c'est-à-dire, des actes de bienfaisance et d'humanité. Trois pauvres hospitalières, conduites par madame de la Peleterie, descendent sur les rives Canadiennes, et voilà toute la colonie troublée de joie ! « Le jour de l'arrivée de personnes si ardemment désirées, dit Charlevoix, fut pour toute la ville un jour de fête; tous les travaux cessèrent, et les boutiques furent fermées; le gouverneur reçut les héroïnes sur le rivage à la tête de ses troupes, qui étaient sous les armes, et au bruit du canon; après les premiers complimens, il les mena, au milieu des acclamations du peuple, à

à l'église où le *Te Deum* fut chanté.

» Ces saintes filles, de leur côté, et leur généreuse conductrice, voulurent, dans le premier transport de leur joie, baiser une terre, après laquelle elles avaient si long-temps soupiré, qu'elles se promettaient bien d'arroser de leurs sueurs, et qu'elles ne désespéraient pas même de teindre de leur sang. Les Français, mêlés avec les Sauvages, les Infidelles même confondus avec les Chrétiens, ne se lassaient point, et continuèrent plusieurs jours à faire tout retentir de leurs cris d'alégresse, et donnèrent mille bénédictions à celui qui seul peut inspirer tant de forces et de courage aux personnes les plus faibles. A la vue des cabanes sauvages où l'on mena les religieuses le lendemain de leur arrivée, elles se trouvèrent saisies d'un nouveau transport de joie : la pauvreté et la mal-propreté qui y régnaient, ne les

rebutérent point, et des objets si capables de ralentir leur zéle, ne le rendirent que plus vif : elles témoignèrent une grande impatience d'entrer dans l'exercice de leurs fonctions.

« Madame de la Peleterie, qui n'avait jamais désiré d'être riche, et qui s'était faite pauvre de si bon cœur pour Jesus-Christ, ne s'épargnait en rien pour le salut des ames; son zèle la porta même à cultiver la terre de ses propres mains, pour avoir de quoi soulager les pauvres néophytes; elle se dépouilla en peu de jours de ce qu'elle avait réservé pour son usage, jusqu'à se réduire à manquer du nécessaire, pour vêtir les enfans qu'on lui présentait presque nus; et toute sa vie, qui fut assez longue, ne fut qu'un tissu d'actions les plus héroïques de la charité. » (1)

---

(1) *Hist. de la Nouv. Fr.* liv. V, p. 322-3.

Trouve-t-on dans l'histoire ancienne, rien qui soit aussi touchant, rien qui fasse couler des larmes d'attendrissement aussi douces, aussi pures ?

CHAPITRE IV.

Enfans-Trouvés, Dames de la Charité, Traits de bienfaisance.

Il faut maintenant écouter un moment saint Justin le philosophe. Dans sa première apologie, adressée à l'empereur, il parle ainsi :

« On expose les enfans sous votre empire. Des personnes élèvent ensuite ces enfans pour les prostituer. On ne rencontre par toutes les nations que des enfans destinés aux plus exécrables usages, et qu'on nourrit comme des troupeaux de bêtes; vous levez un tribut sur ces enfans.... et toutefois ceux qui abusent de ces petits innocens, outre le crime qu'ils commettent envers Dieu, peuvent par hasard abu-

ser de leurs propres enfans. . . . Pour nous autres Chrétiens, détestant ces horreurs, nous ne nous marions que pour élever notre famille, ou nous renonçons au mariage pour vivre dans la chasteté. » (1)

Voilà donc les hôpitaux que le polythéisme élevait aux orphelins. O vénérable Vincent-de-Paul, où étais-tu ? où étais-tu, pour dire aux dames de Rome, comme à ces pieuses Françaises qui t'assistaient dans tes œuvres : « Or sus, mesdames, voyez si vous voulez délaisser à votre tour ces petits innocens, dont vous êtes devenues les mères selon la grace, après qu'ils ont été abandonnés par leur mère selon la nature. » Mais c'est en vain que nous demandons *l'homme de miséricorde* à des cultes idolâtres.

---

(1) S. Just. Apol. edit. Marc. *fol.* 17-42.

Grace à M. le Cardinal Maury, le siècle a pardonné le christianisme à S. Vincent-de-Paul. On a vu la philosophie pleurer à son histoire. On sait que, gardien de troupeaux, puis esclave à Tunis, il devint un prêtre illustre par sa science et par ses œuvres ; on sait qu'il est le fondateur de l'hôpital des Enfans-Trouvés, de celui des Pauvres-Vieillards, de l'hôpital des Galériens de Marseille, du collége des Prêtres de la Mission, des Confrairies de Charité dans les paroisses, des Compagnies de Dames pour le service de l'Hôtel-Dieu, des Filles de la Charité, servantes des malades, et enfin des retraites pour ceux qui désirent choisir un état de vie, et qui ne sont pas encore déterminés. Où la charité va-t-elle prendre toutes ses institutions, toute sa prévoyance ?

Saint Vincent-de-Paul fut puissamment secondé par M.lle Legras, qui, de concert avec lui, établit les Sœurs

de la charité. Elle eut aussi la direction de l'hôpital du nom de Jesus, qui, d'abord fondé pour quarante pauvres, a été l'origine de l'hôpital-général de Paris. Pour emblème, et pour récompense d'une vie consumée dans les travaux les plus pénibles, M.lle Legras demanda qu'on mît sur son tombeau une petite croix avec ces mots, *spes mea* : sa volonté fut faite.

Ainsi de pieuses familles se disputaient, au nom du Christ, le plaisir de faire du bien aux hommes. La femme du chancelier de France et M.me Fouquet, étaient de la congrégation des dames de la charité. Elles avaient chacune leur jour pour aller instruire et exhorter les malades, leur parler des choses nécessaires au salut d'une manière touchante et familière. D'autres dames recevaient les aumônes, d'autres avaient soin du linge, des meubles des pauvres, etc. Un auteur dit que plus de sept cents calvinistes rentrè-

rent dans le sein de l'Eglise romaine, parce qu'ils reconnurent la vérité de sa doctrine dans *les productions d'une charité si ardente et si étendue*. Saintes dames de Miramion, de Chantal, de la Peleterie, de Lamoignon, vos œuvres ont été pacifiques ! Les pauvres ont accompagné vos cercueils ; ils les ont arrachés à ceux qui les portaient, pour les porter eux-mêmes ; vos funérailles retentissaient de leurs gémissemens, et l'on eût cru que tous les cœurs bienfaisans étaient passés sur la terre, parce que vous veniez de mourir.

Terminons par une remarque essentielle, cet article des institutions du christianisme, en faveur de l'humanité souffrante (*). On dit que sur le mont Saint-Bernard, un air trop vif use les ressorts de la respiration, et qu'on y

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

vit rarement plus de dix ans ; ainsi, le moine qui s'enferme dans l'hospice, peut calculer à-peu-près le nombre des jours qu'il a à passer dans le monde ; tout ce qu'il gagne au service ingrat des hommes, c'est de connaître le moment de la mort, qui est caché au reste des humains : on assure que presque toutes les filles de l'Hôtel-Dieu, ont habituellement une petite fièvre qui les consume, et qui provient de l'atmosphère qu'elles respirent : les religieux qui habitent les mines du Nouveau-Monde, au fond desquelles ils ont établi des hospices dans une nuit éternelle, pour les infortunés Indiens, ces religieux abrégent aussi leur existence; ils sont empoisonnés par la vapeur métallique : enfin les Pères qui s'enferment dans les bagnes pestiférés de Constantinople, se dévouent au martyre le plus prompt.

Le lecteur nous le pardonnera si nous supprimons ici les réflexions ;

nous avouons notre incapacité à trouver des louanges dignes de telles œuvres : des pleurs et de l'admiration sont tout ce qui nous reste. Qu'ils sont à plaindre ceux qui veulent détruire la religion, et qui ne goûtent pas la douceur céleste des fruits de l'évangile ! « Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Epictète, dit M. de Voltaire, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Epictète, qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. (1)

CHAPITRE V.

ÉDUCATION.

Ecoles, Colléges, Universités, Bénédictins et Jésuites.

CONSACRER sa vie à secourir les maux des hommes, est le premier des bien-

(1) *Corresp. gén.* tom. III, p. 222.

faits ; le second, est de les éclairer. Ce sont encore ces prêtres *superstitieux*, qui se sont voués à la guérison de notre ignorance, et qui, depuis dix siècles, se sont ensevelis dans la poussière des écoles, pour nous tirer de la barbarie. Ils ne craignaient pas la lumière, puisqu'ils nous en ouvraient les sources ; ils ne songeaient qu'à nous faire partager ces clartés, qu'ils avaient recueillies au péril de leurs jours, dans les débris de Rome et de la Grèce.

Le Bénédictin qui savait tout, le Jésuite qui connaissait la science et le monde ; l'Oratorien, le Docteur de l'Université, méritent peut-être moins notre reconnaissance, que ces humbles frères qui s'étaient voués, dans toute la chrétienté, à l'enseignement gratuit des pauvres. « *Les clercs réguliers des écoles pieuses*, s'obligeaient à montrer, par charité, *à lire*, *à écrire au petit peuple*, *en commençant par l'*a, b, c, *à compter*, *à calculer*, *et même*

à tenir les livres chez les marchands et dans les bureaux. Ils enseignaient encore, non-seulement la rhétorique, et les langues latine et grecque ; mais dans les villes, ils tiennent aussi des écoles de philosophie et de théologie scholastique et morale, de mathématiques, de fortifications et de géométrie.... Lorsque les écoliers sortent de classe, ils vont par bandes chez leurs parens, où ils sont conduits par un religieux, de peur qu'ils ne s'amusent par les rues à jouer et à perdre leur temps. » (1)

La naïveté du style fait toujours grand plaisir ; mais quand elle s'unit, pour ainsi dire, à la naïveté des bienfaits, elle devient attendrissante.

Après ces premières écoles fondées par la charité chrétienne, nous trouvons toutes les congrégations savantes

(1) Helyot, tome IV, p. 307.

vouées aux lettres et à l'éducation de la jeunesse, par des articles exprès de leur institut. Tels sont les religieux de S. Basile, en Espagne, qui n'ont pas moins de quatre colléges par province. Ils en possédaient un à Soissons, en France, et un autre à Paris : c'était le collége de Beauvais, fondé par le cardinal Jean de Dorman. Dès le neuvième siècle, Tours, Corbiel, Fontenelle, Fuldes, Saint-Gall, Saint-Denys, Saint-Germain-d'Auxerre, Ferrière, Aniane, et en Italie, le Mont-Cassin, étaient déjà des écoles fameuses (1). Les *clercs de la vie commune*, aux Pays-Bas, s'occupaient de la collation des originaux dans les bibliothèques, et du rétablissement du texte des manuscrits.

Toutes les universités de l'Europe ont été établies, ou par des princes

(1) Fleury, *Hist. eccl.* tom. X, liv. XLVI, p. 34.

religieux, ou par des évêques et des prêtres, et toutes ont été dirigées par différens Ordres chrétiens. Cette fameuse Université de Paris, d'où la lumière s'est répandue sur toute l'Europe moderne, était composée de quatre facultés. Son origine remontait jusqu'à Charlemagne, jusqu'à ces temps grossiers où, luttant seul contre la barbarie, le moine Alcuin voulait faire de la France une *Athènes chrétienne* (1). C'est là qu'avaient enseigné les Budé, les Casaubon, les Grenan, les Rollin, les Coffin, les Lebeau; c'est là que s'étaient formés les Abeilard, les Amyot, les de Thou, les Boileau. En Angleterre, Cambridge a vu Newton sortir de son sein, et Oxford présente, avec les noms de Bacon et de Thomas Morus, sa biblio-

(1) Fleury, *Hist. eccl.* tom. X, liv. XLV, p. 32.

thèque Persane, ses manuscrits d'Homère, ses marbres d'Arundel, et ses excellentes éditions des classiques. Glascow et Edimbourg, en Ecosse; Leipsick, Jena, Thubingue, en Allemagne; aux Pays-Bas, Leyde, Utrecht et Louvain; en Espagne, Gandie, Alcala et Salamanque; tous ces foyers des lumières attestent les immenses travaux du christianisme. Mais deux ordres ont particulièrement cultivé les lettres, les Bénédictins et les Jésuites.

L'an 540 de notre ère, S. Benoît jeta au Mont-Cassin, en Italie, les fondemens de l'Ordre célèbre, qui devait, par une triple gloire, à laquelle aucune société n'est jamais parvenue, convertir l'Europe au christianisme, défricher ses déserts, et rallumer dans son sein le flambeau des sciences. (1)

---

(1) L'Angleterre, la Frise et l'Allemagne reconnaissent pour leurs apôtres, S. Augustin

Les Bénédictins, et sur-tout ceux de la congrégation de S. Maur, établie en France vers l'an 543, nous ont donné tous ces hommes dont le savoir est devenu proverbial, et qui ont retrouvé avec des peines infinies, les manuscrits antiques ensevelis dans la poudre des monastères. Leur entreprise littéraire, la plus effrayante (car on peut parler ainsi), c'est l'édition complète des Pères de l'Eglise. S'il est si difficile de faire imprimer un seul volume correctement dans sa propre langue, qu'on juge ce que c'est qu'une révision entière des Pères Grecs et Latins, qui forment plus de cent cinquante volumes *in-folio*. L'imagination peut à peine embrasser ces travaux énormes. Rappeler les Ruinart, les Lobinau, les Calmet, les Tessier, les

---

de Cantorbéry, S. Willibord et S. Boniface, tous trois sortis de l'institut de S. Benoît.

Lami, les Mabillon, les Montfaucon, c'est rappeler des prodiges de sciences.

On ne peut s'empêcher de regretter ces grands corps enseignans, entièrement occupés de recherches littéraires et de l'éducation de la jeunesse. Après une révolution qui a relâché les liens de la morale, et interrompu le cours des études ; des sociétés, à-la-fois religieuses et savantes, porteraient un remède assuré à la source de nos maux. Dans les autres formes d'institut, il ne peut y avoir ce travail régulier, cette laborieuse application au même sujet, qui règnent parmi des solitaires, et qui, continués sans interruption pendant plusieurs siècles, finissent par enfanter des miracles.

Les Bénédictins étaient des savans, et les Jésuites, des gens de lettres : les uns et les autres furent à la société religieuse, ce qu'étaient au monde deux illustres académies.

L'ordre des Jésuites était divisé en trois degrés, *écoliers approuvés*, *coadjuteurs formés*, et *profès*. Le postulant était d'abord éprouvé par dix ans de noviciat, pendant lesquels on exerçait sa mémoire, sans lui permettre de s'attacher à aucune étude particulière; c'était pour connaître où le portait son génie. Au bout de ce temps, il servait les malades pendant un mois, dans un hôpital, et faisait un pélerinage à pied, en demandant l'aumône : par-là on prétendait l'accoutumer au spectacle des douleurs humaines, et le préparer aux fatigues des missions.

Il achevait alors de fortes ou de brillantes études. N'avait-il que les graces de la société, et cette vie élégante qui plaît au monde ? on le mettait en vue dans la capitale, on le poussait à la cour et chez les grands. Possédait-il le génie de la solitude ? on le retenait dans les bibliothèques et dans l'intérieur de la compagnie. S'il

s'annonçait comme orateur, la chaire s'ouvrait à son éloquence; s'il avait l'esprit clair, juste et patient, il devenait professeur dans les colléges; s'il était ardent, intrépide, plein de zèle et de foi, il allait mourir sous le fer du Mahométan ou du Sauvage; enfin, s'il montrait des talens propres à gouverner les hommes, le Paraguay l'appelait dans ses forêts, où l'Ordre à la tête de ses maisons.

Le général de la compagnie résidait à Rome. Les pères provinciaux en Europe, étaient obligés de correspondre avec lui une fois par mois. Les chefs des Missions étrangères lui écrivaient toutes les fois que les vaisseaux ou les caravanes traversaient les solitudes du monde. Il y avait en outre, pour les cas pressans, des missionnaires qui se rendaient de Pékin à Rome, de Rome en Perse, en Turquie, en Ethiopie, au Paraguay, ou dans quelque autre partie de la terre.

L'Europe savante a fait une perte irréparable dans les Jésuites. L'éducation ne s'est jamais bien relevée depuis leur chute. Ils étaient singulièrement agréables à la jeunesse ; leurs manières polies ôtaient à leurs leçons ce ton pédantesque qui rebute l'enfance. Comme la plupart de leurs professeurs étaient des hommes de lettres recherchés dans le monde, les jeunes gens ne se croyaient avec eux que dans une illustre académie. Ils avaient su établir entre leurs écoliers de différentes fortunes, une sorte de patronage qui tournait au profit des sciences. Ces liens formés dans l'âge où le cœur s'ouvre aux sentimens généreux, ne se brisaient plus dans la suite, et établissaient entre le prince et l'homme de lettres, ces antiques et nobles amitiés, qui vivaient entre les Scipion et les Lelius.

Ils ménageaient encore ces vénérables relations de disciples et de

maître, si chères aux écoles de Platon et de Pythagore. Ils s'enorgueillissaient du grand homme dont ils avaient préparé le génie, et réclamaient une partie de sa gloire. Un Voltaire, dédiant sa Mérope à un père Porée, et l'appelant son *cher maître*, est une de ces choses aimables que l'éducation moderne ne présente plus. Naturalistes, chimistes, botanistes, mathématiciens, mécaniciens, astronomes, poëtes, historiens, traducteurs, antiquaires, journalistes, il n'y a pas une branche des sciences que les Jésuites n'aient cultivée avec éclat. Bourdaloue rappelait l'éloquence romaine, Brumoy introduisait la France au théâtre des Grecs, Gresset marchait sur les traces de Molière: les Lecomte, les Parrennin, les Charlevoix, les Ducerceau, les Sanadon, les Duhald, les Noël, les Bouhours, les Daniel, les Tournemine, les Meimbourg, les Larue, les Jouvency, les Rapin, les Van-

nière, les Commire, les Syrmond, les Bougeant, les Petau, ont laissé des noms qui ne sont pas sans honneur. Que peut-on reprocher aux Jésuites ? Un peu d'ambition, si naturelle au génie. « Il sera toujours beau, dit M. de Montesquieu, en parlant de ces pères, de gouverner les hommes, en les rendant heureux. » Pesez la masse du bien que les Jésuites ont fait; rappelez-vous les écrivains célèbres qu'ils ont donnés à la France, ou qui se sont formés dans leurs écoles, les royaumes entiers conquis à notre commerce par leur habileté, leurs sueurs et leur sang; les miracles de leurs missions au Canada, au Paraguay, à la Chine; et vous verrez que le peu de mal dont on les accuse, ne balance pas un moment les services qu'ils ont rendus à la société.

CHAPITRE VI.

Papes et Cour de Rome. Découvertes modernes, etc.

Avant de passer aux services que l'Eglise a rendus à l'agriculture, rappelons ce que les papes ont fait pour les sciences et les beaux-arts. Tandis que les ordres religieux travaillaient dans toute l'Europe à l'éducation de la jeunesse, à la découverte des manuscrits, à l'explication de l'antiquité, les pontifes romains, prodiguant aux savans les récompenses et jusqu'aux honneurs du sacerdoce, étaient le principe de ce mouvement général vers les lumières. Certes, c'est une grande gloire pour l'Eglise, qu'un pape ait donné son nom au siècle qui commence l'ère de l'Europe civilisée, et qui, s'élevant du milieu des ruines d'Athènes et de Rome, emprunta ses clartés du siècle

d'Alexandre, pour les réfléchir sur le siècle de Louis.

Ceux qui représentent le christianisme comme arrêtant le progrès des lumières, contredisent manifestement tous les témoignages historiques. Partout la civilisation a marché sur les pas de l'évangile; au contraire des religions de Mahomet, de Brama et de Confucius, qui ont borné les progrès de la société, et forcé l'homme à vieillir dans son enfance.

Rome chrétienne était comme un grand port, qui recueillait tous les débris des naufrages des arts. Constantinople tombe sous le joug des Turcs; aussitôt l'Eglise ouvre mille retraites honorables aux illustres fugitifs de Byzance et d'Athènes. L'imprimerie, proscrite en France, trouve une retraite en Italie. Des cardinaux épuisent leurs fortunes à fouiller les ruines de la Grèce, et à acquérir des manuscrits. Le siècle de Léon X avait

paru si beau au savant abbé Barthélemi, qu'il l'avait d'abord préféré à celui de Périclès, pour sujet de son grand ouvrage : c'était dans l'Italie chrétienne qu'il prétendait conduire un moderne Anacharsis.

« A Rome, dit-il, mon voyageur voit Michel-Ange, élevant la coupole de Saint-Pierre ; Raphaël, peignant les galeries du Vatican ; Sadolet et Bembe, depuis cardinaux, remplissant alors, auprès de Léon X, la place de secrétaires ; le Trissin, donnant la première représentation de Sophronisbe, première tragédie composée par un moderne ; Beroald, bibliothécaire du Vatican, s'occupant à publier les Annales de Tacite, qu'on venait de découvrir en Westphalie, et que Léon X avait acquises pour la somme de cinq cents ducats d'or ; le même pape, proposant des places aux savans de toutes les nations qui viendraient résider dans ses états, et des récompenses

récompenses distinguées à ceux qui lui apporteraient des manuscrits inconnus....... Par-tout s'organisaient des universités, des colléges, des imprimeries pour toutes sortes de langues et de sciences, des bibliothèques sans cesse enrichies des ouvrages qu'on y publiait, et des manuscrits nouvellement apportés des pays où l'ignorance avait conservé son empire. Les académies se multipliaient tellement, qu'à Ferrare on en comptait dix à douze; à Bologne, environ quatorze; à Sienne, seize. Elles avaient pour objet les sciences, les belles-lettres, les langues, l'histoire, les arts. Dans deux de ces académies, dont l'une était simplement dévouée à Platon, et l'autre à son disciple Aristote, étaient discutées les opinions de l'ancienne philosophie, et pressenties celles de la philosophie moderne. A Bologne, ainsi qu'à Venise, une de ces sociétés veillait sur l'imprimerie, sur la beauté

du papier, la fonte des caractères, la correction des épreuves, et sur tout ce qui pouvait contribuer à la perfection des éditions nouvelles. . . .
Dans chaque état, les capitales, et même des villes moins considérables, étaient extrêmement avides d'instruction et de gloire : elles offraient presque toutes aux astronomes des observations, aux anatomistes des amphithéâtres, aux naturalistes des jardins de plantes, à tous les gens de lettres des collections de livres, de médailles et de monumens antiques ; à tous les genres de connaissances, des marques éclatantes de considération, de reconnaissance et de respect. . . .
Les progrès des arts favorisaient le goût des spectacles et de la magnificence. L'étude de l'histoire et des monumens des Grecs et des Romains inspirait des idées de décence, d'ensemble et de perfection qu'on n'avait point eues jusqu'alors. Julien de Mé-

dicis, frère de Léon X, ayant été proclamé citoyen romain, cette proclamation fut accompagnée de jeux publics ; et sur un vaste théâtre, construit exprès dans la place du Capitole, on représenta, pendant deux jours, une comédie de Plaute, dont la musique et l'appareil extraordinaire excitèrent une admiration générale. »

Les successeurs de Léon X ne laissèrent point s'éteindre cette noble ardeur pour les travaux du génie. Les évêques pacifiques de Rome rassemblaient dans leur *villa* les précieux débris des âges. Dans les palais des Borghèse et des Farnèse, le voyageur admirait les chefs-d'œuvre de Praxitèle et de Phidias ; c'étaient des papes qui achetaient, au poids de l'or, les statues de l'Hercule et de l'Apollon ; c'étaient des papes qui, pour conserver les ruines trop insultées de l'antiquité, les couvraient du manteau de la religion. Qui n'admirera la pieuse in-

dustrie de ce pontife, qui plaça des images chrétiennes sur les beaux débris du palais d'Adrien ? Le Panthéon n'existerait plus s'il n'eût été consacré par le culte des douze Apôtres, et la colonne Trajane ne serait pas debout, si la statue de saint Pierre ne l'eût couronnée.

Cet esprit conservateur se faisait remarquer dans tous les ordres de l'Eglise. Tandis que les dépouilles qui ornaient le Vatican, surpassaient les richesses des anciens temples, de pauvres religieux protégeaient, dans l'enceinte de leurs monastères, les ruines des maisons de Sabine et de Tusculum, et promenaient l'étranger dans les jardins de Cicéron et d'Horace. Un chartreux vous montrait le laurier qui croissait sur la tombe de Virgile, et un pape couronnait le Tasse au Capitole.

Ainsi, depuis quinze cents ans, l'Eglise protégeait les sciences et les

arts ; son zèle ne s'était ralenti à aucune époque. Si dans le huitième siècle, le moine Alcuin enseigne la grammaire à Charlemagne ; dans le dix-huitième, *un autre moine industrieux et patient* (1), trouve un moyen de dérouler les manuscrits d'Herculanum : si en 740, Grégoire de Tours décrit les antiquités des Gaules ; en 1754, le chanoine Mazzochi explique les tables législatives d'Héraclée. La plupart des découvertes qui ont changé le système du monde civilisé, ont été faites par des membres de l'Eglise. L'invention de la poudre à canon, et peut-être celle du télescope, sont dues au moine Roger Bacon ; le diacre Flavio de Givia, Florentin, a trouvé la boussole ; le moine Despina, les lunettes ; et Pacificus, archidiacre de Vérone, ou le Pape Silvestre II, l'horloge à roues.

(1) Barthélem. *Voyage en Ital.*

Que de savans, dont nous avons déjà nommé un grand nombre dans le cours de cet ouvrage, ont illustré les cloîtres, ou ajouté de la considération aux chaires éminentes de l'Eglise! que d'écrivains célèbres! que d'hommes de lettres distingués! que d'illustres voyageurs! que de mathématiciens, de naturalistes, de chimistes, d'astronomes, d'antiquaires! que d'orateurs fameux! que d'hommes d'état renommés! Parler de Suger, de Ximenès, d'Albéroni, de Richelieu, de Mazarin, de Fleury, n'est-ce pas rappeler à-la-fois les plus grands ministres et les plus grandes choses de l'Europe moderne?

Au moment même où nous traçons ce rapide tableau des bienfaits de l'Eglise, l'Italie en deuil rend un témoignage touchant d'amour et de reconnaissance à la dépouille mortelle de Pie VI. La capitale du monde chrétien attend le cercueil du pontife infortuné, qui, par des travaux dignes d'Auguste

et de Marc-Aurèle, a desséché des marais infects, retrouvé le chemin des consuls Romains, et réparé les aqueducs des premiers monarques de Rome. Pour dernier trait de cet amour des arts, si naturel aux chefs de l'Eglise, le successeur de Pie VI, en même temps qu'il rend la paix aux fidelles, trouve encore, dans sa noble indigence, des moyens de remplacer par de nouvelles statues, les chefs-d'œuvre que Rome, tutrice des beaux-arts, a cédés à l'héritière d'Athènes.

Après tout, les progrès des lettres étaient inséparables des progrès de la religion, puisque c'était dans la langue d'Homère et de Virgile, que les pères expliquaient les principes de la foi : le sang des martyrs, qui fut la semence des chrétiens, fit croître aussi le laurier de l'orateur et du poëte.

Rome chrétienne a été pour le monde moderne, ce que Rome païenne fut pour le monde antique, le lien

universel. Cette capitale des nations remplit toutes les conditions de sa destinée, et semble véritablement la ville éternelle. Il viendra peut-être un temps où l'on trouvera que c'était pourtant une grande idée, une magnifique institution que celle de ce père spirituel, placé au milieu des peuples, pour unir ensemble les diverses parties de la chrétienté. Quel beau rôle que celui d'un pape vraiment animé de l'esprit apostolique ! Pasteur général du troupeau, il peut, ou le contenir dans le devoir, ou le défendre de l'oppression. Ses états, assez grands pour lui donner l'indépendance, trop petits pour qu'on ait rien à craindre de ses efforts, ne lui laissent que la puissance de l'opinion ; puissance admirable, quand elle n'embrasse, dans son empire, que des œuvres de paix, de bienfaisance et de charité.

Le mal passager que quelques mauvais papes ont fait, a disparu avec

eux ; mais nous ressentons encore tous les jours l'inflence des biens immenses et inestimables, que le monde entier doit à la cour de Rome. Cette cour s'est presque toujours montrée supérieure à son siècle. Elle avait des idées de législation, de droit public, elle connaissait les beaux-arts, les sciences, la politesse, lorsque tout était plongé dans les ténèbres des institutions gothiques : elle ne se réservait pas exclusivement la lumière, elle la répandait sur tous ; elle faisait tomber les barrières que les préjugés élèvent entre les nations, elle cherchait à adoucir nos mœurs, à nous tirer de notre ignorance, à nous arracher à nos coutumes grossières ou féroces. Les papes, parmi nos ancêtres, furent des missionnaires des arts, envoyés à des Barbares, des législateurs chez des Sauvages. « *Le règne seul de Charlemagne*, dit M. de Voltaire, *eut une lueur de politesse, qui fut probablement le fruit du voyage de Rome.* »

C'est donc une chose assez généralement reconnue, que l'Europe doit au Saint-Siége sa civilisation, une partie de ses meilleures lois, et presque toutes ses sciences et tous ses arts. Les souverains pontifes vont maintenant chercher d'autres moyens d'être utiles aux hommes : une nouvelle carrière les attend, et nous avons des présages qu'ils la rempliront avec gloire. Rome est remontée à cette pauvreté évangélique qui faisait tous ses trésors dans les anciens jours. Par une conformité remarquable, il y a des Gentils à convertir, des peuples à rappeler à l'unité, des haines à éteindre, des larmes à essuyer, des héros à adoucir, des plaies à fermer, et qui demandent tous les baumes de la religion. Si Rome comprend bien sa position, jamais elle n'a eu devant elle de plus grandes espérances et de plus brillantes destinées. Nous disons des espérances, car nous comptons les tri-

bulations au nombre des désirs de l'Eglise de Jesus-Christ. Le monde dégénéré appelle une seconde prédication de l'évangile ; le christianisme se renouvelle, et sort victorieux du plus terrible des assauts que l'enfer lui ait encore livrés. Qui sait, si ce que nous avons pris pour la chute de l'Eglise, n'est pas sa réédification ! Elle périssait dans la richesse et dans le repos ; elle ne se souvenait plus de la croix : la croix a reparu, elle sera sauvé.

CHAPITRE VII.

Agriculture.

C'est au clergé séculier et régulier que nous devons encore l'agriculture, comme nous lui devons les colléges et les hôpitaux. Défrichemens des terres, ouvertures des chemins, agrandissemens des hameaux et des villes, établissement des messageries et des auberges, arts et métiers, manufactures,

commerce intérieur et extérieur, lois civiles et politiques; tout enfin nous vient originairement de l'Eglise. Nos pères étaient des barbares, à qui le christianisme était obligé d'enseigner jusqu'à l'art de se nourrir.

Presque toutes les concessions faites aux monastères, dans les premiers siècles de l'Eglise, étaient des terres vagues, que les moines cultivaient de leurs propres mains. Des forêts désertes, des marais impraticables, de vastes landes, furent la source de ces richesses que nous avons tant reprochées au clergé.

Tandis que les chanoines Prémontrés labouraient les solitudes de la Pologne, et une portion de la forêt de Coucy, en France, les Bénédictins fertilisaient nos bruyères. Molesme, Colan et Cîteaux, qui se couvrent aujourd'hui de vignes et de moissons, étaient des lieux semés de ronces et d'épines, où les premiers religieux ha-

bitaient sous des huttes de feuillages, comme les Américains, au milieu de leurs défrichemens.

S. Bernard et ses disciples fécondèrent les vallées stériles que leur abandonna Thibaud, comte de Champagne. Fontevraud fut une véritable colonie, établie par Robert d'Arbriscel, dans un pays désert, sur les confins de l'Anjou et de la Bretagne. Des familles entières cherchèrent un asile sous la direction de ces Bénédictins : il s'y forma des monastères de veuves, de filles, de laïques, d'infirmes et de vieux soldats. Tous devinrent cultivateurs, à l'exemple des pères, qui abattaient eux-mêmes les arbres, guidaient la charrue, semaient les grains, et couronnaient cette partie de la France, de ces belles moissons qu'elle n'avait point encore portées.

La colonie fut bientôt obligée de verser au-dehors une partie de ses habitans, et de céder à d'autres soli-

tudes le superflu de ses mains laborieuses. Raoul de la Futaye, compagnon de Robert, s'établit dans la forêt du Nid-du-Merle, et Vital, autre Bénédictin, dans les bois de Savigny. La forêt de l'Orges, dans le diocèse d'Angers, Chaufournois, aujourd'hui Chantenois, en Touraine, Bellay dans la même province, la Puie en Poitou, l'Encloitre, dans la forêt de Gironde, Gaisne, à quelques lieues de Loudun, Luçon, dans les bois du même nom, la Lande, dans les landes de Garnache, la Magdeleine sur la Loire, Boubon en Limousin, Cadouin en Périgord, enfin Haute-Bruyère, près de Paris, furent autant de colonies de Fontevraud, et qui, pour la plupart, d'incultes qu'elles étaient, se changèrent en opulentes campagnes.

Nous fatiguerions les lecteurs, si nous entreprenions de nommer tous les sillons que la charrue des Bénédictins a tracés dans les Gaules sau-

vages. Maurecourt, Longpré, Fontaine, le Charme, Colinance, Foici, Bellomer, Cousanie, Sauvement, les Epines, Eube, Vanassel, Pons, Charles, Vairville, et cent autres lieux dans la Bretagne, l'Anjou, le Berry, l'Auvergne, la Gascogne, le Languedoc, la Guyenne, attestent leurs immenses travaux. S. Colomban fit fleurir le désert de Vauge; des filles Bénédictines même, à l'exemple des pères de leur ordre, se consacrèrent à la culture; celles de Montreuil-les-Dames « s'occupaient, dit Herman, à coudre, à filer, et à défricher les épines de la forêt, à l'imitation de Laon et de tous les religieux de Clairvaux. » (1)

En Espagne, les Bénédictins déployèrent la même activité. Ils achetèrent des terres en friche au bord du

(1) Lib. *de Miracul.* cap. 7.

Tage, près de Tolède, et ils y fondèrent le couvent de Venghalia, après avoir planté en vignes et en orangers tout le pays d'alentour.

Le Mont-Cassin, en Italie, n'était qu'une profonde solitude : lorsque S. Benoît s'y retira, le pays changea de face en peu de temps, et l'abbaye nouvelle devint si opulente par ses travaux, qu'elle fut en état de se défendre, en 1057, contre les Normands qui lui firent la guerre.

S. Boniface, avec les religieux de son Ordre, commença toutes les cultures dans les quatre évêchés de Bavière. Les Bénédictins de Fuldes défrichèrent entre la Hesse, la Franconie et la Thuringe, un diamètre de terrain de huit mille pas géométriques, ce qui donnait vingt-quatre mille pas, ou seize lieues de circonférence ; ils comptèrent bientôt jusqu'à dix-huit mille métairies, tant en Bavière qu'en Souabe : les moines de Saint-Benoît-

Polironne, près de Mantoue, employaient au labourage plus de trois mille paires de bœufs.

Remarquons, en outre, que la règle presque générale, qui interdisait l'usage de la viande aux ordres monastiques, vint sans doute, en premier lieu, d'un principe d'économie rurale. Les sociétés religieuses étant alors fort multipliées, tant d'hommes qui s'abstenaient volontairement de la chair des bestiaux, durent favoriser singulièrement la propagation des races. Ainsi nos campagnes, aujourd'hui si florissantes, sont en partie redevables de leurs moissons et de leurs troupeaux, au travail des moines et à leur frugalité.

De plus, l'exemple qui est si souvent peu de chose en morale, parce que les passions en détruisent les bons effets, exerce une grande puissance sur le côté matériel de la vie. Le spectacle de plusieurs milliers de religieux

cultivant la terre, mina peu à peu ces préjugés barbares, qui attachaient le mépris à l'art qui nourrit les hommes. Le paysan apprit, dans les monastères, à retourner la glèbe, et à fertiliser le sillon. Le baron commença à chercher dans son champ des trésors plus certains que ceux qu'il se procurait par les armes. Les moines furent donc réellement les pères de l'agriculture, et comme laboureurs eux-mêmes, et comme les premiers maîtres de nos laboureurs.

Ils n'avaient point perdu de nos jours ce génie utile. Les plus belles cultures, les paysans les plus riches, les mieux nourris et les moins vexés, les équipages champêtres les plus parfaits, les troupeaux les plus gras, les fermes les mieux entretenues se trouvaient dans les abbayes. Ce n'était pas là, ce nous semble, un sujet de reproches à faire au clergé.

CHAPITRE VIII.

Villes et Villages, ponts, grands chemins, etc.

Mais si le clergé a défriché l'Europe sauvage, il a aussi multiplié nos hameaux, accru et embelli nos villes. Divers quartiers de Paris, tels, par exemple, que ceux de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-l'Auxerrois, se sont élevés en partie aux frais des abbayes du même nom (1). En général, par-tout où il se trouvait un monastère, là se formait un village : la *Chaise-Dieu*, *Abbeville*, et plusieurs autres lieux portent encore dans leurs noms la marque de leur origine. La ville de Saint-Sauveur, au pied du Mont-Cassin, en Italie, et les bourgs environnans, sont l'ouvrage des reli-

(1) *Hist. de la ville de Paris.*

gieux de S. Benoît. A Fuldes, à Mayence, dans tous les cercles ecclésiastiques de l'Allemagne; en Prusse, en Pologne, en Suisse, en Espagne, en Angleterre, une foule de cités ont eu, pour fondateurs, des ordres monastiques ou militaires. Les villes qui sont sorties le plutôt de la barbarie, sont celles mêmes qui ont été soumises à des princes ecclésiastiques. L'Europe doit la moitié de ses monumens et de ses fondations utiles, à la munificence des cardinaux, des abbés et des évêques.

Mais on dira peut-être que ces travaux n'attestent que la richesse immense de l'Eglise.

Nous savons qu'on cherche toujours à atténuer les services : l'homme hait la reconnaissance. Le clergé a trouvé des terres incultes; il y a fait croître des moissons. Devenu opulent par son propre travail, il a appliqué ses revenus à des monumens publics. Quand vous lui reprochez des biens si nobles, et

dans leur emploi et dans leur source, vous l'accusez à-la-fois du crime de deux bienfaits.

L'Europe entière n'avait ni chemins ni auberges ; ses bois étaient remplis de voleurs et d'assassins, ses lois étaient impuissantes, ou plutôt il n'y avait point de lois : la religion seule, comme une grande colonne, au milieu des ruines gothiques, offrait des abris, et un point de communication aux hommes.

Sous la seconde race de nos rois, la France étant tombée dans l'anarchie la plus profonde, les voyageurs étaient arrêtés, dépouillés et massacrés aux passages des rivières. Des moines habiles et courageux entreprirent de remédier à ces maux. Ils formèrent entre eux une compagnie, sous le nom d'*Hospitaliers pontifes* ou *faiseurs de ponts*. Ils s'obligeaient, par leur institut, à prêter main-forte aux voyageurs, et à réparer les chemins publics, à

construire des ponts, et à loger les étrangers dans des hospices, qu'ils élevèrent au bord des rivières. Ils se fixèrent d'abord sur la Durance, dans un endroit dangereux, appelé *Maupas* ou *Mauvais-pas*, et qui, grace à ces généreux moines, prit bientôt le nom de *Bon-pas*, qu'il porte encore aujourd'hui. C'est cet Ordre qui a bâti le pont du Rhône, à Avignon. On sait que les messageries et les postes, perfectionnées par Louis XI, furent d'abord établies par l'Université de Paris.

Sur une rude et haute montagne d'Auvergne, couverte de neige et de brouillards pendant huit mois de l'année, on apperçoit un monastère, bâti vers l'an 1120, par Alard, vicomte de Flandres. Ce seigneur, revenant d'un pélerinage, fut attaqué dans ce lieu par des voleurs; il fit vœu, s'il se sauvait de leurs mains, de fonder dans ce désert un hôpital pour les voyageurs, et de chasser les brigands de la mon-

tagne. Etant échappé au péril, il fut fidelle à ses engagemens, et l'hôpital d'Albrac ou d'Aubrac s'éleva *in loco horroris et vastæ solitudinis*, comme le porte l'acte de fondation. Alard y établit des prêtres pour le service de l'église, des chevaliers hospitaliers pour escorter les voyageurs, et des dames de qualité pour laver les pieds des pélerins, faire leurs lits, et prendre soin de leurs vêtemens.

Dans les siècles de barbarie, les pélerinages étaient fort utiles ; ce principe religieux, qui attirait tous les hommes hors de leurs foyers, servait puissamment au progrès de la civilisation et des lumières. Dans l'année du grand jubilé (1), on ne reçut pas moins de 444,500 étrangers à l'hôpital de Saint-Philippe-de-Néry, à Rome ; chacun d'eux fut nourri, logé et dé-

(1) En 1600.

frayé entièrement pendant trois jours.

Il n'y avait point de pélerin qui ne revînt dans son village avec quelque préjugé de moins et quelque idée de plus. Tout se balance dans les siècles : certaines classes riches de la société voyagent peut-être à présent plus qu'autrefois ; mais, d'une autre part, le paysan est plus sédentaire. La guerre l'appelait sous la bannière de son seigneur, et la religion dans les pays lointains. Si nous pouvions revoir un de ces anciens vassaux que nous nous représentons comme une espèce d'esclave stupide, peut-être serions-nous surpris de lui trouver plus de bon sens et d'instruction, qu'au paysan libre d'aujourd'hui.

Avant de partir pour les royaumes étrangers, le voyageur s'adressait à son évêque, qui lui donnait une lettre apostolique, avec laquelle il passait en sûreté dans toute la chrétienté. La forme de ces lettres variait selon le

rang

rang et la profession du porteur, d'où on les appelait *formatæ*. Ainsi, la religion n'était occupée qu'à renouer les fils sociaux, que la barbarie rompait sans cesse.

En général, les monastères étaient des hôtelleries où les étrangers trouvaient en passant le vivre et le couvert. Cette hospitalité, qu'on admire chez les anciens, et dont on voit encore des restes en Orient, était en honneur chez tous nos religieux : plusieurs, sous le nom d'*hospitaliers*, se consacrèrent particulièrement à cette vertu touchante. Elle se manifestait, comme aux jours d'Abraham, dans toute sa beauté antique, par le lavement des pieds, la flamme du foyer, et les douceurs du repas et de la couche. Si le voyageur était pauvre, on lui donnait des habits, des vivres, et quelque argent pour se rendre à un autre monastère, où il recevait les mêmes secours. Les dames, montées

sur leur palefroi, les preux, cherchant aventures, les rois, égarés à la chasse, frappaient au milieu de la nuit, à la porte des vieilles abbayes, et venaient partager l'hospitalité qu'on donnait à l'obscur pélerin. Quelquefois deux chevaliers ennemis s'y rencontraient ensemble, et se faisaient joyeuse réception jusqu'au lever du soleil, où, le fer à la main, ils maintenaient l'un contre l'autre la supériorité de leurs dames et de leurs patries. Boucicault, au retour de la croisade de Prusse, logeant dans un monastère avec plusieurs chevaliers anglais, soutint seul contre tous, qu'un chevalier écossais, attaqué par eux dans les bois, avait été traîtreusement mis à mort.

Dans ces hôtelleries de la religion, on croyait faire beaucoup d'honneur à un prince, quand on lui proposait de rendre quelques soins aux pauvres qui s'y trouvaient par hasard avec lui. Le cardinal de Bourbon, revenant

de conduire l'infortunée Elisabeth en Espagne, s'arrêta à l'hôpital de Roncevaux, dans les Pyrénées. Il servit à table trois cents pélerins, et donna à chacun d'eux trois réaux, pour continuer leur voyage. Le Poussin est un des derniers voyageurs qui ait profité de cette coutume chrétienne. Il allait à Rome, de monastère en monastère, peignant des tableaux d'autel, pour prix de l'hospitalité qu'il recevait, et renouvelant ainsi chez les peintres l'aventure d'Homère.

CHAPITRE IX.

Arts et Métiers, Commerce.

RIEN n'est plus contraire à la vérité historique, que de se représenter les premiers moines comme des hommes oisifs, qui vivaient dans l'abondance aux dépens des superstitions humaines. D'abord, cette abondance n'était rien moins que réelle. L'Ordre, par ses

travaux, pouvait être devenu riche, mais il est certain que le religieux vivait très-durement. Toutes ces délicatesses du cloître, si exagérées, se réduisaient, même de nos jours, à une étroite cellule, des pratiques désagréables, et une table fort simple, pour ne rien dire de plus. Ensuite, il est très-faux que les moines ne fussent que de pieux fainéans : quand leurs nombreux hospices, leurs colléges, leurs bibliothèques, leurs cultures, et tous les autres services dont nous avons parlé, n'auraient pas suffi pour occuper leurs loisirs, ils avaient encore trouvé bien d'autres manières d'être utiles. Ils se consacraient aux arts mécaniques, et étendaient le commerce au-dehors et au-dedans de l'Europe.

La congrégation du tiers-Ordre de Saint-François, appelée des *Bons-Fieux*, faisait des draps et des galons, en même temps qu'elle montrait à lire

aux enfans des pauvres, et qu'elle prenait soin des malades. La compagnie des *Pauvres Frères cordonniers et tailleurs*, était instituée dans le même esprit. Le couvent des Hiéronymites, en Espagne, avait dans son sein plusieurs manufactures. La plupart des premiers religieux étaient maçons, aussi bien que laboureurs. Les Bénédictins bâtissaient leurs maisons de leurs propres mains, comme on le voit par l'histoire des couvens du Mont-Cassin, de ceux de Fontevraud, et de plusieurs autres.

Quant au commerce intérieur, beaucoup de foires et de marchés appartenaient aux abbayes, et avaient été établis par elles. La célèbre foire du *Landyt*, à Saint-Denis, devait sa naissance à l'Université de Paris. Les religieuses filaient une grande partie des toiles de l'Europe, les bières de Flandres, et la plupart des vins fins de l'Archipel, de la Hongrie, de l'Italie et de l'Espagne,

étaient faits par les congrégations religieuses. L'exportation et l'importation des grains, soit pour l'étranger, soit pour les armées, dépendaient encore en partie des grands propriétaires ecclésiastiques. Les églises faisaient valoir le parchemin, la cire, le lin, la soie, les marbres, l'orfévrerie, les manufactures en laines, les tapisseries et les matières premières d'or et d'argent. Elles seules, dans les temps barbares, procuraient quelque travail aux artistes, qu'elles faisaient venir exprès de l'Italie et jusque du fond de la Grèce. Les religieux eux-mêmes cultivaient les beaux-arts, et étaient les peintres, les sculpteurs et les architectes de l'âge gothique. Si leurs ouvrages nous paraissent grossiers aujourd'hui, n'oublions pas qu'ils forment l'anneau où les siècles antiques viennent se rattacher aux siècles modernes; que sans eux la chaîne de la tradition des lettres et des arts, eût

été totalement interrompue : il ne faut pas que la délicatesse de notre goût nous mène à l'ingratitude.

A l'exception de cette petite partie du Nord, comprise dans la ligne des villes anséatiques, le commerce extérieur se faisait autrefois par la Méditerranée. Les Grecs et les Arabes nous apportaient les marchandises de l'Orient, qu'ils chargeaient à Alexandrie. Mais les croisades firent passer entre les mains des Francs cette source de richesse. « Les conquêtes des croisés, dit l'abbé Fleury, leur assurent la liberté du commerce pour les marchandises de la Grèce, de Syrie et d'Egypte, et par conséquent pour celles des Indes, qui ne venaient point encore en Europe par d'autres routes. » (1)

---

(1) *Hist. eccl.* tom. XVIII, sixième dist. p. 20.

Le docteur Robertson, dans son excellent ouvrage sur le commerce des anciens et des modernes aux Indes orientales, confirme, par les détails les plus curieux, ce qu'avance ici l'abbé Fleury. Gênes, Venise, Pise, Florence et Marseille durent leurs richesses et leur puissance à ces entreprises d'un zèle exagéré, que le véritable esprit du christianisme a condamnées depuis long-temps (1). Mais enfin on ne peut se dissimuler que la marine et le commerce modernes ne soient nés de ces fameuses expéditions. Ce qu'il y eut de bon en elles, appartient à la religion, le reste aux passions humaines. D'ailleurs, si les croisés ont eu tort de vouloir arracher l'Egypte et la Syrie aux Sarrazins, ne gémissons donc plus quand nous voyons ces belles contrées en

(1) *Vid.* Fleury, *loc. cit.*

proie à ces Turcs, qui semblent arrêter la peste et la barbarie sur la patrie de Phidias et d'Euripide. Quel mal y aurait-il si l'Egypte était une colonie de la France, et si les descendans des chevaliers Français régnaient à Constantinople, à Athènes, à Damas, à Tripoli, à Carthage, à Tyr, à Jérusalem?

Au reste, quand le christianisme a marché *seul* aux expéditions lointaines, on a pu juger que les désordres des croisades n'étaient pas venus de lui, mais de l'emportement des hommes. Nos missionnaires nous ont ouvert des sources de commerce, pour lesquelles ils n'ont versé de sang que le leur, dont à la vérité ils ont été prodigues. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit sur ce sujet au livre des Missions.

CHAPITRE X.

Des Lois Civiles et Criminelles.

Ce serait le fonds d'un fort bel ouvrage, que de rechercher l'influence du génie du christianisme sur les lois et sur les gouvernemens, ainsi que nous l'avons fait pour la morale et la poésie. Nous indiquerons seulement la route, et nous offrirons quelques résultats, afin d'additionner la somme des bienfaits de la religion.

Il suffit d'ouvrir au hasard les conciles, le droit canonique, les bulles et les rescrits de la cour de Rome, pour se convaincre que nos anciennes lois (recueillies dans les capitulaires de Charlemagne, dans la formule de Malcuffe, dans les ordonnances des rois de France), ont emprunté une foule de réglemens à l'Eglise, ou plutôt qu'elles ont été rédigées en par-

tie par de savans prêtres, ou des assemblées d'ecclésiastiques.

De temps immémorial, les évêques et les métropolitains ont eu des droits assez considérables en matière civile. Ils étaient chargés de la promulgation des ordonnances impériales, relatives à la tranquillité publique ; on les prenait pour arbitres dans les procès : c'étaient des espèces de juges de paix naturels que la religion avait donnés aux hommes. Les empereurs chrétiens trouvant cette coutume établie, la jugèrent si salutaire (1), qu'ils la confirmèrent par des articles de leurs codes. Chaque gradué, depuis le sous-diacre jusqu'au souverain pontife, exerçait une petite juridiction ; de sorte que l'esprit religieux agissait par

---

(1) Eus. *de vit. Const.* lib. IV, cap. 27; Sozom. lib. I, cap. 9; *Cod. Justin.* lib. I, tit. IV, leg. 7.

mille points et de mille manières sur les lois. Mais cette influence était-elle favorable ou dangereuse aux citoyens? Nous croyons qu'elle était favorable.

D'abord, dans tout ce qui s'appelle *administration*, la sagesse du clergé a constamment été reconnue, même des écrivains les plus opposés au christianisme (1). Lorsqu'un état est tranquille, les hommes ne font pas le mal pour le seul plaisir de le faire. Quel intérêt un concile pouvait-il avoir à porter une loi inique, touchant l'ordre des successions, ou les conditions d'un mariage; ou pourquoi un official, ou un simple prêtre, admis à prononcer sur un point de droit, aurait-il prévariqué? S'il est vrai que l'éducation et les principes qui nous sont inculqués dans la jeunesse, influent

(1) Voyez Voltaire, dans l'*Essai sur les Mœurs.*

sur

sur notre caractère, des ministres de l'Evangile devaient être, en général, guidés par un conseil de douceur et d'impartialité; mettons, si l'on veut, une restriction, et disons, dans tout ce qui ne regardait pas, ou leur ordre, ou leurs personnes. D'ailleurs, l'esprit de corps, qui peut être mauvais dans l'ensemble, est toujours bon dans la partie. Il est à présumer qu'un membre d'une grande société religieuse se distinguera plutôt par sa droiture, dans une place civile, que par ses prévarications, ne fût-ce que pour la gloire de son Ordre, et le joug que cet Ordre lui impose.

De plus, les conciles étaient composés de prélats de tous les pays, et partant ils avaient l'immense avantage d'être comme étrangers aux peuples pour lesquels ils faisaient des lois. Ces haines, ces amours, ces préjugés feudataires qui accompagnent ordinairement le législateur, étaient inconnus

aux pères des conciles. Un évêque Français avait assez de lumières touchant sa patrie, pour combattre un canon qui en blessait les mœurs; mais il n'avait pas assez de pouvoir sur des prélats Italiens, Espagnols, Anglais, pour leur faire adopter un réglement injuste : libre dans le bien, sa position le bornait dans le mal. C'est Machiavel, ce nous semble, qui propose de faire rédiger la constitution d'un état par un étranger : mais cet étranger pourrait être, ou gagné par intérêt, ou ignorant du génie de la nation dont il fixerait le gouvernement; deux grands inconvéniens que le concile n'avait pas, puisqu'il était à-la-fois au-dessus de la corruption par ses richesses, et instruit des inclinations particulières des royaumes, par les divers membres qui le composaient.

L'Eglise prenant toujours la morale pour base, de préférence à la politique, (comme on le voit par les ques-

tions de rapt, de divorce, d'adultère) ses ordonnances devaient avoir un fond naturel de rectitude et d'universalité. En effet, la plupart des canons ne sont point relatifs à telle ou telle contrée; ils comprennent toute la chrétienté. La charité, le pardon des offenses formant tout le christianisme, et étant spécialement recommandée dans le sacerdoce, l'action de ce caractère sacré sur les mœurs doit participer de ces vertus. L'histoire nous offre, sans cesse, le prêtre priant pour le malheureux, demandant grace pour le coupable, ou intercédant pour l'innocent. Le droit d'asile dans les églises, tout abusif qu'il pouvait être, est néanmoins une grande preuve de la tolérance que l'esprit religieux avait introduite dans la justice criminelle. Les Dominicains furent animés par cette pitié évangélique, lorsqu'ils dénoncèrent avec tant de force les cruautés des Espagnols au Nouveau-Monde. Enfin,

comme notre code a été formé dans des temps de barbarie, le prêtre étant le seul homme qui eût alors quelques lettres, il ne pouvait porter dans les lois qu'une influence heureuse, et des lumières qui manquaient au reste des citoyens.

On trouve un bel exemple de l'esprit de justice que le christianisme tendait à introduire dans nos tribunaux. Saint Ambroise observe, que si les évêques sont obligés, par leur caractère, d'implorer la clémence du magistrat en matière criminelle, ils ne doivent jamais intervenir dans les causes civiles qui ne sont pas portées à leur propre juridiction : « Car, dit-il, vous ne pouvez solliciter pour une des parties, sans nuire à l'autre, et vous rendre peut-être coupable d'une grande injustice. » (1)

---

(1) Ambros. *de Offic.* lib. III., cap. 3.

Admirable esprit de la religion!

La modération de S. Chrysostome n'est pas moins remarquable : « Dieu, dit ce grand Saint, a permis à un homme de renvoyer sa femme pour cause d'adultère, mais non pas pour cause d'*idolâtrie* (1). » Selon le droit romain, les infâmes ne pouvaient être juges; S. Ambroise et S. Grégoire poussent encore plus loin cette belle loi, *car ils ne veulent pas que ceux qui ont commis* de grandes fautes *demeurent juges, de peur qu'ils ne se condamnent eux-mêmes en condamnant les autres.* (2)

En matière criminelle, le prélat se récusait, parce que la religion a horreur du sang. S. Augustin obtint, par ses prières, la vie des Circumcellions, convaincus d'avoir assassiné des prêtres catholiques. Le concile de Sardique

(1) *In cap.* Isaï. 3.

(2) Héricourt, *Lois eccl.* p. 760. Quest. VIII.

fait même une loi aux évêques d'interposer leur médiation dans les sentences d'exil et de bannissement (1). Ainsi, le malheureux devait non-seulement la vie à cette charité chrétienne, mais ce qui est bien plus précieux encore, la douceur de respirer son air natal.

Ces autres dispositions de notre jurisprudence criminelle, sont tirées du droit canonique : « 1.° On ne doit point condamner un absent, qui peut avoir des moyens légitimes de défenses. 2.° L'accusateur et le juge ne peuvent servir de témoins. 3.° Les grands criminels ne peuvent être accusateurs (2). 4.° En quelques dignités qu'une personne soit constituée, sa seule déposition ne peut suffire pour condamner un accusé. » (3)

---

(1) Conc. Sard. can. 17.

(2) Cet admirable canon n'était pas suivi dans nos lois.

(3) Hér. *loc. cit. et. seq.*

On peut voir dans Héricourt la suite de ces lois, qui confirment ce que nous avons avancé : savoir, que nous devons les meilleures dispositions de notre code civil et criminel au droit canonique. Ce droit est en général beaucoup plus doux que nos lois, et nous avons repoussé sur plusieurs points son indulgence chrétienne. Par exemple, le septième concile de Carthage décide que quand il y a plusieurs chefs d'accusation, si l'accusateur ne peut prouver le premier chef, il ne doit point être admis à la preuve des autres ; nos coutumes en ont ordonné autrement.

Cette grande obligation que notre système civil doit aux réglemens du christianisme, est une chose très-grave, très-peu observée, et pourtant très-digne de l'être. (1)

---

(1) M. de Montesquieu et le docteur Robertson en ont dit quelques mots.

Enfin les juridictions seigneuriales, sous la féodalité, furent de nécessité moins vexatoires dans la dépendance des abbayes et des prélatures, que sous le ressort d'un comte ou d'un baron. Le seigneur ecclésiastique était tenu à de certaines vertus, que le guerrier ne se croyait pas obligé de pratiquer. Les abbés cessèrent promptement de marcher à l'armée, et leurs vassaux devinrent de paisibles laboureurs. S. Benoît d'Aniane, réformateur des Bénédictins, en France, recevait les terres qu'on lui offrait; mais il ne voulait point accepter les *serfs;* il leur rendait sur le champ la liberté (1): cet exemple de magnanimité, au milieu du dixième siècle, est bien frappant, et c'est un *moine* qui l'a donné.

(1) Helyot.

CHAPITRE XI.

Politique et Gouvernement.

La coutume qui accordait le premier rang au clergé dans les assemblées des nations modernes, tenait au grand principe religieux, que l'antiquité entière regardait comme le fondement de l'existence politique. « Je ne sais, dit Cicéron, si anéantir la piété envers les dieux, ce ne serait point aussi anéantir la bonne foi, la société du genre humain, et la plus excellente des vertus, la justice (1). » *Pietate adversùs deos sublatâ, fides etiam, et societas humani generis..... tollatur.*

Puisqu'on avait cru jusqu'à nos jours, que la religion est la base de la société civile, ne faisons pas un crime à nos pères d'avoir pensé comme Pla-

(1) *De Nat. Deor.* I, 2.

ton, Aristote, Cicéron, Plutarque, et d'avoir mis l'autel et ses ministres au degré le plus éminent de l'ordre social.

Mais si personne ne nous conteste sur ce point l'influence de l'Eglise dans le corps politique, on soutiendra peut-être que cette influence a été funeste au bonheur public et à la liberté. Nous ne ferons qu'une réflexion sur ce vaste et profond sujet : remontons un instant aux principes généraux, d'où il faut toujours partir, quand on veut atteindre à quelque vérité.

La nature, au moral et au physique, semble n'employer qu'un seul moyen de création ; c'est de mêler, pour produire, la force à la douceur. Son énergie paraît résider dans la loi générale des contrastes. Si elle joint la violence à la violence, ou la faiblesse à la faiblesse, loin de former quelque chose, elle détruit par excès ou par défaut. Toutes les législations de l'antiquité

offrent ce système d'opposition, qui enfante le corps politique.

Cette vérité une fois reconnue, il faut chercher les points d'opposition : il nous semble que les deux principaux résident, l'un dans les mœurs du peuple, l'autre dans les institutions à donner à ce peuple. S'il est d'un caractère timide et faible, que sa constitution soit hardie et robuste ; s'il est fier, impétueux, inconstant, que son gouvernement soit doux, modéré, invariable. Ainsi, la théocratie ne fut pas bonne aux Egyptiens ; elle les asservit, sans leur donner les vertus qui leur manquaient : c'était une nation pacifique ; il lui fallait des institutions militaires.

L'influence sacerdotale, au contraire, produisit à Rome des effets admirables : cette reine du monde dut sa grandeur à Numa, qui sut placer la religion au premier rang chez un peuple de guerriers : qui ne craint pas les hommes, doit craindre les dieux.

Ce que nous venons de dire du Romain s'applique au Français. Il n'a pas besoin d'être excité, mais d'être retenu. On parle du danger de la théocratie ; mais chez quelle nation belliqueuse un prêtre a-t-il conduit l'homme à la servitude ?

C'est donc de ce grand principe général qu'il faut partir, pour considérer l'influence du clergé dans notre ancienne constitution, et non pas de quelques détails particuliers, locaux et accidentels. Tous ces cris contre la richesse de l'Eglise, contre son ambition, sont de petites vues d'un sujet immense ; c'est considérer à peine la surface des objets, et ne pas jeter un coup d'œil ferme dans leurs profondeurs. Le christianisme était, dans notre corps politique, comme ces instrumens religieux dont les Spartiates se servaient dans les batailles, moins pour animer le soldat, que pour modérer son ardeur.

Si

Si l'on consulte l'histoire de nos états-généraux, on verra que le clergé a toujours rempli ce beau rôle de modérateur. Il calmait, il adoucissait les esprits ; il prévenait les résolutions extrêmes. L'Eglise avait seule de l'instruction et de l'expérience, quand des barons hautains et d'ignorantes communes ne connaissaient que les factions et une obéissance absolue ; elle seule, par l'habitude des synodes et des conciles, savait parler et délibérer ; elle seule avait de la dignité, lorsque tout en manquait autour d'elle. Nous la voyons tour à tour s'opposer aux excès du peuple, présenter de libres remontrances aux rois, et braver la colère des nobles. La supériorité de ses lumières, son génie conciliant, sa mission de paix, la nature de ses intérêts même, devaient lui donner en politique des idées généreuses, qui manquaient aux deux autres ordres. Placée entre ceux-ci, elle avait tout à craindre

des grands, et rien des communes, dont elle devenait, par cette seule raison, le défenseur naturel. Aussi la voit-on, dans les momens de troubles, voter de préférence avec les dernières. La seule chose vénérable qu'offraient peut-être nos anciens états-généraux, c'était ce banc de vieux évêques, qui, la mître en tête et la crosse à la main, plaidaient tour à tour la cause du peuple contre les grands, et celle du souverain contre des seigneurs factieux.

Ces prélats furent souvent la victime de leur dévouement. La haine des nobles contre le clergé fut si grande au commencement du treizième siècle, que saint Dominique se vit contraint de prêcher une espèce de croisade, pour arracher les biens de l'Eglise aux barons, qui les avaient envahis. Plusieurs évêques furent massacrés par les nobles, ou emprisonnés par la cour. Ils subissaient tour à tour les

vengeances monarchiques, aristocratiques et populaires.

Si vous voulez considérer plus en grand l'influence du christianisme sur l'existence politique des peuples de l'Europe, vous verrez qu'il prévenait les famines, et sauvait nos ancêtres de leurs propres fureurs, en proclamant toutes ces paix, appelées *paix de Dieu*, pendant lesquelles on recueillait les moissons et les vendanges. Dans les commotions publiques, souvent les papes se montrèrent comme de très-grands princes. Ce sont eux qui, en réveillant les rois, sonnant l'alarme et faisant des ligues, ont empêché l'Occident de devenir la proie des Turcs. Qu'on songe à ce qu'eût été l'Europe sous de pareils maîtres, pour quel nombre incalculable de siècles elle eût été replongée dans la barbarie, et qu'on dise si ce seul service rendu au monde par l'Eglise, ne mériterait pas des autels?

Des hommes indignes du nom de chrétiens, égorgeaient les peuples du Nouveau-Monde, et la cour de Rome fulminait des bulles pour prévenir ces atrocités (1). L'esclavage était reconnu légitime, et l'Eglise ne reconnaissait point d'esclaves (2) parmi ses enfans. Les excès même de la cour de Rome ont servi à répandre les principes généraux du droit des peuples. Lorsque les papes mettaient les royaumes en interdit, lorsqu'ils forçaient les empereurs à venir rendre compte de leur conduite au saint-siége, ils s'arrogeaient un pouvoir qu'ils n'avaient pas; mais en blessant la majesté du trône, ils faisaient peut-être du bien à l'humanité. Les rois devenaient plus circonspects; ils sentaient qu'ils avaient

(1) La fameuse bulle de Paul III.

(2) Le décret de Constantin, qui déclare libre tout esclave qui embrasse le christianisme.

un frein et le peuple une égide. Les rescrits des pontifes ne manquaient jamais de mêler la voix des nations et l'intérêt général des hommes aux plaintes particulières. « *Il nous est venu des rapports que Philippe, Ferdinand, Henri opprimait son peuple, etc.* » Tel était à peu-près le début de tous ces arrêts de la cour de Rome.

S'il existait au milieu de l'Europe un tribunal qui jugeât, au nom de Dieu, les nations et les monarques, et qui prévînt les guerres et révolutions; ce tribunal serait sans doute le chef-d'œuvre de la politique, et le dernier degré de la perfection sociale. Les papes ont été au moment d'atteindre à ce but.

M. de Montesquieu a fort bien prouvé que le christianisme est opposé d'esprit et de conseil au pouvoir arbitraire, *et que ses principes font plus que l'honneur dans les monarchies, la vertu dans les républiques, et la*

crainte dans les états despotiques. N'existe-t-il pas d'ailleurs des républiques chrétiennes, qui paraissent même plus attachées à leur religion que les monarchies ? N'est-ce pas encore sous la loi évangélique que s'est formé ce gouvernement que Tacite regardait comme un songe, tant il lui paraissait excellent ? « Dans toutes les nations, dit ce grand historien, c'est le peuple, ou les nobles, ou un seul qui gouverne ; car une forme de gouvernement qui se composerait à-la-fois des trois autres, n'est qu'une brillante chimère, etc. » (1)

Tacite ne pouvait pas deviner que cette brillante chimère se réaliserait un jour chez des Sauvages dont il nous a laissé l'histoire (2). Les passions, sous le polythéisme, auraient

---

(1) Tac. An. lib. IV.
(2) *In vit. Agric.*

bientôt renversé un gouvernement qui ne se conserve que par la justesse des contre-poids. Le miracle de son existence était réservé à une religion qui, en maintenant l'équilibre moral le plus parfait, permet d'établir la plus parfaite balance politique.

M. de Montesquieu a vu le principe du gouvernement anglais dans les forêts de la Germanie ; il était peut-être plus simple de le découvrir dans la division des trois ordres ; division connue de toutes les grandes monarchies de l'Europe moderne. L'Angleterre a commencé, comme la France et l'Espagne, par ses états-généraux : l'Espagne passa à une monarchie absolue, la France à une monarchie tempérée, et l'Angleterre à une monarchie mixte. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les *cortès* de la première jouissaient de plusieurs priviléges que n'avaient pas les *états-généraux* de la seconde et les *parle-*

mens de la troisième, et que le peuple le plus libre est tombé sous le gouvernement le plus absolu. D'une autre part, les Anglais, qui étaient presque réduits en servitude, se rapprochèrent de l'indépendance, et les Français, qui n'étaient ni très-libres, ni très-asservis, demeurèrent à-peu-près au même point.

Enfin, ce fut une grande et féconde idée politique que cette division des trois ordres. Totalement ignorée des anciens, elle a produit chez les modernes le système représentatif, qu'on peut mettre au nombre de ces trois ou quatre découvertes, qui ont créé un autre univers. Et qu'il soit encore dit à la gloire de notre religion, que le système représentatif découle en partie des institutions ecclésiastiques. L'Eglise en offrit la première image dans ses conciles, composés du *souverain pontife*, des *prélats* et des *députés du bas-clergé*. Ensuite les prêtres

chrétiens, ne s'étant pas séparés de l'état, ont donné naissance à ce nouvel ordre de citoyens, qui, s'unissant aux deux autres, a entraîné la représentati[illegible] du corps politique.

Nous ne devons pas négliger une remarque qui vient à l'appui des faits précédens, et qui prouve que le génie évangélique est éminemment favorable à la liberté. La religion chrétienne établit en dogme l'égalité morale, la seule qu'on puisse prêcher sans bouleverser le monde. Le polythéisme cherchait-il à Rome à persuader au patricien qu'il n'était pas d'une poussière plus noble que le plébéïen ? Quel pontife eût osé faire retentir de telles paroles aux oreilles de Néron et de Tibère ? on eût bientôt vu le corps du lévite imprudent, exposé aux gémonies. C'est cependant de telles leçons que les potentats chrétiens reçoivent tous les jours dans cette chaire, si justement appelée la chaire de vérité.

En général le christianisme est surtout admirable, pour avoir converti l'*homme physique* en l'*homme moral.* Tous les grands principes de Rome et de la Grèce, l'égalité, la liberté, se trouvent dans notre religion, mais appliqués à l'ame et au génie; et considérés sous des rapports sublimes.

Les conseils de l'Evangile forment le véritable philosophe, et ses préceptes le véritable citoyen. Il n'y a pas un petit peuple chrétien chez lequel il ne soit plus doux de vivre que chez le peuple antique le plus fameux, excepté Athènes qui fut charmante, mais horriblement injuste. Il y a une paix intérieure dans les nations modernes, un exercice continuel des plus tranquilles vertus, qu'on ne vit point régner au bord de l'Ilissus et du Tibre. Si la république de Brutus, ou la monarchie d'Auguste, sortait tout-à-coup de la poudre, nous aurions horreur de la vie romaine. Il ne faut que se repré-

senter les jeux de la déesse Flore, et cette boucherie continuelle des gladiateurs, pour sentir l'énorme différence que l'Evangile a mise entre nous et les païens ; le dernier des chrétiens, honnête homme, est plus *moral* que le premier des philosophes de l'antiquité.

« Enfin, dit M. de Montesquieu, nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître.

» C'est ce droit qui fait que, parmi nous, la victoire laisse aux peuples vaincus, ces grandes choses, la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la religion, quand on ne s'aveugle pas soi-même. » (1)

---

(1) *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. 3.

Ajoutons, pour couronner tant de bienfaits, un bienfait qui devrait être écrit en lettres d'or, dans les annales de la philosophie,

L'Abolition de l'Esclavage.

CHAPITRE XII.

Récapitulation générale.

Ce n'est pas sans éprouver une sorte de crainte, que nous touchons à la fin de notre ouvrage. Les graves idées qui nous l'ont fait entreprendre, la dangereuse ambition que nous avons eue de déterminer, autant qu'il dépendait de nous, la question sur le christianisme; toutes ces considérations nous alarment. Il est difficile de découvrir jusqu'à quel point Dieu approuve que des hommes prennent dans leurs débiles mains la cause de son éternité, se fassent l'avocat du Créateur

teur au tribunal de la créature, et cherchent à justifier, par des raisons humaines, ces conseils qui ont donné naissance à l'univers. Ce n'est donc qu'avec une défiance extrême, trop motivée par l'insuffisance de nos talens, que nous offrons ici la récapitulation générale de cet ouvrage.

Toute religion a des mystères; toute la nature est un secret.

Les mystères chrétiens sont les plus beaux possibles : ils sont l'archétype du système de l'homme et du monde.

Les sacremens sont une législation morale, et des tableaux pleins de poésie.

La foi est une force, la charité un amour, l'espérance toute une félicité, ou, comme parle la religion, toute une vertu.

Les lois de Dieu sont le code le plus parfait de la justice naturelle.

La chute de notre premier père est une tradition universelle.

On peut en trouver une preuve nouvelle dans la constitution de l'homme moral, qui contredit la constitution générale des êtres.

La défense de toucher au fruit de science, est un commandement sublime, et le seul qui fût digne de Dieu.

Toutes les prétendues preuves de l'antiquité de la terre peuvent être combattues.

Dogme de l'existence de Dieu, démontré par les merveilles de l'univers; dessein visible de la Providence dans les instincts des animaux; enchantemens de la nature.

La seule morale prouve l'immortalité de l'ame. L'homme désire le bonheur, et il est le seul être qui ne puisse l'obtenir : il y a donc une félicité au-delà de la vie; car on ne désire point ce qui n'est pas.

Le système de l'athéisme n'est fondé que sur des exceptions : ce n'est point

le corps qui agit sur l'ame, c'est l'ame qui agit sur le corps. L'homme ne suit point les règles générales de la matière ; il diminue où l'animal augmente.

L'athéisme n'est bon à personne, ni à l'infortuné auquel il ravit l'espérance, ni à l'heureux dont il dessèche le bonheur, ni au soldat qu'il rend timide, ni à la femme dont il flétrit la beauté et la tendresse, ni à la mère qui peut perdre son fils, ni aux chefs des hommes, qui n'ont pas de plus sûr garant de la fidélité des peuples, que la religion.

Les châtimens et les récompenses que le christianisme dénonce ou promet dans une autre vie, s'accordent avec la raison, et la nature de l'ame.

En poésie, les caractères sont plus beaux et les passions plus énergiques sous la religion chrétienne, qu'ils ne l'étaient sous le polythéisme. Celui-ci ne présentait point de partie drama-

tique, point de combats des penchans naturels et des vertus.

La mythologie rapetissait la nature, et les anciens, par cette raison, n'avaient point de poésie descriptive. Le christianisme rend au désert, et ses tableaux, et ses solitudes.

Le *merveilleux* chrétien peut soutenir le parallèle avec le *merveilleux* de la fable. Les anciens fondaient leur poésie sur Homère, et les chrétiens sur la Bible : et les beautés de la Bible surpassent les beautés d'Homère.

C'est au christianisme que les beaux-arts doivent leur renaissance et leur perfection.

En philosophie, il ne s'oppose à aucune vérité naturelle. S'il a quelquefois combattu les sciences, il a suivi l'esprit de son siècle, et l'opinion des plus grands législateurs de l'antiquité.

En histoire, nous fussions demeurés inférieurs aux anciens, sans le ca-

ractère nouveau d'images, de réflexions, et de pensées, qu'a fait naître la religion chrétienne. L'éloquence moderne fournit la même observation.

Restes des beaux-arts, solitudes des monastères, charmes des ruines, gracieuses dévotions du peuple, harmonie du cœur, de la religion et des déserts; c'est ce qui conduit à l'examen du culte.

Par-tout, dans le culte chrétien, la pompe et la majesté sont unies aux intentions morales, aux prières touchantes ou sublimes. Le sépulcre vit et s'anime dans notre religion. Depuis le laboureur qui repose au cimetière champêtre, jusqu'au roi couché à Saint-Denys, tout dort dans une poussière poétique; Job et David, appuyés sur le tombeau du chrétien, chantent tour à tour la mort aux portes de l'éternité.

Nous venons de voir ce que les hommes doivent au clergé séculier et

régulier, aux institutions, au génie du christianisme.

Si Shoonbeck, Bonnani, Giustiniani et Helyot avaient mis plus d'ordre dans leurs laborieuses recherches, nous pourrions donner ici le catalogue complet des services rendus par la religion à l'humanité. Nous commencerions par faire la liste de toutes les calamités qui accablent l'ame ou le corps de l'homme, et nous placerions, sous chaque douleur, l'ordre chrétien qui se dévoue au soulagement de cette douleur. Ce n'est point une exagération ; un homme peut penser telle misère qu'il voudra, et il y a mille contre un que la religion a deviné sa pensée, et préparé le remède. Voici ce que nous avons trouvé après un calcul aussi exact que nous l'avons pu faire.

On compte à-peu-près sur la surface de l'Europe chrétienne, 4,300 villes et villages.

Sur ces 4,300 villes et villages, 3,294 sont de la première, de la seconde, de la troisième et de la quatrième grandeur.

En accordant un hôpital à chacune de ces 3,294 villes (calcul au-dessous de la vérité), vous aurez 3,294 hôpitaux, presque tous institués par le génie du christianisme, dotés sur les biens de l'Eglise, et desservis par des ordres religieux.

Prenant une moyenne proportionnelle, et donnant seulement 100 lits à chacun de ces hôpitaux, ou si l'on veut 50 lits pour deux malades, vous verrez que la religion, indépendamment de la foule immense de pauvres qu'elle nourrit, soulage et entretient par jour, depuis plus de mille ans, environ 329,400 hommes.

Sur un relevé des colléges et des universités, on trouve à-peu-près les mêmes calculs; et l'on peut admettre hardiment qu'elle enseigne au moins

300,000 jeunes gens dans les divers états de la chrétienté. (1) (*)

Nous ne faisons point entrer ici en ligne de compte, les hôpitaux et les colléges chretiens dans les trois autres parties du monde, ni l'éducation des filles par les religieuses.

Maintenant il faut ajouter à ces résultats le dictionnaire des hommes célèbres, sortis du sein de l'Eglise, et qui forment à-peu-près les deux tiers des grands hommes des siècles modernes : il faut dire, comme nous l'avons montré, que le renouvellement des sciences, des arts et des lettres est dû à l'Eglise ; que la plupart des grandes découvertes modernes, telles que la poudre à canon, l'horloge, les

(1) On a mis sous les yeux du lecteur les bases de tous ces calculs, que l'on a laissés exprès infiniment au-dessous de la vérité.

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

lunettes, la boussole, et le système représentatif, lui appartiennent ; que l'agriculture, le commerce, les lois et le gouvernement lui ont des obligations immenses ; que ses missions ont porté les sciences et arts chez des peuples civilisés, et les lois chez des peuples sauvages ; que sa chevalerie a puissamment contribué à sauver l'Europe d'une invasion de nouveaux Barbares ; que le genre humain lui doit :

Le culte d'un seul Dieu ;

Le dogme plus fixe de l'existence de cet Etre suprême ;

La doctrine moins vague et plus certaine de l'immortalité de l'ame, ainsi que celle des peines et des récompenses dans une autre vie ;

Une plus grande humanité chez les hommes ;

Une vertu toute entière, et qui vaut seule toutes les autres, la charité ;

Un droit politique et un droit des gens, inconnus des peuples antiques,

et par-dessus tout cela, l'abolition de l'esclavage.

Qui ne serait convaincu de la beauté et de la grandeur du christianisme? Qui n'est écrasé par cette effrayante masse de bienfaits?

CHAPITRE XIII ET DERNIER.

Quel serait aujourd'hui l'état de la Société, si le Christianisme n'eût point paru sur la terre! — Conjectures. — Conclusion.

Nous terminerons cet ouvrage par l'examen de l'importante question qui fait le titre de ce dernier chapitre. En tâchant de découvrir ce que nous serions probablement aujourd'hui, si le christianisme n'eût pas existé, nous apprendrons à mieux apprécier ce que nous lui devons.

Auguste parvint à l'empire par des crimes, et régna sous la forme des

vertus. Il paraissait après un conquérant, et pour se distinguer, il fut tranquille. Ne pouvant être un grand homme, il voulut être un prince heureux. Il donna beaucoup de repos à ses sujets. Un immense foyer de corruption s'assoupit. Ce calme fut appelé prospérité. Auguste eut le génie des circonstances; c'est celui qui recueille les fruits que le véritable génie a préparés : il le suit, et ne l'accompagne pas toujours.

Tibère méprisa trop les hommes, et sur-tout leur fit trop voir ce mépris. Le seul sentiment dans lequel il mit de la franchise, était le seul où il eût dû dissimuler; mais c'était un cri de joie qu'il ne pouvait s'empêcher de pousser, en trouvant le peuple et le sénat Romain, au-dessous même de la bassesse de son propre cœur.

Lorsqu'on vit ce peuple-roi se prosterner devant Claude, et adorer le fils d'Enobarbus, on put juger qu'on l'a-

vait honoré, en gardant avec lui quelque mesure. Rome aima Néron. Long-temps après la mort de ce tyran, ses fantômes faisaient tressaillir l'empire de joie et d'espérance. C'est ici qu'il faut s'arrêter, pour contempler les mœurs romaines. Ni Titus, ni les Antonin, ni Marc-Aurèle ne purent en changer le fond: un Dieu seul le pouvait.

Le peuple Romain fut toujours un peuple horrible : on ne tombe point dans les vices qu'il fit éclater sous ses maîtres, sans une certaine perversité naturelle, et quelque défaut de naissance dans le cœur. Athènes corrompue ne fut jamais exécrable : dans les fers elle ne songea qu'à jouir. Elle trouva que ses vainqueurs ne lui avaient pas tout ôté, puisqu'ils lui avaient laissé le temple des muses.

Quand Rome eut des vertus, ce furent des vertus contre nature. Le premier Brutus égorge ses fils, et le second

second assassine son père. Il y a des vertus de position, qu'on prend trop facilement pour des vertus générales, et qui ne sont que des résultats locaux. Rome libre fut d'abord frugale, parce qu'elle était pauvre ; courageuse, parce que ses institutions lui mettaient le fer à la main, et qu'elle sortait d'une caverne de brigands. Elle était d'ailleurs féroce, injuste, avare, luxurieuse : elle n'eut de beau que son génie ; son caractère fut odieux.

Les décemvirs la foulent aux pieds. Marius verse à volonté le sang des nobles, et Sylla, celui du peuple : pour dernière insulte, il abjure publiquement la dictature. Les conjurés de Catilina s'engagent à massacrer leurs propres pères (1), et se font un jeu

(1) *Sed filiifamiliarum, quorum ex nobilitate maxuma pars erat, parentes interficerent.* Sallust. *in Catil.* XLIII.

de renverser cette majesté romaine, que Jugurtha se propose d'acheter (1). Viennent les triumvirs et leurs proscriptions : Auguste ordonne au père et au fils de s'entre-tuer (2), et le père et le fils s'entre-tuent. Le sénat se montre trop vil, même pour Tibère (3). Le dieu-Néron a des temples. Sans parler de ces délateurs, sortis des premières familles patriciennes; sans montrer les chefs d'une même conjuration, se dénonçant et s'égorgeant l'un l'autre (4); sans représenter des philosophes discourant de vertus, au milieu des débauches de Néron; Sénèque excusant un parricide; Burrhus (5) le louant et le pleurant à-la-

---

(1) Sallust. *in Bell. Jugurt.*

(2) Suet. *in Aug.* et Amm. Alex.

(3) Tacit. *An.*

(4) *Id. ibid.* l. XV.

(5) *Id. ib.* lib. XIV, Papinien, jurisconsulte et préfet du prétoire, qui ne se piquait

fois ; sans rechercher sous Galba, Vitellius, Domitien, Commode, ces actes de lâcheté qu'on a lus cent fois, et qui étonnent toujours ; un seul trait nous peindra l'infamie romaine : Plautien, ministre de Sévère, en mariant sa fille au fils aîné de l'empereur, fit mutiler cent Romains libres, dont quelques-uns étaient mariés et pères de famille : « Afin, dit l'historien, que sa fille eût à sa suite des eunuques dignes d'une reine d'Orient. » (1)

A cette lâcheté de caractère, joignez une épouvantable corruption de mœurs. Le grave Caton vient pour assister aux prostitutions des jeux de

pas de philosophie, répondit à Caracalla qui lui ordonnait de justifier le meurtre de son frère Géta : « Il est plus aisé de commettre un parricide que de le justifier. » *Hist. Aug.*

(1) Dion. lib. LXXVI, p. 1271.

Flore. Sa femme Marcia étant enceinte, il la cède à Hortensius ; quelque temps après Hortensius meurt, et ayant laissé Marcia héritière de tous ses biens, Caton la reprend, au préjudice du fils d'Hortensius. Cicéron se sépare de Terentia, pour épouser Publia sa pupille. Sénèque nous apprend qu'il y avait des femmes qui ne comptaient plus leurs années par consuls, mais par le nombre de leurs maris (1) ; Tibère invente les *scellarii* et les *spintriæ* ; Néron épouse publiquement l'affranchi Pythagore (2), et Héliogabale célèbre ses noces avec Hiéroclès. (3)

Ce fut ce même Néron, déjà tant de fois cité, qui institua les fêtes juvénales. Les chevaliers, les sénateurs

---

(1) *De Benefic.* III, 16.

(2) Tac. *An.* 15.

(3) Dion. lib. LXXIX, p. 1363. *Hist. Aug.* p. 103.

et les femmes du premier rang étaient obligés de monter sur le théâtre, à l'exemple de l'empereur, et de chanter des chansons dissolues, en copiant les gestes des histrions (1). Pour le repas de Tigellinus, sur l'étang d'Agrippa, on avait bâti des maisons au bord du lac, où les plus illustres Romaines étaient placées vis-à-vis des courtisanes toutes nues. A l'entrée de la nuit tout fut illuminé (2), afin que les débauches eussent un sens de plus et un voile de moins.

La mort faisait une partie essentielle de ces divertissemens antiques. Elle était là pour contraste, et pour rehaussement des plaisirs de la vie. Afin d'égayer les repas, on faisait venir des gladiateurs, avec des courtisanes et des joueurs de flûte. En sortant des bras d'un infâme, on allait voir une bête féroce

(1) Tacit. *An.* 14.
(2) Id. *loc. cit.*

boire du sang humain; de la vue d'une prostitution, on passait au spectacle des convulsions d'un homme expirant. Quel peuple que celui-là, qui avait placé l'opprobre à la naissance et à la mort, et élevé sur un théâtre les deux grands mystères de la nature, pour déshonorer, d'un seul coup, tout l'ouvrage de Dieu !

Les esclaves qui travaillaient à la terre, avaient constamment les fers aux pieds : pour toute nourriture, on leur donnait un peu de pain, d'eau et de sel ; la nuit, on les renfermait dans des souterrains qui ne recevaient d'air que par une lucarne pratiquée à la voûte de ces cachots. Il y avait une loi qui défendait de tuer les lions d'Afrique, réservés pour les spectacles de Rome. Un paysan qui eût disputé sa vie contre un de ces animaux, eût été sévérement puni (1). Quand un mal,

(1) *Cod. Theod.* tom. VI, p. 92.

heureux périssait dans l'arène, déchiré par une panthère, ou percé par les bois d'un cerf, certains malades couraient se baigner dans son sang, et le recevoir sur leurs lèvres avides (1). Caligula souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête, pour l'abattre d'un seul coup (2). Ce même empereur, en attendant les jeux du cirque, nourrissait les lions de chair humaine, et Néron fut sur le point de faire manger des hommes tout vivans à un Egyptien, connu par sa voracité (3). Titus, pour célébrer la fête de son père Vespasien, donna trois mille juifs à dévorer aux bêtes (4). On conseillait à Tibère de faire mourir un de ses anciens amis, qui languissait en prison : « Je ne me suis pas

(1) Tert. *Apologet.*
(2) Suet. *in Vit.*
(3) Suet. *in Caligul. et Nero.*
(4) Josephe, *de Bel. Judaï.* lib. VII.

réconcilié avec lui, » répondit le tyran, par un mot qui respire tout le génie de Rome. C'était une chose assez ordinaire, qu'on égorgeât cinq mille, six mille, dix mille, vingt mille personnes de tout rang, de tout sexe et de tout âge, sur un soupçon de l'empereur (1); et les parens des victimes ornaient leurs maisons de feuillages, baisaient les mains du *Dieu*, et assistaient à ses fêtes. La fille de Séjan, âgée de neuf ans, qui disait qu'*elle ne le ferait plus*, et qui demandait *qu'on lui donnât le fouet* (2), lorsqu'on la conduisait en prison, fut violée par le bourreau, avant d'être étranglée par lui; tant ces vertueux Romains avaient de respect pour les *lois*! On vit sous Claude (et Tacite

(1) Tacit. *An*. lib. XV; Dion. lib. LXXVII, p. 1290; Herodien, lib. IV, p. 150.

(2) Tacit.

le rapporte comme un beau spectacle) (1), dix-neuf mille hommes s'égorger sur le lac Fucin, pour l'amusement de la populace Romaine : avant d'en venir aux mains, les combattans saluèrent l'empereur : *Ave*, *imperator*, *morituri te salutant.* « César, ceux qui vont mourir te saluent ! » Mot aussi lâche qu'il est touchant.

C'est l'extinction absolue du sens moral, qui donnait aux Romains cette facilité de mourir, qu'on a si follement admirée. Les suicides sont toujours communs chez les peuples corrompus. L'homme réduit à l'instinct de la brute, meurt indifféremment comme elle. Nous ne parlerons point des autres vices des Romains; de l'infanticide autorisé par une loi de Romulus, et confirmé par celle des XII tables ; de l'avarice sordide de ce

(1) *Id*, *An*. lib. XII.

peuple fameux. Scaptius avait prêté quelques fonds au sénat de Salamine. Le sénat n'ayant pu le rembourser au terme fixé, Scaptius le tint si long-temps assiégé par des cavaliers, que plusieurs sénateurs moururent de faim. Le stoïque Brutus, ayant quelqu'affaire commune avec ce concussionnaire, s'intéresse pour lui auprès de Cicéron, qui ne peut s'empêcher d'en être indigné. (1)

Si donc les Romains tombèrent dans la servitude, ils ne durent s'en prendre qu'à leurs mœurs. C'est la bassesse qui produit d'abord la tyrannie, et, par une juste réaction, la tyrannie prolonge ensuite la bassesse. Ne nous plaignons plus de l'état actuel de la société ; le peuple moderne le plus cor-

(1) L'intérêt de la somme était de quatre pour cent par mois. *Vid.* Cicer. *Epist. ad Attic.* lib. VI, epist. 2.

rompu est un peuple de sages, auprès des nations païennes.

Quand on supposerait un instant, que l'ordre politique des anciens fût plus beau que le nôtre; leur ordre moral n'approcha jamais de celui que le christianisme a fait naître parmi nous. Et comme, enfin, la morale est en dernier lieu la base de toute institution sociale, jamais nous n'arriverons à la dépravation de l'antiquité, tandis que nous serons chrétiens.

Lorsque les liens politiques furent brisés à Rome et dans la Grèce, quel frein resta-t-il aux hommes? Le culte de tant de divinités infâmes pouvait-il maintenir des mœurs que les lois ne soutenaient plus? Loin de remédier à la corruption, il en devint un des agens le plus puissant. Par un excès de misère, qui fait frémir, l'idée de l'existence des dieux, qui nourrit la vertu chez les hommes, entretenait les vices parmi les païens, et sem-

blait éterniser le crime, en lui donnant un principe d'éternelle durée.

Des traditions nous sont restées de la méchanceté des hommes, et des catastrophes terribles qui n'ont jamais manqué de suivre la corruption des mœurs. Ne serait-il pas possible que Dieu eût combiné l'ordre physique et moral de l'univers, de manière qu'un bouleversement dans le dernier, entraînât des changemens nécessaires dans l'autre, et que les grands crimes amenassent naturellement les grandes révolutions? La pensée agit sur le corps d'une manière inexplicable; l'homme est peut-être la pensée du grand corps de l'univers. Cela simplifierait beaucoup la nature, et agrandirait prodigieusement la sphère de l'homme; ce serait aussi une clef pour l'explication des miracles, qui rentreraient dans le cours ordinaire des choses. Que les déluges, les embrasemens, le renversement des états, eussent

eussent leurs causes secrètes dans les vices et les vertus de l'homme; que le crime et le châtiment fussent les deux poids moteurs, placés dans les deux bassins de la balance morale et physique des mondes; la correspondance serait belle, et ne ferait qu'un tout d'une création, qui semble double au premier coup d'œil.

Il se peut donc faire que la corruption de l'empire romain ait attiré du fond de leurs déserts les Barbares qui, sans connaître la mission secrète qu'ils avaient de détruire, s'étaient appelés, par instinct, *le fléau de Dieu.* Que fût devenu le monde, si la grande arche du christianisme n'eût sauvé les restes du genre humain de ce nouveau déluge? Quelle chance restait-il à la postérité? Où les lumières se fussent-elles conservées?

Les prêtres du polythéisme ne formaient point un corps d'hommes lettrés, hors en Perse et en Egypte;

mais les mages et les prêtres Egyp tiens, qui d'ailleurs ne communi quaient point leurs sciences au vul gaire, n'existaient déjà plus en corps lors de l'invasion des Barbares. Quan aux sectes philosophiques d'Athènes e d'Alexandrie, elles se renfermaien presqu'entièrement dans ces deux vil les, et consistaient tout au plus e quelques centaines de rhéteurs, qu eussent été égorgés avec le reste de citoyens.

Point d'esprit de prosélytisme che les anciens; aucune ardeur pour en seigner; point de retraite au désert pour y vivre avec Dieu et pour y sau ver les sciences. Quel pontife de Jupi ter eût marché au-devant d'Attila pou l'arrêter? Quel lévite eût persuadé un Alaric de retirer ses troupes d Rome? Les Barbares qui entraient dan l'empire, étaient déjà à demi chré tiens; mais voyons-les marcher sou la bannière sanglante du dieu de l

Scandinavie ou des Tartares, ne rencontrant sur leur route, ni une force d'opinion religieuse qui les oblige à respecter quelque chose, ni un fond de mœurs qui commence à se renouveler chez les Romains par le christianisme ; n'en doutons point, ils eussent tout détruit. Ce fut même le projet d'Alaric : « Je sens en moi, disait ce roi barbare, quelque chose qui me porte à brûler Rome. » C'est un homme monté sur des ruines, et qui paraît gigantesque.

Des différens peuples qui envahirent l'empire, les Goths semblent avoir eu le génie le moins dévastateur. Théodoric, vainqueur d'Odoacre, fut un grand prince : mais il était chrétien ; mais Boëce, son premier ministre, était un homme de lettres chrétien ; cela trompe toutes les conjectures. Qu'eussent fait les Goths *idolâtres !* Ils auraient, sans doute, tout renversé comme les autres Barbares. D'ailleurs,

ils se corrompirent très-vîte ; et si au lieu de Jesus-Christ, ils avaient adoré Flore, Vénus et Bacchus, quel effroyable mélange ne fût-il point résulté de la religion sanglante d'Odin et des fables dissolues de la Grèce !

Le polythéisme était si peu propre à conserver quelque chose, que tombant lui-même en ruines de toutes parts, Maximin voulut lui faire prendre les formes chrétiennes pour le soutenir. Il établit, dans chaque province, un lévite qui correspondait à l'évêque, un grand-prêtre, qui représentait le métropolitain (1). Julien fonda des couvens de païens, et fit prêcher les ministres de Baal dans leurs temples. Cet échafaudage, imité du christianisme, se brisa bientôt parce qu'il n'était pas soutenu par l

(1) Eus. lib. VIII, cap. 14, lib. IX cap. 2-8.

même esprit, et ne s'appuyait pas sur les mœurs.

La seule classe des vaincus, respectée par les Barbares, fut celle des prêtres et des religieux. Les monastères devinrent autant de foyers où le feu sacré des arts se conserva avec la langue grecque et latine. Les premiers citoyens de Rome et d'Athènes, s'étant réfugiés dans le sacerdoce chrétien, évitèrent ainsi la mort ou l'esclavage, auquel ils eussent été condamnés avec le reste du peuple.

On peut juger de l'abyme où nous serions plongés aujourd'hui, si les Barbares avaient surpris le monde sous le polythéisme, par l'état actuel des nations où le christianisme s'est éteint. Nous serions tous des esclaves turcs, ou quelque chose de pis encore; car le mahométisme a du moins un fonds de morale qu'il tient de la religion chrétienne, dont il n'est, après tout, qu'une secte très-éloignée. Mais

de même que le premier Ismaël fut ennemi de l'antique Jacob, le second l'est de la nouvelle.

Il est donc très-probable que, sans le christianisme, le naufrage de la société et des lumières eût été total. On ne peut calculer combien de siècles eussent été nécessaires au genre humain, pour sortir de l'ignorance et de la barbarie corrompue, dans lesquelles il se fût trouvé enseveli. Il ne fallait rien moins qu'un corps immense de solitaires répandus dans les trois parties du globe, et travaillant de concert à la même fin, pour conserver ces étincelles qui ont rallumé, chez les modernes, le flambeau des sciences. Encore une fois, aucun ordre politique, philosophique ou religieux du paganisme, n'eût pu rendre ce service inappréciable au défaut de la religion chrétienne. Les écrits des anciens, en se trouvant dispersés dans les monastères, échappèrent en partie aux

ravages des Goths. Enfin, le polythéisme n'était point, comme le christianisme, une espèce de religion *lettrée*, si nous osons nous exprimer ainsi; parce qu'il ne joignait point, comme lui, la métaphysique et la morale aux dogmes religieux. La nécessité où les prêtres chrétiens se trouvèrent de publier eux-mêmes des livres, soit pour propager la foi, soit pour combattre l'hérésie, a puissamment servi à la conservation et à la renaissance des lumières.

Dans toutes les hypothèses imaginables, on trouve toujours que l'Evangile a prévenu la destruction de la société; car, en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, et que d'un autre côté, les Barbares fussent demeurés dans leurs forêts, le monde romain, pourrissant dans ses mœurs, était menacé d'une dissolution épouvantable.

Les esclaves se fussent-ils soulevés? Mais ils étaient aussi pervers que

leurs maîtres ; ils partageaient les mêmes plaisirs et la même honte ; ils avaient la même religion ; et cette religion passionnée détruisait toute espérance de changement dans les principes moraux. Les lumières n'avançaient plus, elles reculaient ; les arts tombaient en décadence. La philosophie ne servait qu'à répandre une sorte d'impiété, qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisait les crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands, en laissant aux petits ceux de la superstition. Le genre humain avait-il fait des progrès, parce que Néron ne croyait plus aux dieux du Capitole, et qu'il souillait par mépris les statues des dieux ? (1)

---

(1) Tacit. *An.* lib. XIV ; Suet. *in Nero. Religionum usquequaque contemptor præter unius deæ Syriæ. Hanc mox ita sprevit, ut urina contaminaret.*

Tacite prétend qu'il y avait encore des mœurs au fond des provinces (1); mais ces provinces commençaient à devenir chrétiennes (2), et nous raisonnons dans la supposition que le christianisme n'eût pas été connu, et que les Barbares ne fussent pas sortis de leurs déserts. Quant aux armées romaines, qui vraisemblablement auraient démembré l'empire, les soldats en étaient aussi corrompus que le reste des citoyens, et l'eussent été bien davantage, s'ils n'avaient été recrutés par les Goths et les Germains. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'a-

---

(1) Tacit. *An.* lib. XVI.

(2) Dionys. et Ignat. *Epist. ap. Eus.* IV, 23; Chrys. Op. tom. VII, p. 658 et 810. edit. Savil. Plin. Epist. X; Lucien. *in Alexandro*, c. 25. Pline, dans sa fameuse lettre ici citée, se plaint que les temples sont déserts, qu'on ne trouve plus d'acheteurs pour les victimes sacrées, etc. etc.

près de longues guerres civiles, et un soulévement général, qui eût duré plusieurs siècles, la race humaine se fût trouvée réduite à quelques hommes errans sur des ruines. Mais que d'années n'eût-il point fallu à ce nouvel arbre des peuples, pour étendre ses rameaux sur tant de débris ! Combien de temps les sciences oubliées ou perdues n'eussent-elles point mis à renaître, et dans quel état d'enfance la société ne serait-elle point encore aujourd'hui ?

De même que le christianisme a sauvé la société d'une destruction totale, en convertissant les Barbares, et en recueillant les débris de la civilisation et des arts ; de même il eût sauvé le monde romain de sa propre corruption, si ce monde n'eût point succombé sous des armes étrangères. Une religion seule peut renouveler un peuple dans ses sources ; déjà celle du Christ rétablissait toutes les bases mo-

rales. Les anciens admettaient l'infanticide, et la dissolution du lien du mariage, qui n'est, en effet, que le premier lien social; leur probité et leur justice étaient relatives à la patrie, elles ne passaient pas les limites de leurs pays; les peuples en corps avaient d'autres principes que le citoyen en particulier; la pudeur et l'humanité n'étaient pas mises au rang des vertus; la classe la plus nombreuse des hommes était esclave; les sociétés flottaient éternellement entre l'anarchie populaire et le despotisme: voilà les maux auxquels le christianisme apportait un remède certain, comme il l'a prouvé, en délivrant de ces maux les sociétés modernes. L'excès même de ses premières austérités était nécessaire: il fallait qu'il y eût des martyrs de la chasteté, quand il y avait des prostitutions publiques; des pénitens couverts de cendre et de cilice, quand la loi autorisait les plus

grands crimes contre les mœurs; des héros de la charité, quand il y avait des monstres de barbarie; enfin, pour arracher tout un peuple corrompu aux vils combats du cirque et de l'arène, il fallait que la religion eût, pour ainsi dire, ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde.

Jesus-Christ peut donc, en toute vérité, être appelé, dans le sens matériel, le *Sauveur du monde*, comme il l'est dans le sens spirituel. Son apparition sur la terre est, humainement parlant, le plus grand événement qui soit jamais arrivé chez les hommes, puisque c'est à partir de l'Evangile, que le monde entier a changé de face. Le moment de la venue du Fils de l'homme est bien remarquable. Un peu plutôt, sa morale n'était pas absolument nécessaire, les peuples se soutenaient encore par leurs anciennes lois; un peu plus tard, la société faisait

sait naufrage. Nous nous piquons de philosophie dans ce siècle; mais certes, la légèreté avec laquelle nous traitons les institutions chrétiennes, n'est rien moins que philosophique. L'Evangile, sous tous les rapports, a changé les hommes; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. Considérez-le comme une grande pensée religieuse, qui a renouvelé la race humaine; alors toutes les petites objections, toutes les chicanes de l'impiété disparaissent. Il est certain que les nations païennes étaient dans une espèce d'enfance morale, par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui. De beaux traits de justice, échappés à quelques peuples anciens, ne détruisent pas cette vérité, et n'altèrent pas le fond des choses. Un homme, une nation même peut avoir un élan de vertu; mais cet élan ne se répétera point, ou sera rarement renouvelé, si le plan moral, sur lequel reposent

toutes les vertus, a quelque vide. Pour juger du génie d'un peuple, le vrai philosophe ne s'attache pas à découvrir çà et là quelques grands hommes ; il regarde si le cours des idées générales a pris une autre direction, et si la nature humaine est parvenue, en masse, à des notions plus saines de justice et d'humanité.

Or, le christianisme nous a indubitablement apporté ces nouvelles lumières : c'est la religion qui convient à un peuple mûri par le temps; c'est, si nous osons parler ainsi, le culte naturel à l'âge présent du monde, comme le règne des figures convenait au berceau d'Israël. Au ciel, il n'a placé qu'un Dieu; sur la terre, il a aboli l'esclavage. D'une autre part, si vous regardez ses mystères (ainsi que nous l'avons fait) comme l'archétype des lois de la nature, il n'y aura en cela rien d'affligeant pour un grand

esprit. Les vérités du christianisme, loin de demander la soumission de la raison, en réclament, au contraire, l'exercice le plus sublime.

Cette remarque est si juste ; la religion chrétienne, qu'on a voulu faire passer pour la religion des Barbares, est si bien le culte des philosophes, qu'on peut dire que Platon l'avait presque devinée. Non-seulement la morale, mais encore la doctrine du disciple de Socrate, a des rapports frappans avec celle de l'Evangile. Dacier la résume ainsi :

« Platon prouve que le Verbe a arrangé et rendu visible cet univers ; que la connaissance de ce Verbe fait mener ici-bas une vie heureuse, et procure la félicité après là mort.

» Que l'ame est immortelle; que les morts ressusciteront; qu'il y aura un dernier jugement des bons et des méchans, où l'on ne paraîtra qu'avec ses vertus ou ses vices, qui seront la

cause du bonheur ou du malheur éternel.

» Enfin, ajoute le savant traducteur, Platon avait une idée si grande et si vraie de la souveraine justice, et il connaissait si parfaitement la corruption des hommes, qu'il a fait voir que si un homme souverainement juste venait sur la terre, il trouverait tant d'opposition dans le monde, qu'il serait mis en prison, bafoué, fouetté, et enfin CRUCIFIÉ par ceux qui, étant pleins d'injustice, passeraient cependant pour justes. » (1)

Les détracteurs du christianisme sont dans une position dont il leur est difficile de ne pas reconnaître la fausseté. S'ils prétendent que la religion du Christ est un culte formé par des Goths et des Vandales, on leur prouve aisément que les écoles de la

(1) Dacier, *Discours sur Platon*, pag. 22.

Grèce ont eu des notions assez distinctes des dogmes chrétiens. S'ils soutiennent au contraire que la doctrine évangélique n'est que la doctrine *philosophique* des anciens, pourquoi donc ces *philosophes* la rejettent-ils ? Ceux même qui ne voient dans le christianisme que d'antiques allégories du ciel, des planètes, des signes, etc. ne détruisent pas la grandeur de cette religion. Il en résulterait toujours qu'elle serait profonde et magnifique dans ses mystères, antique et sacrée dans ses traditions, qui, par cette nouvelle route, iraient encore se perdre au berceau du monde. Chose étrange sans doute, que toutes les interprétations de l'incrédulité ne puissent parvenir à donner quelque chose de petit ou de médiocre au christianisme !

Quant à la morale évangélique, tout le monde convient de sa beauté : plus elle sera connue et pratiquée, plus les

hommes seront éclairés sur leur bonheur et leurs véritables intérêts. La science politique est extrêmement bornée : le dernier degré de perfection où elle puisse atteindre, est le système représentatif, né, comme nous l'avons montré, du christianisme. Mais une *religion* qui est à-la-fois un *code moral*, est une institution qui présente, sans cesse, de nouvelles ressources, qui peut suppléer à tout, et qui, entre les mains des saints et des sages, est un instrument universel de félicité. Il viendra peut-être un temps où toutes les formes de gouvernement, hors le despotisme, paraîtront indifférentes, et l'on s'en tiendra aux simples lois morales et religieuses, qui sont le fonds permanent et le véritable gouvernement des hommes.

Ceux qui raisonnent sur l'antiquité, et qui voudraient nous ramener à ses institutions, oublient toujours que

l'ordre social n'est plus, ni ne peut être le même. Au défaut d'une grande puissance morale, une grande force coërcitive est du moins nécessaire parmi les hommes. Or, cette force qui devient nulle contre la foule, ne peut jamais être déployée que pour un certain nombre d'individus. Dans les républiques ou dans les empires de l'antiquité, l'état, proprement dit, était circonscrit à ce petit nombre de citoyens ou de sujets, que la loi peut atteindre immédiatement. Le reste du genre humain était esclave; l'homme qui laboure la terre appartenait à un autre homme; il y avait des *peuples*, il n'y avait point de *nations*.

Le polythéisme (religion imparfaite de toutes les manières) pouvait donc convenir à cet état imparfait de la société, parce que chaque maître était une espèce de magistrat absolu, dont le despotisme terrible contenait l'es-

clave dans le devoir, et suppléait, par des fers, à ce qui manquait à la force morale religieuse : le paganisme n'ayant pas assez d'excellence pour rendre le pauvre vertueux, était obligé de le laisser traiter comme un malfaiteur.

Mais dans l'ordre présent des choses, qui réprimera une masse énorme de paysans libres et éloignés de l'œil du magistrat; qui pourra, dans les faubourgs obscurs d'une grande capitale, prévenir les crimes d'une populace indigente et sans maître, si ce n'est une religion qui prêche la morale et la paix, qui parle de devoirs et de vertus à toutes les conditions de la vie? Détruisez le culte évangélique, et il vous faudra dans chaque village une police, des prisons et des bourreaux. Si jamais, par un retour inouï, les autels des dieux passionnés du paganisme, se relevaient chez les peuples modernes; si dans un ordre de société

où la servitude est abolie, on allait adorer *Mercure le voleur* et *Vénus la prostituée*, c'en serait fait du genre humain.

Nous ne voulons qu'une seule preuve de ce que nous avançons ici; qu'on jette les yeux sur le règne de la terreur. Il ressemble assez au règne des Césars à Rome, et aux révolutions républicaines de cette fameuse cité : on fêtait alors parmi nous les divinités du paganisme, le sang était devenu un spectacle, les prostitutions antiques recommençaient.

Et c'est ici la grande erreur de ceux qui louent le polythéisme d'avoir séparé les forces morales des forces religieuses, et qui blâment en même temps le christianisme d'avoir suivi un système opposé. Ils ne s'apperçoivent pas que le paganisme, qui s'adressait à un immense troupeau d'esclaves, devait craindre d'éclairer la race humaine, et chercher à l'a-

brutir, en la retenant dans un culte qui ne parlait qu'aux sens, sans donner aucune élévation à l'ame. Le christianisme, au contraire, qui voulait détruire la servitude, dut éclairer l'homme sur la dignité de sa nature, et lui prêcher les dogmes de la raison et de la vertu. On peut dire que le culte évangélique est le culte d'un peuple libre, par cela seul qu'il unit la morale à la religion.

Il est temps enfin de s'effrayer sur l'état où nous avons vécu depuis quelques années, et de ne plus apporter, par nos sophismes, d'entraves aux intentions paternelles du gouvernement. Qu'on songe à la race qui s'élève dans nos villes et dans nos campagnes; à tous ces enfans qui, nés pendant la révolution, n'ont jamais entendu parler de Dieu, ni de l'immortalité de leurs ames, ni des peines ou des récompenses qui les

attendent dans une autre vie ; à tous ces enfans accoutumés à dédaigner l'autorité paternelle, qui s'affaiblit par-tout où la religion s'éteint ; qu'on songe à ce que peut devenir un jour une pareille génération, si l'on ne se hâte d'appliquer le remède sur la plaie. Déjà se manifestent les symptômes les plus alarmans, et l'âge de l'innocence a été souillé de plusieurs crimes (1). Que la philosophie, qui ne peut après tout pénétrer chez le pauvre, se contente d'habiter les salons du riche, et qu'elle laisse au moins les chaumières à la religion ; ou plutôt, que mieux dirigée et plus digne de son nom, elle fasse tomber

(1) Les papiers publics retentissent de crimes commis par de petits malheureux de onze ou douze ans. Il faut que le danger soit bien grave, puisque les paysans eux-mêmes se plaignent des vices de leurs enfans.

elle-même les barrières qu'elle avait voulu élever entre l'homme et son créateur.

Appuyons nos dernières conclusions sur des autorités qui ne seront pas suspectes à la philosophie.

« Un peu de philosophie, dit Bacon, éloigne de la religion, et beaucoup de philosophie y ramène : personne ne nie qu'il y ait un Dieu, si ce n'est celui à qui il importe qu'il n'y en ait point. »

Selon M. de Montesquieu, « dire que la religion n'est pas un motif réprimant, parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus... La question n'est pas de savoir s'il vaudrait mieux qu'un certain homme, ou qu'un certain peuple n'eût point de religion, que d'abuser de celle qu'il a ; mais de savoir quel est le moindre mal, que l'on abuse quelquefois de la religion,

ligion, ou qu'il n'y en ait point du tout parmi les hommes. (1)

» L'histoire de Sabbacon, dit l'homme célèbre que nous continuons de citer, est admirable. Le dieu de Thèbes lui apparut en songe; et lui ordonna de faire mourir tous les prêtres de l'Egypte ; il jugea que les dieux n'avaient plus pour agréable qu'il régnât, puisqu'ils lui ordonnaient des choses si contraires à leur volonté ordinaire, et il se retira en Ethiopie. » (2)

Ecoutons M. de Voltaire plaider à son tour la grande cause de la religion.

« La religion, dites-vous, a produit des milliasses de forfaits ; dites la *superstition* qui règne sur notre

(1) Montesq. *Esprit des Lois*, lib. XXIV, chap. 2.

(2) *Id. ib.* lib. XXIV, chap. 4.

triste globe ; elle est la plus cruelle ennemie de l'adoration pure qu'on doit à l'Etre suprême. Détestons ce monstre qui a toujours déchiré le sein de sa mère ; ceux qui le combattent sont les bienfaiteurs du genre humain : c'est un serpent qui entoure la RELIGION de ses replis ; il faut lui écraser la tête, sans blesser CELLE qu'il infecte et qu'il dévore.

» Vous craignez qu'*en adorant* DIEU *on ne devienne bientôt superstitieux et fanatique*. Mais n'est-il pas à craindre qu'en le niant, on ne s'abandonne aux passions les plus atroces, et aux crimes les plus affreux ?

» Vous affirmez qu'il n'y a qu'un pas de l'adoration à la superstition. Il y a l'infini pour les esprits bien faits ; et ils sont aujourd'hui en grand nombre : ils sont à la tête des nations, ils influent sur les mœurs publiques.

» Je répondrai encore un mot à vos paroles. *Si l'on présume des rapports entre l'homme et cet Etre incroyable, il faudra lui élever des autels, lui faire des présens*, etc.; *si l'on ne conçoit rien à cet Etre, il faudra s'en rapporter à des prêtres qui*.... etc. etc. Le grand mal de s'assembler aux temps des moissons pour remercier DIEU du pain qu'il nous a donné!... Où est le mal de charger un citoyen qu'on appellera *vieillard* ou *prêtre*, de rendre des actions de graces à la Divinité au nom des autres citoyens? L'état du sacerdoce est un frein qui force à la bienséance.

» Un sot prêtre excite le mépris; un mauvais prêtre inspire l'horreur: un bon prêtre, doux, pieux, sans superstition, charitable, tolérant, est un homme qu'on doit chérir et respecter. Vous craignez l'abus, et moi aussi. Unissons-nous pour le prévenir; mais ne condamnons pas

l'usage quand il est utile à la société. » (1)

Enfin, s'écrie J. J. Rousseau : « Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur

(1) *Questions encyclop.*

misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent au fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux ; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

» Un des sophismes des plus familiers au parti philosophiste, est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes, à un peuple de mauvais chrétiens ; comme si un peuple de vrais philosophes était plus facile à faire qu'un peuple de vrais chrétiens. Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre ; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les

pôtres abusent de la religion sans philosophie; et cela me paraît changer beaucoup l'état de la question.

» D'ailleurs, il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement; et c'est ce qui n'a point paru jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie, à son aise et sur le trône, commanderait bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et *si elle pratiquerait cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.*

» PAR LES PRINCIPES, LA PHILOSOPHIE NE PEUT FAIRE AUCUN BIEN, QUE LA RELIGION NE LE FASSE ENCORE MIEUX; ET LA RELIGION EN FAIT BEAUCOUP QUE LA PHILOSOPHIE NE SAURAIT FAIRE.

» Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité, et

leurs révolutions moins fréquentes ; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires ; cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. *Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres* ; car, par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée ; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'évangile !

» Les mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous les corps iront passer un pont appelé *Poul-Serrho*, qui est jeté sur le feu éternel, pont qu'on peut appeler, disent-ils, le troisième et dernier examen et le vrai jugement

final, parce que c'est-là où se fera la séparation des bons d'avec les méchans.... etc.

» Philosophe, tes lois morales sont fort belles ; mais montre-m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho.* »

Pour nous, nous sommes convaincus que le christianisme sortira triomphant de l'épreuve terrible qui vient de le purifier ; ce qui nous le persuade, c'est qu'il soutient parfaitement l'examen de la raison, et que plus on le sonde, plus on y trouve de grandeur. Ses mystères expliquent l'homme et la nature ; ses œuvres appuient ses préceptes ; sa charité, sous mille formes, a remplacé la cruauté des anciens. Il n'a rien perdu des pompes antiques, et son culte satisfait davantage le cœur et la pensée. Nous lui devons tout,

lettres, sciences, agriculture, beaux-arts : il joint la morale à la religion, et l'homme à Dieu; J. C., sauveur de l'homme moral, l'est encore de l'homme physique. Il est arrivé comme un grand événement heureux pour contre-balancer le déluge des Barbares, et la corruption totale des mœurs. Quand on nierait même au christianisme toutes ses preuves surnaturelles, il resterait encore dans la sublimité de sa morale, dans l'immensité de ses bienfaits, dans la beauté de ses pompes, de quoi prouver suffisamment qu'il est le culte le plus divin et le plus pur, que jamais les hommes aient pratiqué.

« A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, dit Pascal, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite qu'elle est vénérable et en donner respect; après, la rendre

aimable, et faire souhaiter qu'elle fût vraie ; et puis montrer, par des preuves incontestables, qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur et son élévation. »

Telle est la route que ce grand homme avait tracée, et que nous avons essayé de suivre. Si les apologistes qui nous ont devancés, ont pris un autre chemin que nous, nous arrivons cependant, quoique par des voies toutes humaines, à la même conclusion; elle sera le résultat de cet ouvrage.

Le christianisme est parfait, les hommes sont imparfaits.

Or, une conséquence parfaite ne peut sortir d'un principe imparfait.

Le christianisme n'est donc pas venu des hommes.

S'il n'est pas venu des hommes, il ne peut être venu que de Dieu.

S'il est venu de Dieu, les hommes n'ont pu le connaître que par révélation.

Donc le christianisme est une religion révélée.

Créateur du monde et de la lumière, pardonne à nos premières erreurs ! Si nous fûmes assez infortunés pour te méconnaître dans le siècle qui finit, tu n'auras pas roulé en vain le nouveau siècle sur notre tête. Il a retenti pour nous comme l'éclat de ta foudre. Nous nous sommes réveillés de notre assoupissement, et ouvrant les yeux, nous avons vu cent années, avec leurs crimes et leurs générations, s'enfoncer dans l'abyme : elles emportaient dans leurs bras tous nos amis ! A ce spectacle, nous nous sommes émus; la rapidité de la vie nous a troublés; nous avons senti combien il est inutile de vouloir se défendre de toi.

Seigneur, nous te louerons désc
mais avec le prophète ! *Memor j*
Dei et delectatus sum ! Daigne re
voir ce premier hymne que nous t
dressons, sur l'aile de ce siècle, q
rentre dans ton éternité.

FIN.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A.

DEUX moines, sous le règne de Justinien, apportèrent du Serinde des vers à soie à Constantinople. Les dindes, et plusieurs arbres et arbustes étrangers, naturalisés en Europe ; sont dûs à des missionnaires, etc.

NOTE B.

NOUS prions le lecteur de lire avec attention ce fameux passage du docteur Anglais.

Premier fragment.

« Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire et convertir les naturels, ils supposèrent que la rigueur avec laquelle on traitait ce peuple, rendait leur ministère presqu'inutile. Les mission-

naires se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venaient annoncer, s'élevèrent aussitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, et condamnèrent les *repartimientos* ou ces distributions par lesquelles on les livrait en esclaves à leurs conquérans, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle et aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. Les Dominicains, à qui l'instruction des Américains fut d'abord confiée, furent les plus ardens à attaquer ces distributions. En 1511, Montesino, un de leurs plus célèbres prédicateurs, déclama contre cet usage dans la grande église de Saint-Domingue, avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Don Diego Colomb, les principaux officiers de la colonie, et tous les laïques qui avaient entendu ce sermon, se plaignirent du moine à ses supérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuvèrent sa doctrine comme aussi conforme aux principes de la religion, que contraire aux maximes de la politique.

Les Dominicains, sans égard pour ces considérations de politique et d'intérêt personnel, ne voulurent se relâcher en rien de la sévérité de leur doctrine, et refusèrent même d'absoudre et d'admettre à la commu-

nion ceux de leurs compatriotes qui tenaient des Indiens en servitude (1). Les deux partis s'adressèrent au roi pour avoir sa décision sur un objet de si grande importance. Ferdinand nomma une commission de son conseil privé, à laquelle il joignit quelques-uns des plus habiles jurisconsultes et théologiens, pour entendre les députés d'Hispaniola, chargés de défendre leurs opinions respectives. Après une longue discussion, la partie spéculative de la controverse fut décidée en faveur des Dominicains, et les Indiens furent déclarés un peuple libre, fait pour jouir de tous les droits naturels de l'homme; mais malgré cette décision, les *repartimientos* continuèrent de se faire dans la même forme qu'auparavant (2). Comme le jugement de la commission reconnaissait le principe sur lequel les Dominicains fondaient leur opinion, il était peu propre à les convaincre et à les réduire au silence. Enfin, pour rétablir la tranquillité dans la colonie alarmée par les remontrances et les censures de ces religieux, Ferdinand publia un décret de son conseil

(1) Oviedo, *lib. II*, *cap. 6*, *pag. 97*.

(2) Herrera, *decad.* 1, *lib. VIII*, *cap.* 12; *lib. IX*, *cap. 5*.

privé, duquel il résultait qu'après un mûr examen de la bulle apostolique et des autres titres qui assuraient les droits de la couronne de Castille sur ses possessions dans le Nouveau-Monde, la servitude des Indiens était autorisée par les lois divines et humaines; qu'à moins qu'ils ne fussent soumis à l'autorité des Espagnols et forcés de résider sous leur inspection, il serait impossible de les arracher à l'idolâtrie, et de les instruire dans les principes de la foi chrétienne; qu'on ne devait plus avoir aucun scrupule sur la légitimité des *repartimientos*, attendu que le roi et son conseil en prenaient le risque sur leur conscience; qu'en conséquence les Dominicains et les moines des autres ordres devaient s'interdire à l'avenir les invectives que l'excès d'un zèle charitable, mais peu éclairé, leur avait fait proférer contre cet usage. (1)

Ferdinand voulant faire connaître clairement l'intention où il était de faire exécuter ce décret, accorda de nouvelles concessions d'Indiens à plusieurs de ses courtisans (2). Mais afin de ne pas paraître oublier entière-

(1) Herrera, *decad.* I, *lib.* IX, *cap.* 14.
(2) Voyez la note XXV.

ment les droits de l'humanité, il publia un édit par lequel il tâcha de pourvoir à ce que les Indiens fussent traités doucement sous le joug auquel il les assujettissait; il régla la nature du travail qu'ils seraient obligés de faire; il prescrivit la manière dont ils devaient être vêtus et nourris, et fit des réglemens relatifs à leur instruction dans les principes du christianisme. (1)

Mais les Dominicains, qui jugeaient de l'avenir par la connaissance qu'ils avaient du passé, sentirent bientôt l'insuffisance de ces précautions, et prétendirent que tant que les individus auraient intérêt de traiter les Indiens avec rigueur, aucun réglement public ne pourrait rendre leur servitude douce, ni même tolérable. Ils jugèrent qu'il serait inutile de consumer leur temps et leurs forces à essayer de communiquer les vérités sublimes de l'évangile à des hommes dont l'ame était abattue et l'esprit affaibli par l'oppression. Quelques-uns de ces missionnaires, découragés, demandèrent à leurs supérieurs la permission de passer sur le continent, pour y remplir l'objet de leur mission parmi ceux des Indiens qui n'étaient

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. IX*, *cap.* 14.

pas encore corrompus par l'exemple des Espagnols, ni prévenus par leurs cruautés contre les dogmes du christianisme. Ceux qui restèrent à Hispaniola, continuèrent de faire des remontrances avec une fermeté décente contre la servitude des Indiens.

Les opérations violentes d'Albuquerque, qui venait d'être chargé du partage des Indiens, rallumèrent le zèle des Dominicains contre les *repartimientos*, et suscitèrent à ce peuple opprimé un avocat doué du courage, des talens et de l'activité nécessaires pour défendre une cause si désespérée. Cet homme zélé fut Barthelemi de Las Casas, natif de Séville, et l'un des ecclésiastiques qui accompagnèrent Colomb, au second voyage des Espagnols, lorsqu'on voulut commencer un établissement dans l'île d'Hispaniola. Il avait adopté de bonne heure l'opinion dominante parmi ses confrères les Dominicains, qui regardaient comme une injustice de réduire les Indiens en servitude; et pour montrer sa sincérité et sa conviction, il avait renoncé à la portion d'Indiens qui lui était échue lors du partage qu'on en avait fait entre les conquérans, et avait déclaré qu'il pleurerait toujours la faute dont il s'était rendu coupable en exerçant pendant un moment, sur ses frères, cette domination

impie (1). Dès-lors il fut le patron déclaré des Indiens, et par son courage à les défendre, aussi bien que par le respect qu'inspiraient ses talens et son caractère, il s'éleva vivement contre les opérations d'Albuquerque; et s'appercevant bientôt que l'intérêt du gouverneur le rendait sourd à toutes les sollicitations, il n'abandonna pas pour cela la malheureuse nation dont il avait épousé la cause. Il partit pour l'Espagne avec la ferme espérance qu'il ouvrirait les yeux et toucherait le cœur de Ferdinand, en lui faisant le tableau de l'oppression que souffraient ses nouveaux sujets. (2)

Il obtint facilement une audience du roi, dont la santé était fort affaiblie. Il mit sous ses yeux avec autant de liberté que d'éloquence, les effets funestes des *repartimientos* dans le Nouveau-Monde, lui reprochant avec courage d'avoir autorisé ces mesures impies qui avaient porté la misère et la destruction sur une race nombreuse d'hommes innocens

---

(1) Fr. Aug. Davilla Padilla, *hist. Fondacion de la Provincia de S. Jago de Mexico*, *pag.* 303, 304. Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 12.

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. X*, *cap.* 12; *decad.* 2, *lib. I*, *cap.* 2. Davilla Padilla, *hist. pag.* 304.

que la providence avait confiés à ses soins. Ferdinand, dont l'esprit était affaibli par la maladie, fut vivement frappé de ce reproche d'impiété, qu'il aurait méprisé dans d'autres circonstances. Il écouta le discours de Las Casas avec les marques d'un grand repentir, et promit de s'occuper sérieusement des moyens de réparer les maux dont on se plaignait. Mais la mort l'empêcha d'exécuter cette résolution. Charles d'Autriche, à qui la couronne d'Espagne passait, faisait alors sa résidence dans ses états des Pays-Bas. Las Casas, avec son ardeur accoutumée, se préparait à partir pour la Flandre, dans la vue de prévenir le jeune monarque, lorsque le cardinal Ximenès, devenu régent de Castille, lui ordonna de renoncer à ce voyage, et lui promit d'écouter lui-même ses plaintes.

Le cardinal pesa la matière avec l'attention que méritait son importance; et comme son esprit ardent aimait les projets les plus hardis et peu communs, celui qu'il adopta très-promptement étonna les ministres Espagnols, accoutumés aux lenteurs et aux formalités de l'administration. Sans égard ni aux droits que réclamait Don Diego Colomb, ni aux règles établies par le feu roi, il se détermina à envoyer en Amérique trois surintendans de toutes les colonies, avec l'autorité suffisante

pour décider en dernier ressort la grande question de la liberté des Indiens, après qu'ils auraient examiné sur les lieux toutes les circonstances. Le choix de ces surintendans était délicat. Tous les laïques, tant ceux qui étaient établis en Amérique que ceux qui avaient été consultés comme membres de l'administration de ce département, avaient déclaré leur opinion, et pensaient que les Espagnols ne pouvaient conserver leur établissement au Nouveau-Monde, à moins qu'on ne leur permît de retenir les Indiens dans la servitude. Ximenès crut donc qu'il ne pouvait compter sur leur impartialité, et se détermina à donner sa confiance à des ecclésiastiques. Mais comme d'un autre côté les Dominicains et les Franciscains avaient adopté des sentimens contraires, il exclut ces deux ordres religieux. Il fit tomber son choix sur les moines appelés Hiéronymites, communauté peu nombreuse en Espagne, mais qui y jouissait d'une grande considération. D'après le conseil de leur général, et de concert avec Las Casas, il choisit parmi eux trois sujets qu'il jugea dignes de cet important emploi. Il leur associa Zuazo, jurisconsulte, d'une probité distinguée, auquel il donna tout pouvoir de régler l'administration de la justice dans

les colonies. Las Casas fut chargé de les accompagner, avec le titre de protecteur des Indiens. (1)

Confier un pouvoir assez étendu pour changer en un moment tout le système du gouvernement du Nouveau-Monde, à quatre personnes que leur état et leur condition n'appelaient pas à de si hauts emplois, parut à Zapata et aux autres ministres du dernier roi, une démarche si extraordinaire et si dangereuse, qu'ils refusèrent d'expédier les ordres nécessaires pour l'exécution : mais Ximenès n'était pas disposé à souffrir patiemment qu'on mît aucun obstacle à ses projets. Il envoya chercher les ministres, leur parla d'un ton si haut, et les effraya tellement, qu'ils obéirent sur-le-champ (2). Les surintendans, leur associé Zuazo et Las Casas mirent à la voile pour Saint-Domingue. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité, fut de mettre en liberté tous les Indiens qui avaient été donnés aux courtisans Espagnols et à toute personne non résidante en Amérique. Cet acte de vigueur, joint à ce qu'on avait appris d'Espagne sur

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 3.
(2) *Id. ibid. lib. II*, *cap.* 6.

l'objet de leur commission, répandit une alarme générale. Les colons conclurent qu'on allait leur enlever en un moment tous les bras avec lesquels ils conduisaient leurs travaux, et que leur ruine était inévitable. Mais les Pères de St-Jérôme se conduisirent avec tant de précaution et de prudence, que les craintes furent bientôt dissipées.

Ils montrèrent dans toute leur administration une connaissance du monde et des affaires qu'on n'acquiert guère dans le cloître, et une modération et une douceur encore plus rares parmi des hommes accoutumés à l'austérité d'une vie monastique. Ils écoutèrent tout le monde; ils comparèrent les informations qu'ils avaient recueillies, et après une mûre délibération, ils demeurèrent persuadés que l'état de la colonie rendait impraticable le plan de Las Casas, vers lequel penchait le cardinal. Ils se convainquirent que les Espagnols établis en Amérique étaient en trop petit nombre pour pouvoir exploiter les mines déjà ouvertes, et cultiver le pays; que pour ces deux genres de travaux, ils ne pouvaient se passer des Indiens; que si on leur ôtait ce secours, il faudrait abandonner les conquêtes, ou au moins perdre tous les avantages qu'on en retirerait; qu'il n'y avait aucun motif assez puissant pour faire sur-

monter aux Indiens rendus libres leur aversion naturelle pour toute espèce de travail, et qu'il fallait l'autorité d'un maître pour les y forcer; que si on ne les tenait pas sous une discipline toujours vigilante, leur indolence et leur indifférence naturelles ne leur permettraient jamais de recevoir l'instruction chrétienne, ni d'observer les pratiques de la religion. D'après tous ces motifs, ils trouvèrent nécessaire de tolérer les *repartimientos* et l'esclavage des Américains. Ils s'efforcèrent en même temps de prévenir les superbes effets de cette tolérance, et d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Pour cela ils renouvelèrent les premiers réglemens, y en ajoutèrent de nouveaux, ne négligèrent aucune des précautions qui pouvaient diminuer la pesanteur du joug : enfin ils employèrent leur autorité, leur exemple et leurs exhortations à inspirer à leurs compatriotes des sentimens d'équité et de douceur pour ces Indiens, dont l'industrie leur était nécessaire. Zuazo, dans son département, seconda les efforts des surintendans. Il réforma les cours de justice, dans la vûe de rendre leurs décisions plus équitables et plus promptes, et fit divers réglemens pour mettre sur un meilleur pied la police intérieure de la colonie.

Tous

Tous les Espagnols du Nouveau-Monde témoignèrent leur satisfaction de la conduite de Zuazo et de ses associés, et admirèrent la hardiesse de Ximenès, qui s'était écarté si fort des routes ordinaires dans la formation de son plan, et sa sagacité dans le choix des personnes à qui il avait donné sa confiance, et qui s'en étaient rendues dignes par leur sagesse, leur modération et leur désintéressement. (1)

Las Casas seul était mécontent. Les considérations qui avaient déterminé les surintendans ne faisaient aucune impression sur lui. Le parti qu'ils prenaient de conformer leurs réglemens à l'état de la colonie, lui paraissait l'ouvrage d'une politique mondaine et timide, qui consacrait une injustice parce qu'elle était avantageuse. Il prétendait que les Indiens étaient libres par le droit de nature, et, comme leur protecteur, il sommait les surintendans de ne pas les dépouiller du privilége commun de l'humanité. Les surintendans reçurent ses remontrances les plus âpres sans émotion, et sans s'écarter en rien de leur plan. Les colons Espagnols ne furent

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 15. Remesal, *hist. gen. lib.* II, *cap.* 14, 15, 16.

pas si modérés à son égard, et il fut souvent en danger d'être mis en pièces pour la fermeté avec laquelle il insistait sur une demande qui leur était si odieuse. Las Casas, pour se mettre à l'abri de leur fureur, fut obligé de chercher un asile dans un couvent, et voyant que tous ses efforts en Amérique étaient sans effet, il partit pour l'Europe avec la ferme résolution de ne pas abandonner la défense d'un peuple qu'il regardait comme victime d'une cruelle oppression. (1)

S'il eût trouvé dans Ximenès la même vigueur d'esprit que ce ministre mettait ordinairement aux affaires, il eût été vraisemblablement fort mal reçu. Mais le cardinal était atteint d'une maladie mortelle, et se préparait à remettre l'autorité dans les mains du jeune roi, qu'on attendait de jour en jour des Pays-Bas. Charles arriva, prit possession du gouvernement, et, par la mort de Ximenès, perdit un ministre qui aurait mérité sa confiance par sa droiture et ses talens. Beaucoup de seigneurs Flamands avaient accompagné leur souverain en Espagne. L'attachement naturel de Charles pour ses compatriotes, l'engageait à les consulter sur toutes les affaires

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 16.

de son nouveau royaume; et ces étrangers montrèrent un empressement indiscret à se mêler de tout et à s'emparer de presque toutes les parties d'administration (1). La direction des affaires d'Amérique était un objet trop séduisant pour leur échapper. Las Casas remarqua leur crédit naissant. Quoique les hommes à projets soient communément trop ardens pour se conduire avec beaucoup d'adresse, celui-ci était doué de cette activité infatigable qui réussit quelquefois mieux que l'esprit le plus délié. Il fit sa cour aux Flamands avec beaucoup d'assiduité. Il mit sous leurs yeux l'absurdité de toutes les maximes adoptées jusque-là dans le gouvernement de l'Amérique, et particulièrement les vices des dispositions faites par Ximenès. La mémoire de Ferdinand était odieuse aux Flamands. La vertu et les talens de Ximenès avaient été pour eux des motifs de jalousie. Ils désiraient vivement de trouver des prétextes plausibles pour condamner les mesures du ministre et du défunt monarque, et pour décrier la politique de l'un et de l'autre. Les amis de Don Diego Colomb, aussi bien que les courtisans Espagnols qui avaient eu à se plaindre

(1) *Histoire de Charles V.*

de l'administration du cardinal, se joignirent à Las Casas pour désapprouver la commission des surintendans, en Amérique. Cette union de tant de passions et d'intérêts divers devint si puissante, que les Hiéronymites et Zuazo furent rappelés. Rodrigue de Figueroa, jurisconsulte estimé, fut nommé premier juge de l'île, et reçut des instructions nouvelles d'après les instances de Las Casas, pour examiner encore avec la plus grande attention la question importante élevée entre cet ecclésiastique et les colons, relativement à la manière dont on devait traiter les Indiens. Il était autorisé, en attendant, à faire tout ce qui serait possible pour soulager leurs maux et prévenir leur entière destruction. (1)

Ce fut tout ce que le zèle de Las Casas put obtenir alors en faveur des Indiens. L'impossibilité de faire faire aux colonies aucun progrès, à moins que les colons Espagnols ne pussent forcer les Américains au travail, était une objection insurmontable à l'exécution de son plan de la liberté. Pour écarter cet obstacle, Las Casas proposa d'acheter dans les établissemens des Portugais

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 16, 19, 21; *lib.* III, *cap.* 7, 8.

à la côte d'Afrique, un nombre suffisant de noirs, et de les transporter en Amérique, où on les emploîrait comme esclaves au travail des mines et à la culture du sol. Les premiers avantages que les Portugais avaient retirés de leurs découvertes en Afrique, leur avaient été procurés par la vente des esclaves. Plusieurs circonstances concouraient à faire revivre cet odieux commerce, aboli depuis long-temps en Europe, et aussi contraire aux sentimens de l'humanité qu'aux principes de la religion. Dès l'an 1503, on avait envoyé en Amérique un petit nombre d'esclaves nègres (1). En 1511, Ferdinand avait permis qu'on y en portât en plus grande quantité (2). On trouva que cette espèce d'hommes était plus robuste que les Américains, plus capable de résister à une grande fatigue, et plus patiente sous le joug de la servitude. On calculait que le travail d'un noir équivalait à celui de quatre Américains (3). Le cardinal Ximenès avait été pressé de permettre et d'encourager ce commerce, proposition qu'il avait rejetée avec

(1) Herrera, *decad.* 1, *lib. V*, *cap.* 12.
(2) *Id. ibid. lib VIII*, *cap.* 9.
(3) *Id. ibid. lib. IX*, *cap.* 5.

fermeté, parce qu'il avait senti combien il était injuste de réduire une race d'hommes en esclavage, en délibérant sur les moyens de rendre la liberté à une autre (1). Mais Las Casas, inconséquent comme le sont les esprits qui se portent avec une impétuosité opiniâtre vers une opinion favorite, était incapable de faire cette réflexion. Pendant qu'il combattait avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du Nouveau-Monde, il travaillait à rendre esclaves ceux d'une autre partie; et dans la chaleur de son zèle pour sauver les Américains du joug, il prononçait sans scrupule qu'il était juste et utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. Malheureusement pour ces derniers, le plan de Las Casas fut adopté. Charles accorda à un de ses courtisans Flamands, le privilége exclusif d'importer en Amérique quatre mille noirs. Celui-ci vendit son privilége pour vingt-cinq mille ducats à des marchands Génois, qui les premiers établirent avec une forme régulière entre l'Afrique et l'Amérique, ce commerce d'hommes qui a reçu depuis de si grands accroissemens. (2)

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 8.
(2) *Id. decad.* 1, *lib.* II, *cap.* 20.

Mais les marchands Génois, conduisant leurs opérations avec l'avidité ordinaire aux monopoleurs, demandèrent bientôt des prix si exorbitans des noirs qu'ils portaient à Hispaniola, qu'on y en vendit trop peu pour améliorer l'état de la colonie. Las Casas, dont le zèle était aussi inventif qu'infatigable, eut recours à un autre expédient pour soulager les Indiens. Il avait observé que le plus grand nombre de ceux qui jusque-là s'étaient établis en Amérique, étaient des soldats ou des matelots employés à la découverte ou à la conquête de ces régions, des fils de familles nobles, attirés par l'espoir de s'enrichir promptement, ou des aventuriers sans ressource et forcés d'abandonner leur patrie par leurs crimes ou leur indigence. A la place de ces hommes avides, sans mœurs, incapables de l'industrie persévérante et de l'économie nécessaire dans l'établissement d'une colonie, il proposa d'envoyer à Hispaniola et dans les autres îles, un nombre suffisant de cultivateurs et d'artisans, à qui on donnerait des encouragemens pour s'y transporter; persuadé que de tels hommes, accoutumés à la fatigue, seraient en état de soutenir des travaux dont les Américains étaient incapables par la faiblesse de leur constitution, et que bientôt ils deviendraient

eux-mêmes par la culture, de riches et d'utiles citoyens. Mais quoiqu'on eût grand besoin d'une nouvelle recrue d'habitans à Hispaniola, où la petite vérole venait de se répandre et d'emporter un nombre considérable d'Indiens, ce projet, quoique favorisé par les ministres Flamands, fut traversé par l'évêque de Burgos, que Las Casas trouvait toujours en son chemin (1)

Las Casas commença alors à désespérer de faire aucun bien aux Indiens dans les établissemens déjà formés. Le mal était trop invétéré pour céder aux remèdes. Mais on faisait tous les jours des découvertes nouvelles dans le continent, qui donnaient de hautes idées de sa population et de son étendue. Dans toutes ses régions, il n'y avait encore qu'une seule colonie très-faible, et si l'on en exceptait un petit espace sur l'isthme de Darien, les naturels étaient maîtres de tout le pays. C'était-là un champ nouveau et plus étendu pour le zèle et l'humanité de Las Casas, qui se flattait de pouvoir empêcher qu'on n'y introduisît le pernicieux système d'administration qu'il n'avait pu détruire dans des lieux où il était déjà tout établi. Plein

---

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. II*, *cap.* 21.

de ces espérances, il sollicita une concession de la partie qui s'étend le long de la côte, depuis le golfe de Paria jusqu'à la frontière occidentale de cette province, aujourd'hui connue sous le nom de Sainte-Marthe. Il proposa d'y établir une colonie formée de cultivateurs, d'artisans et d'ecclésiastiques. Il s'engagea à civiliser, dans l'espace de deux ans, dix mille Indiens, et à les instruire assez bien dans les arts utiles pour pouvoir tirer de leurs travaux et de leur industrie un revenu de quinze mille ducats au profit de la couronne. Il promettait aussi qu'en dix ans sa colonie aurait fait assez de progrès pour rendre au gouvernement soixante mille ducats par an. Il stipula qu'aucun navigateur ou soldat ne pourrait s'y établir, et qu'aucun Espagnol n'y mettrait les pieds sans sa permission. Il alla même jusqu'à vouloir que les gens qu'il emmènerait, eussent un habillement particulier, différent de celui des Espagnols, afin que les Indiens de ces districts ne les crussent pas de la même race d'hommes qui avaient apporté tant de calamités à l'Amérique (1). Par ce plan, dont je ne donne qu'une légère esquisse, il paraît clairement

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* IV, *cap.* 2.

que les idées de Las Casas sur la manière de civiliser et de traiter les Indiens, étaient fort semblables à celles que les Jésuites ont suivies depuis dans leurs grandes entreprises sur l'autre partie du même continent. Las Casas supposait que les Européens employant l'ascendant que leur donnaient une intelligence supérieure et de plus grands progrès dans les sciences et les arts, pourraient conduire par degrés l'esprit des Américains à goûter ces moyens de bonheur dont ils étaient dépourvus, leur faire cultiver les arts de l'homme en société, et les rendre capables de jouir des avantages de la vie civile.

L'évêque de Burgos et le conseil des Indes regardèrent le plan de Las Casas non-seulement comme chimérique, mais comme extrêmement dangereux. Ils pensaient que l'esprit des Américains était naturellement si borné, et leur indolence si excessive, qu'on ne réussirait jamais à les instruire, ni à leur faire faire aucun progrès. Ils prétendaient qu'il serait fort imprudent de donner une autorité si grande sur un pays de mille milles de côtes, à un enthousiaste visionnaire et présomptueux, étranger aux affaires, et sans connaissance de l'art du gouvernement. Las Casas, qui s'attendait bien à cette résistance,

ne se découragea pas. Il eut recours encore aux Flamands, qui favorisèrent ses vues auprès de Charles V avec beaucoup de zèle, précisément parce que les ministres Espagnols les avaient rejetées. Ils déterminèrent le monarque, qui venait d'être élevé à l'empire, à renvoyer l'examen de cette affaire à un certain nombre de membres de son conseil privé; et comme Las Casas récusait tous les membres du conseil des Indes, comme prévenus et intéressés, tous furent exclus. La décision des juges choisis à la recommandation des Flamands, fut entièrement conforme aux sentimens de ces derniers. On approuva beaucoup le nouveau plan, et l'on donna des ordres pour le mettre à exécution, mais en restreignant le territoire accordé à Las Casas à trois cents milles le long de la côte de Cumana, d'où il lui serait libre de s'étendre dans les parties intérieures du pays. (1)

Cette décision trouva des censeurs. Presque tous ceux qui avaient été en Amérique la blâmaient, et soutenaient leur opinion avec tant de confiance, et par des raisons

(1) Gomera, *hist. gen. cap.* 77. Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 3. Oviedo, *lib. XIX*, *cap.* 5.

si plausibles, qu'on crut devoir s'arrêter e
examiner de nouveau la question avec plu
de soin. Charles lui-même, quoiqu'accou
tumé dans sa jeunesse à suivre les sentimen
de ses ministres avec une déférence et un
soumission qui n'annonçaient pas la viguei
et la fermeté d'esprit qu'il montra dans u
âge plus mûr, commença à soupçonner qu
la chaleur que les Flamands mettaient dar
toutes les affaires relatives à l'Amérique
avoit pour principe quelque motif dont
devait se défier; il déclara qu'il était dé
terminé à approfondir lui-même la questic
agitée depuis si long-temps sur le caractèı
des Américains, et sur la manière la plı
convenable de les traiter. Il se présen
bientôt une circonstance qui rendait cet
discussion plus facile. Quevedo, évêque c
Darien, qui avait accompagné Pedrarias sı
le continent en 1513, venait de prend
terre à Barcelone, où la cour faisait sa rés
dence. On sut bientôt que ses sentimeı
étaient différens de ceux de Las Casas,
Charles imagina assez naturellement qu'e
écoutant et en comparant les raisons de deı
personnages respectables, qui, par un loı
séjour en Amérique, avaient eu le tem
nécessaire pour observer les mœurs du peup
qu'il s'agissait de faire connaître, il serait
ét

état de découvrir lequel des deux avait formé son opinion avec plus de justesse et de discernement.

On désigna pour cet examen un jour fixe et une audience solennelle. L'empereur parut avec une pompe extraordinaire, et se plaça sur un trône dans la grande salle de son palais. Ses courtisans l'environnaient. Dom Diego Colomb, amiral des Indes, fut appelé. L'évêque du Darien fut interpellé de dire le premier son avis. Son discours ne fut pas long. Il commença par déplorer les malheurs de l'Amérique et la destruction d'un si grand nombre de ses habitans, qu'il reconnut être en partie l'effet de l'excessive dureté et de l'imprudence des Espagnols; mais il déclara que tous les habitans du Nouveau-Monde qu'il avait observés, soit dans le continent, soit dans les îles, lui avaient paru une espèce d'hommes destinés à la servitude par l'infériorité de leur intelligence et de leurs talens naturels, et qu'il serait impossible de les instruire, ni de leur faire faire aucun progrès vers la civilisation, si on ne les tenait pas sous l'autorité continuelle d'un maître. Las Casas s'étendit davantage, et défendit son sentiment avec plus de chaleur. Il s'éleva avec indignation contre l'idée qu'il y eût aucune race d'hommes nés pour

la servitude, et attaqua cette opinion com
irréligieuse et inhumaine. Il assura que
Américains ne manquaient pas d'intelligen
qu'ils n'avaient besoin que d'être cu
vés, et qu'ils étaient capables d'appren
les principes de la religion, et de se forr
à l'industrie et aux arts de la vie socia
que leur douceur et leur timidité naturel
les rendant soumis et dociles, on pouvait
conduire et les former, pourvu qu'on ne
traitât pas durement. Il protesta que dans
plan qu'il avait proposé, ses vues étai
pures et désintéressées, et que quelques av
tages qui dussent revenir de leur exécut
à la couronne de Castille, il n'avait jan
demandé et ne demanderait jamais auc
récompense de ses travaux.

Charles, après avoir entendu les d
plaidoyers, et consulté ses ministres, n
crut pas encore assez bien instruit p
prendre une résolution générale relativem
à la condition des Américains; mais com
il avait une entière confiance en la pro
de Las Casas, et que l'évêque du Da
lui-même convenait que l'affaire était a
importante pour qu'on pût essayer le
proposé, il céda à Las Casas, par des lett
patentes, la partie de la côte de Cum
dont nous avons fait mention plus haut,

tout pouvoir d'y établir une colonie d'après le plan qu'il avait proposé. (1)

Las Casas pressa les préparatifs de son voyage avec son ardeur accoutumée ; mais soit par son inexpérience dans ce genre d'affaires, soit par l'opposition secrète de la noblesse espagnole, qui craignait que l'émigration de tant de personnes ne leur enlevât un grand nombre d'hommes industrieux et utiles, occupés de la culture de leurs terres, il ne put déterminer qu'environ deux cents cultivateurs ou artisans à l'accompagner à Cumana.

Rien cependant ne put amortir son zèle. Il mit à la voile avec cette petite troupe, à peine suffisante pour prendre possession du vaste territoire qu'on lui accordait, et avec laquelle il était impossible de réussir à en civiliser les habitans. Le premier endroit où il toucha fut l'île de Porto-Rico. Là il eut connaissance d'un nouvel obstacle à l'exécution de son plan, plus difficile à surmonter qu'aucun de ceux qu'il eût rencontrés jusqu'alors. Lorsqu'il avait quitté l'Amérique en

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. IV*, *cap.* 3, 4, 5. Argensola, *Annales de Aragon*, 74, 97. Remesal, *hist. gen. lib. II*, *cap.* 19, 20.

1517, les Espagnols n'avaient presqu'aucun commerce avec le continent, si l'on excepte les pays voisins du golfe de Darien. Mais tous les genres de travaux s'affaiblissant de jour en jour à Hispaniola par la destruction rapide des naturels du pays, les Espagnols manquaient de bras pour continuer les entreprises déjà formées, et ce besoin les avait fait recourir à tous les expédiens qu'ils pouvaient imaginer pour y suppléer. On leur avait porté beaucoup de nègres; mais le prix en était monté si haut, que la plupart des colons ne pouvaient y atteindre. Pour se procurer des esclaves à meilleur marché, quelques-uns d'entr'eux armèrent des vaisseaux, et se mirent à croiser le long des côtes du continent. Dans les lieux où ils étaient inférieurs en force, ils commerçaient avec les naturels, et leur donnaient des quincailleries d'Europe pour les plaques d'or qui servaient d'ornemens à ces peuples; mais par-tout où ils pouvaient surprendre les Indiens, ou l'emporter sur eux à force ouverte, ils les enlevaient et les vendaient à Hispaniola (1). Cette piraterie était accompagnée des plus grandes atrocités. Le nom espagnol devint en

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* II, *cap.* 3.

horreur sur tout le continent. Dès qu'un vaisseau paraissait, les habitans fuyaient dans les bois, ou couraient au rivage en armes pour repousser ces cruels ennemis de leur tranquillité. Quelquefois ils forçaient les Espagnols à se retirer avec précipitation, ou ils leur coupaient la retraite. Dans la violence de leur ressentiment, ils massacrèrent deux missionnaires dominicains, que le zèle avait portés à s'établir dans la province de Cumana (1). Le meurtre de ces personnes révérées pour la sainteté de leur vie, excita la plus vive indignation parmi les colons d'Hispaniola, qui, au milieu de la licence de leurs mœurs et de la cruauté de leurs actions, étaient pleins d'un zèle ardent pour la religion, et d'un respect superstitieux pour ses ministres : ils résolurent de punir ce crime d'une manière qui pût servir d'exemple, non-seulement sur ceux qui l'avaient commis, mais sur toute la nation entière. Pour l'exécution de ce projet, ils donnèrent le commandement de cinq vaisseaux et de trois cents hommes à Diego Ocampo, avec ordre de détruire par le fer et par le feu tout le pays de Cumana, et d'en faire les habitans

(1) Oviedo, *hist. lib. XIX*, *cap.* 3.

esclaves pour être transportés à Hispaniola. Las Casas trouva à Porto-Rico cette escadre faisant voile vers le continent, et Ocampo ayant refusé de différer son voyage, il comprit qu'il lui serait impossible de tenter l'exécution de son plan de paix, dans un pays qui allait être le théâtre de la guerre et de la désolation. (1)

Dans l'espérance d'apporter quelque remède aux suites funestes de ce malheureux incident, il s'embarqua pour Saint-Domingue, laissant ceux qui l'avaient suivi cantonnés parmi les colons de Porto-Rico. Plusieurs circonstances concoururent à le faire recevoir fort mal à Hispaniola. En travaillant à soulager les Indiens, il avait censuré la conduite de ses compatriotes, les colons d'Hispaniola, avec tant de sévérité, qu'il leur était devenu universellement odieux. Ils regardaient le succès de sa tentative comme devant entraîner leur ruine. Ils attendaient de grandes recrues de Cumana, et ces espérances s'évanouissaient, si Las Casas parvenait à y établir sa colonie. Figueroa, en conséquence d'un plan formé en Espagne pour déterminer le degré d'intelligence et de docilité des

(1) Herrera, *decad.* 2. *lib.* IX, *cap.* 8, 9.

Indiens, avait fait une expérience qui paraissait décisive contre le système de Las Casas. Il en avait rassemblé à Hispaniola un assez grand nombre, et les avait établis dans deux villages, leur laissant une entière liberté, et les abandonnant à leur propre conduite; mais ces Indiens, accoutumés à un genre de vie extrêmement différent, hors d'état de prendre en si peu de temps de nouvelles habitudes, et d'ailleurs découragés par leur malheur particulier et par celui de leur patrie, se donnèrent si peu de peine pour cultiver le terrain qu'on leur avait donné, parurent si incapables des soins et de la prévoyance nécessaires pour fournir à leurs propres besoins, et si éloignés de tout ordre et de tout travail régulier, que les Espagnols en conclurent qu'il était impossible de les former à mener une vie sociale, et qu'il fallait les regarder comme des enfans qui avaient besoin d'être continuellement sous la tutelle des Européens, si supérieurs à eux en sagesse et en sagacité. (1)

Malgré la réunion de toutes ces circonsces, qui armaient si fortement contre ses mesures ceux mêmes à qui il s'adressait pour

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib.* X, *cap.* 5.

les mettre à exécution, Las Casas, par son activité et sa persévérance, par quelques condescendances et beaucoup de menaces, obtint à la fin un petit corps de troupes pour protéger sa colonie au premier moment de son établissement. Mais à son retour à Porto-Rico, il trouva que les maladies lui avaient déjà enlevé beaucoup de ses gens; et les autres ayant trouvé quelque occupation dans l'île, refusèrent de le suivre. Cependant, avec ce qui lui restait de monde, il fit voile vers Cumana. Ocampo avait exécuté sa commission dans cette province avec tant de barbarie, il avait massacré ou envoyé en esclavage à Hispaniola un si grand nombre d'Indiens, que tout ce qui restait de ces malheureux s'était enfui dans les bois, et que l'établissement formé à Tolède se trouvant dans un pays désert, touchait à sa destruction. Ce fut cependant en ce même endroit que Las Casas fut obligé de placer le chef-lieu de sa colonie. Abandonné, et par les troupes qu'on lui avait données pour le protéger, et par le détachement d'Ocampo, qui avait prévu les calamités auxquelles il devait s'attendre dans un poste si misérable, il prit les précautions qu'il jugea les meilleures pour la sûreté et la subsistance de ses colons; mais comme elles étaient encore

bien insuffisantes, il retourna à Hispaniola solliciter des secours plus puissans, afin de sauver des hommes que leur confiance en lui avait engagés à courir de si grands dangers. Bientôt après son départ, les naturels du pays ayant reconnu la faiblesse des Espagnols, s'assemblèrent secrètement, les attaquèrent avec la furie naturelle à des hommes réduits au désespoir par les barbaries qu'on avait exercées contre eux, en firent périr un grand nombre, et forcèrent le reste à se retirer à l'île de Cubagua. La petite colonie qui était établie pour la pêche des perles, partagea la terreur panique dont les fugitifs étaient saisis, et abandonna l'île. Enfin, il ne resta pas un seul Espagnol dans aucune partie du continent, ou des îles adjacentes depuis le golfe de Pacia jusqu'aux confins du Darien. Accablé par cette succession de désastres, et voyant l'issue malheureuse de tous ses grands projets, Las Casas n'osa plus se montrer; il s'enferma dans le couvent des Dominicains à Saint-Domingue, et prit bientôt après l'habit de cet ordre. (1)

(1) Herrera, *decad.* 2, *lib. X*, *cap.* 5; *decad.* 3, *lib. II*, *cap.* 3, 4, 5. Oviedo, *hist. lib. XIX*, *cap.* 5. Gomera, *cap.* 77. Davilla Padilla, *lib. I*, *cap.* 97. Remesal, *hist. gen. lib. II*, *cap.* 22, 23.

Quoique la destruction de la colonie de Cumana ne soit arrivée que l'an 1521, je n'ai pas voulu interrompre le récit des négociations de Las Casas depuis leur origine jusqu'à leur issue. Son système fut l'objet d'une longue et sérieuse discussion; et quoique ses tentatives en faveur des Américains opprimés n'aient pas été suivies du succès qu'il s'en promettait (sans doute avec trop de confiance), soit par son imprudence, soit par la haine active de ses ennemis, elles donnèrent lieu à divers réglemens qui furent de quelque utilité à ces malheureuses nations. »

Second Fragment.

« Il allait (Cortez) détruire leurs autels et renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le père Barthelemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avait arrêté l'impétuosité de son zèle. Le religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville remplie d'un peuple également superstitieux et guerrier, avec lequel les Espagnols venaient de s'allier. Il déclara que ce qui s'était fait à Zempoalla lui avait toujours paru injuste; que la religion ne devait pas être prêchée le fer à la main, ni les infidelles convertis par la vio-

lence ; qu'il fallait employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction qui éclaire les esprits, et les bons exemples qui captivent les cœurs ; que ce n'était que par ces moyens qu'on pouvait engager les hommes à renoncer à leurs erreurs, et embrasser la vérité. — Au seizième siècle, dans un temps où les droits de la conscience étaient si mal connus de tout le monde chrétien, où le nom de tolérance était même ignoré, on est étonné de trouver un moine espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse, et des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortez. Il laissa les Tascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines. »

Histoire d'Amérique, tom. III, liv. V.

Robertson, après avoir prouvé que la dépopulation de l'Amérique ne peut être attribuée à la politique du gouvernement espagnol, passe à ce morceau que nous avons cité dans le texte :

« *C'est avec plus d'injustice encore que beaucoup d'écrivains ont attribué à l'esprit*

d'intolérance de la religion romaine ; la d
truction des Américains, etc. »

Et enfin ailleurs, en parlant des Indien
il dit : « Quoique Paul III, par sa fameu
bulle donnée en 1537, ait déclaré les Indie
créatures raisonnables, ayant droit à to
les priviléges du christianisme ; néanmoir
après deux siècles, durant lequels ils ont é
membres de l'église, ils ont fait si peu
progrès, qu'à peine en trouve-t-on quelque
uns qui aient une portion d'intelligence su
fisante pour [illegible] regardés comme dignes
participer à [illegible]charistie. D'après cette id
de leur incapacité et de leur ignorance
matière de religion, lorsque le zèle de Ph
lippe lui fit établir l'inquisition en Amériqu
en 1570, les Indiens furent déclarés exemp
de la juridiction de ce sévère tribunal,
ils sont demeurés soumis à l'inspection
leurs évêques diocésains. » *Tom. V*, *p* 20

Si l'on pèse avec attention et impartiali
tous les faits avancés par le docteur *presb*
térien, si l'on se rappelle en même tem
les nombreux hôpitaux fondés par les Indie
du Nouveau-Monde, les admirables missio
du Paraguay, etc. on sera convaincu qu
n'y a jamais eu de plus atroce calomnie qu
celle qui attribue à la religion chrétienne
destruction des habitans du Nouveau-Mond

Massac

Massacre d'Irlande.

Des inimitiés nationales, bien plus encore que des haines religieuses, produisirent en 1641 le fameux massacre d'Irlande. Depuis long-temps opprimés par les Anglais, dépouillés de leurs terres, tourmentés dans leurs mœurs, leurs habitudes et leur religion, réduits presque à la condition d'esclaves par des maîtres hautains et tyranniques, les Irlandais, poussés au désespoir, eurent enfin recours à la vengeance; ils ne furent pas même les agresseurs dans cette horrible tragédie, et on avait commencé à les égorger avant qu'ils se déterminassent à répandre le sang.

M. Millon, dans ses *Recherches sur l'Irlande* (imprimées à la suite du voyage d'Arthur Young), a recueilli des faits intéressans qu'il sera bon de mettre ici sous les yeux du lecteur.

Quelques Irlandais s'étant soulevés par une suite de ce système d'oppression qui pesait sur leur malheureuse patrie, le conseil anglais d'Irlande envoie des troupes contre eux avec ordre de les exterminer.

« *Les officiers*, dit Castelhaven (dont M. Millon cite ici les propres paroles), *les*

officiers et les soldats, peu attentifs à distinguer les rebelles sujets, tuèrent indistinctement, dans bien des endroits, hommes, femmes et enfans; ce procédé irrita les rebelles, et les porta à commettre les mêmes cruautés sur les Anglais (1). D'après le passage du comte Castelhaven, il paraît que les Anglais avaient commencé la scène par ordre de leurs chefs, et que le crime des Irlandais était d'avoir suivi un exemple barbare. (2)

» *Je ne puis croire*, ajoute Castelhaven, *qu'il y ait eu alors en Irlande, hors des villes murées, la dixième partie des sujets britanniques rapportés par le chevalier Temple et autres écrivains, comme massacrés par les Irlandais. Il est clair que cet auteur répète jusqu'à deux ou trois fois, en divers endroits, les mêmes personnes avec les mêmes circonstances, et qu'il fait mention de quelques centaines d'individus, comme massacrés alors, qui ont vécu encore plusieurs années après, et quelques-uns jusqu'à notre temps : il est donc juste que, malgré les clameurs mal fon-*

---

(1) Which procedure exaspereted the rebels, and induced them to commi the like cruelties upon the English.

(2) *Ma-Geoghegan.*

dées de certaines personnes, qui s'écrient contre les Irlandais, sans dire un mot de la rebellion fomentée chez eux, je rende justice à la nation irlandaise, et que je déclare que les chefs de cette nation n'eurent jamais intention d'autoriser les cruautés qu'on y avait exercées.

» L'exemple des Ecossais qui s'étaient insurgés, fut en partie cause de la révolte des Irlandais déjà mécontens; ils se voyaient à la veille d'être forcés, ou de renoncer à leur religion, ou d'abandonner leur patrie; une pétition des protestans d'Irlande, signée de plusieurs milliers d'entr'eux, et adressée au parlement d'Angleterre, justifiait leur crainte; on se vantait déjà publiquement, qu'avant un an il n'y aurait pas un seul papiste en Irlande. Cette adresse produisit son effet en Angleterre : Charles I ayant réuni, par une condescendance forcée, les affaires d'Irlande entre les mains du parlement, cette assemblée fit une ordonnance qui tendait à l'extirpation totale des Irlandais, et déclara qu'elle ne consentirait jamais à aucune tolérance de la religion papiste en Irlande, ni dans aucun autre des états britanniques. Le même parlement ordonna ensuite qu'on assignât à des aventuriers Anglais, moyennant une certaine somme d'argent, deux millions cinq cent mille acres

de terres profitables en Irlande, non com
les marais, les bois et les montagnes stéri
et cela dans le temps où les propriétaire
terres engagés dans la révolte, étaien
très-petit nombre. Il fallait donc, pour s
faire à l'engagement pris avec ces aventuri
déposséder une infinité d'honnêtes gens
n'avaient jamais troublé la tranquillité
blique.

» Les Irlandais, principalement
d'Ulster, n'avaient pas oublié l'injuste
fiscation de six comtés faite sur eux, il
avait pas encore 40 ans; ils regardaient
propriétaires actuels comme des usurpate
et leur douleur ayant dégénéré en vengea
ils se saisirent des maisons, des troupe
et des effets de ces nouveaux venus, et
beaux édifices et les habitations comm
que ces colons avaient fait construire su
terres de ces propriétaires, furent ou
ou consumés par le feu. » (1)

Telles furent les premières hostilités
mises par les Irlandais sur les Anglais
n'était pas encore question de massacre
Anglais, dit Ma-Geoghegan, furent les
miers agresseurs; leur exemple fut suivi

(1) Ma-Geoghegan.

exactement par les catholiques de l'Ulster, et la contagion se répandit bientôt par tout le royaume; il ne s'agissait pas d'une querelle particulière, c'était une antipathie et une haine nationale entre les deux peuples, savoir, les Irlandais catholiques et les Anglais protestans . . . .
Voilà l'origine de cette malheureuse guerre qui coûta tant de sang; voilà les causes du soulévement des Irlandais en 1641, lequel fut suivi d'un horrible massacre. Ma-Geoghegan assure une chose certaine, qu'il y eut six fois plus de catholiques que de protestans massacrés dans cette occasion; 1.° parce que les premiers étaient dispersés dans les campagnes, et par conséquent exposés à la furie d'un ennemi impitoyable, au lieu que les derniers demeuraient pour la plupart dans des villes murées et dans des châteaux qui les mirent à couvert de la fureur d'une populace effrenée; et ceux d'entr'eux qui habitaient dans les campagnes, se retirèrent au premier bruit, dans les villes et places fortes, où ils restèrent pendant la guerre; quelques-uns retournèrent en Angleterre ou en Ecosse, de sorte qu'il n'en périt que fort peu, excepté ceux qui avaient été exposés à la première furie des révoltés; les garnisons anglaises, sur ces entrefaites, massacrèrent

les gens de la campagne sans distinction d'âge ni de sexe : 2.° le nombre des catholiques exécutés à mort par les Cromwelliens pour cause de massacre, fut si petit, qu'il était impossible qu'ils eussent pu tuer un si prodigieux nombre de protestans. (1)

« L'Irlande ayant été réduite, il y fut établi une haute cour de justice pour la recherche des meurtres commis sur les protestans, dans le cours de la guerre. On ne put convaincre d'y avoir eu part que cent quarante catholiques, la plupart du bas peuple, quoique leurs ennemis fussent leurs juges, et qu'on eût suborné des témoins pour les trouver coupables ; et des cent quarante, plusieurs protestèrent de leur innocence, étant près de périr. S'il eût été question de faire les mêmes recherches contre les protestans, et d'admettre les preuves juridiques des catholiques, il est incontestable que sur dix parlementaires d'Irlande, neuf auraient été trouvés coupables devant un tribunal équitable. » (2)

(*Recherches sur l'Irlande, par le citoyen Millon, 2 volumes de la traduction du Voyage d'Arthur Young en Irlande.*)

---

(1) Ireland's Case.
(2) *Ibid.*

Ainsi l'on voit que les passions des hommes, des haines et des intérêts souvent très-étrangers à la religion, ont produit les énormités sanglantes qu'on a rejetées sur un culte qui ne prêche que la paix et l'humanité. Que dirait la philosophie, si on l'accusait aujourd'hui d'avoir élevé les échafauds de Robespierre? N'est-ce pas en empruntant son langage qu'on a égorgé tant de victimes innocentes, comme on a pu abuser du nom de la religion pour commettre des crimes? Combien ne peut-on pas reprocher d'actes de cruauté et d'intolérance à ces mêmes protestans qui se vantent de pratiquer seuls la philosophie du christianisme? Les lois contre les catholiques d'Irlande, appelées lois de découverte (*Laws of discovery*), égalent en oppression, et surpassent en immoralité tout ce qu'on a jamais reproché à l'Eglise romaine.

Par ces lois,

1.° Tout le corps des catholiques romains est entièrement désarmé.

2.° Ils sont déclarés incapables d'acquérir des terres.

3.° Les substitutions sont annullées, et elles sont partagées également entre les enfans.

4.° Si un enfant abjure la religion catholique, il hérite de tout le bien, quoiqu'il soit le plus jeune.

5.° Si le fils abjure sa religion, le père n'a aucun pouvoir sur son propre bien, mais il perçoit une pension sur ce bien qui passe à son fils.

6.° Aucun catholique ne peut faire un bail pour plus de 31 ans.

7.° Si la rente d'un catholique est moins des deux tiers de la valeur du bien, le dénonciateur aura le profit du bail.

8.° Les prêtres qui célébreront la messe, seront déportés; et s'ils reviennent, pendus.

9.° Si un catholique possède un cheval valant plus de cinq livres sterlings, il sera confisqué au profit du dénonciateur.

10.° Par une disposition du lord Hardwick, les catholiques sont déclarés incapables de prêter de l'argent à hypothèque. (1)

Il est bien remarquable que cette loi ne fut portée que cinq ou six ans après la mort du roi Guillaume, c'est-à-dire lorsque tous les troubles d'Irlande étaient appaisés, et lorsque l'Angleterre était à son plus haut point de lumière, de civilisation et de prospérité.

Il ne faut pas croire que, même dans ces temps de fermentation, où les meilleurs

(1) Voyage d'Art. Young.

esprits sont quelquefois entraînés dans des excès; il ne faut pas croire que les vrais catholiques approuvassent les fureurs du parti qui se servait de leur nom. La Saint-Barthelemi trouva des larmes, même à la cour de Médicis, même dans la couche de Charles IX.

« J'ai ouï raconter, dit Brantôme, qu'au massacre de la Saint-Barthelemi, la reine Isabelle n'en sachant rien, ni même senti le moindre vent du monde, s'en alla coucher à sa mode accoustumée, et ne s'estant esveillée qu'au matin, on lui dit à son réveil le beau mystère qui se jouait : Hélas! dit-elle, le roy mon mari le sait-il? Oui, Madame, répondit-on; c'est lui-même qui le fait faire. O mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'est cecy, et quels conseillers sont ceux-là qui lui ont donné tels advis? Mon Dieu, je te supplie et te requiers de luy vouloir pardonner; car si tu n'en as pitié, j'ai grand peur que cette offense ne lui soit pas pardonnée; et soudain demanda ses heures, et se mit en oraison, et à prier Dieu la larme à l'œil. Que l'on considère, je vous prie, la bonté et la sagesse de cette reyne, de n'approuver point une telle feste, ni le jeu qui s'y célébra; encore qu'elle eust grand sujet de désirer la totale extermination, et

de M. l'amiral, et de tous ceux de sa re
gion ; d'autant qu'ils étaient contraires
tout à la sienne, qu'elle adorait et honor
plus que toute chose au monde; et de l'aut
côté qu'elle voyait combien il troublait l'es
du roy son seigneur et mari. »

Mémoires de Brantôme, tom. II,
Edition de Leyde, MCXCIX.

NOTE B.

« Le sommet du St-Gothard est une plat
forme de granit, nu, entouré de quelqu
rochers médiocrement élevés, de form
très-irrégulières, qui arrêtent la vue
tous sens, la bornent à la plus affreuse d
solitudes. Trois petits lacs et le triste hospi
des capucins interrompent seuls l'uniformi
de ce désert, où l'on ne trouve pas la moind
trace de végétation ; c'est une chose nouvel
et surprenante pour un habitant de la plain
que le silence absolu qui règne sur cet
plate-forme : on n'entend pas le moind
murmure ; le vent qui traverse les cieux
rencontre point ici un feuillage ; seuleme
lorsqu'il est impétueux, il gémit d'u
manière lugubre contre les pointes de roche
qui le divisent. Ce serait en vain qu'

gravissant les sommets abordables qui environnent ce désert, on espérerait se transporter par la vue dans des contrées habitables : on ne voit au-dessous de soi qu'un chaos de rochers et de torrens : on ne distingue au loin que des pointes arides et couvertes de neiges éternelles, perçant le nuage qui flotte sur les vallées, et qui les couvre d'un voile souvent impénétrable ; rien de ce qui existe au-delà ne parvient aux regards, excepté un ciel d'un bleu noir, qui, descendant bien au-dessous de l'horizon, termine de tous côtés le tableau, et semble être une mer immense qui environne cet amas de montagnes.

» Les malheureux capucins qui habitent l'hospice, sont pendant neuf mois de l'année ensevelis sous des neiges, qui, souvent dans l'espace d'une nuit, s'élèvent à la hauteur de leur toit, et bouchent toutes les entrées du couvent. Alors il faut se frayer un passage par les fenêtres supérieures qui servent de portes. On juge que le froid et la faim sont des fléaux auxquels ils sont fréquemment exposés ; et que s'il existe des cénobites qui aient droit aux aumônes, ce sont ceux-là. »

Note de la traduction des lettres de Coxe sur la Suisse, par le citoyen Ramond.

Les hôpitaux militaires viennent originairement des bénédictins. Chaque couvent de cet ordre nourrissait un ancien soldat, et lui donnait une retraite pour le reste de ses jours. Louis XIV, en réunissant ces diverses fondations en une seule, en forma l'Hôtel des Invalides. Ainsi, c'est encore la religion de paix qui a fondé l'asile de nos vieux guerriers.

NOTE C.

Il est très-difficile de donner un relevé exact des colléges et des hôpitaux, parce que les différentes statistiques sont très-incomplètes, et les géographies omettent une foule de détails : les uns donnent la population d'un état, sans donner le nombre des villes ; les autres comptent les paroisses et oublient les cités. Les cartes surchargées de noms de lieu, multiplient les bourgs, les châteaux, les villages. Le grand travail sur les provinces de la France, commencé sous Louis XIV, n'a point malheureusement été achevé. Les cartes de Cassini, qui seraient

d'un

d'un grand secours, sont aussi demeurées incomplètes.

Les histoires particulières des provinces négligent en général la statistique, pour parler des anciennes guerres des barons, des droits de telle ville et de tel bourg. A peine trouvez-vous quelques fondations perdues dans un fatras de choses inutiles. Les historiens ecclésiastiques, à leur tour, se circonscrivent dans leur sujet, et passent rapidement sur les faits d'un intérêt général. Quoi qu'il en soit, au milieu de cette confusion, nous avons tâché de saisir quelques résultats dont nous allons mettre les tableaux sous les yeux des lecteurs.

Extrait de la partie ecclésiastique de la statistique de M. de Beaufort.

FRANCE.

18	Archevêchés.
117	Evêchés.
11	Evêques pour les missions, etc.
16	Chefs d'Ordres ou Congrégations.
366000	Ecclésiastiques.
34498	Paroisses.
4644	Annexes.
800	Chapitres et Collégiales.
36	Académies.
24	Universités.

États héréditaires d'Autriche.

5 Archevêchés.
15 Evêchés.
6 Universités.
6 Colléges.

Grand-Duché de Toscane.

3 Archevêchés.
2 Evêchés.
2 Universités.

Russie.

30 Archevêchés et Evêchés Grecs.
68000 Ecclésiastiques.
18319 Paroisses Cathédrales.
4 Universités.

Espagne.

8 Archevêchés.
48 Evêchés.
117 Eglises.
19683 Paroisses.
27 Universités.

ANGLETERRE.

2 Archevêchés.
25 Evêchés.
9684 Paroisses.

IRLANDE,

4 Archevêchés.
19 Evêchés.
44 Doyennés.
2293 Paroisses.

ÉCOSSE.

13 Synodes.
98 Presbytères.
938 Paroisses.

PRUSSE.

4 Chapitres.
2 Couvens d'hommes dont un luthérien.
1 Evêque catholique.
1 Cathédrale.
6 Universités.

PORTUGAL.

1 Patriarche.
5 Archevêques.
19 Evêques.
3343 Paroisses.
2 Universités.

LES DEUX-SICILES. NAPLES.

23 Archevêchés.
145 Evêchés.

SICILE.

3 Archevêchés.
4 Universités.

Les couvens sont tenus d'avoir des écol gratuites.

SARDAIGNE.

3 Archevêchés.
26 Evêchés.
50 Abbayes.
3 Universités.

ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

3 Archevêchés.
5 Evêchés.

SUÈDE.

1 Archevêché.
14 Evêchés.
2538 Paroisses.
1381 Pastorats.
3 Universités.
10 Colléges.

DANEMARCK.

12 Evêchés.
2 Universités.

POLOGNE.

2 Archevêchés.
6 Evêchés.
4 Universités.

VENISE.

1 Patriarchat.
4 Archevêques.
31 Evêques.
1 Université à Padoue.

HOLLANDE.

6 Universités et plusieurs sociétés littéraires, beaucoup de mo-

nastères catholiques des deu sexes.

SUISSE.

4 Evêques suffragans de l'archevêque de Besançon.
1 Université à Bâle.

PALATINAT DE BAVIÈRE.

Plusieurs Académies.
1 Archevêché.
4 Evêchés.
2 Universités.
1 Académie des Sciences.

SAXE.

1 Chapitre catholique.
3 Couvens de filles.
3 Universités.
5 Colléges presbytériens,
1 Académie des Sciences.

HANOVRE.

750 Paroisses luthériennes.
14 Communautés.
1 Collégiale catholique.
1 Couvent et plusieurs autres églises.
L'Université de Gottingue.

WURTEMBERG.

Le Consistoire luthérien.
14 Prélatures ou Abbayes.
1 Université et plusieurs Colléges.

LANDGRAVIAT DE HESSE-CASSEL.

2 Universités.
1 Académie des Sciences.

On voit qu'il n'est pas question des hôpitaux et des fondations de charité dans ce tableau. Le mot de *Collége* y est employé vaguement et dans un sens collectif. On sent bien, par exemple, qu'il y a plus de six Colléges dans les Etats héréditaires d'Autriche, et que l'auteur a voulu désigner seulement des espèces d'Universités inférieures à celles qui portent ordinairement ce nom.

En faisant le dépouillement de l'ouvrage du père Hélyot, nous avons trouvé le résultat suivant pour les chefs-lieux d'Hôpitaux en Europe.

Religieux de Saint-Antoine de Viennois.

	Chefs-lieux d'Hôpitaux.
En France	5
En Italie	4
En Allemagne	4
Religieux non réformés de cet ordre. .	»
Hôpitaux inconnus.	»

Chanoines réguliers de l'Hôpital de Roncevaux.

Roncevaux.	1
Ortie.	1
Plusieurs Hôpitaux dépendans, inconnus.	»

Ordre du S. Esprit de Montpellier.

Rome	2
Bergerac	1
Troye	1
Plusieurs inconnus	»

Religieux Porte-Croix.

Monastères-Hôpitaux.

En Italie.	200
En France	7
	226

	Chefs-lieux d'Hôpitaux.
Ci-contre	226
En Allemagne	9
En Bohême	15

Chanoines et Chanoinesses de Saint-Jacques de l'Epée.

En Espagne	20

Religieuses Hospitalières, ordre de Saint-Augustin.

Hôtel-Dieu à Paris	1
Saint-Louis	1
Moulins	1

Frères de la Charité de S. Jean de Dieu.

Espagne et Italie	18
France	24

Religieuses Hospitalières de la Charité de Notre-Dame.

France	12
	327

	Chefs-lieux d'Hôpitaux.
De l'autre part. . .	327

Religieuses Hospitalières de Loches.

France.	18
Italie	12

Religieuses Hospitalières de l'ordre de S. Jean-de-Jérusalem en France.

Beaulieu.	1
Sieux.	1

Dames de la Charité, fondées par Saint-Vincent-de-Paul.

France, Pologne et Pays-Bas. . . .	280
Dirigent de plus à Paris l'hôpital du Nom de Jesus, devenu l'hôpital-général.	1
Les deux maisons des Enfans-Trouvés.	2
Le séminaire, vis-à-vis de Saint-Lazare.	
L'Hôtel des Invalides.	1
Les Incurables	1
Les Petites-Maisons	1
	645

	Chefs-lieux d'Hôpitaux.
Ci-contre.	645

Filles Hospitalières de Sainte-Marthe en France.

Beaune.	1
Châlons	1
Dijon	1
Langres	1
Plusieurs autres en Bourgogne, inconnus.	»

Chanoinesses Hospitalières en France.

Sainte-Catherine, à Paris	1
Saint-Gervais, *ibid.*	1

Filles - Dieu.

Paris, rue Saint - Denys.	1
Orléans.	1

Filles Hospitalières en France.

Beauvais	1
Noyon.	1
	655

Chefs-lieux d'Hôpitaux.

De l'autre part. . .	655
Abbeville.	1
Amiens.	1
Pontoise	1
Cambrai	3
Menin	1

Tiers-Ordre de Saint-François les Bons-Sieux.

Armentières.	1
Lille	1
Dunkerque	1
Bergue.	1
Ypres	1

Sœurs-Grises.

Chefs - lieux d'hôpitaux.	23

Brugelettes et Frères-Infirmiers Minimes en Espagne.

Burgos	1
Quadalaxara	1
	692

Murcie,

Chefs-lieux d'Hôpitaux.

Ci-contre. . . .	692
Murcie, Nazara	1
Belmonte	1
Tolède.	1
Talavera	1
Pampelune	1
Sarragosse.	1
Valladolid.	1
Medina.	1
Del Campo	1
Lisbonne	2
Evora	1
Malines, en Flandre	1

Filles Hospitalières de St-Thomas-de-Villeneuve, en France.

En Bretagne.	13
A Paris	1

Filles de Saint-Joseph.

Belley.	1
Lyon	1
	721

Chefs-lieux d'Hôpitaux.

De l'autre part. . .	721
Grenoble	1
Embrun	1
Gap.	1
Sisteron	1
Vivier	1
Uzès	1
Filles de Miramion.	
Paris	3
Total des hôpitaux dans les chefs-lieux d'hôpitaux	730

Pour se convaincre qu'Hélyot ne parle ici que des chefs-lieux des hôpitaux desservis par les différens ordres monastiques, il suffit de remarquer qu'aucune capitale, excepté Paris, n'est nommée dans ce tableau, et qu'il y a telle métropole qui contient jusqu'à vingt et trente hospices. Ces maisons centrales des ordres hospitaliers ont étendu des branches autour d'elles, et ces branches ne sont indiquées dans la plupart des auteurs que par des etc.

Il est presque impossible de rien dire de certain sur le nombre des colléges en Europe: les auteurs en parlent à peine. On voit seulement que les religieux de Saint-Basile en Espagne n'ont pas moins de quatre colléges par province ; que toutes les congrégations bénédictines enseignaient, que les *provinces* des Jésuites embrassaient toute l'Europe, que les Universités avaient des multitudes d'écoles et de colléges dépendans, etc.; et quand, d'après les statistiques des divers temps, nous avons avancé que le christianisme enseignait 300,000 élèves, nous sommes certainement restés au-dessous de la vérité.

C'est d'après le calcul suivant, tiré des diverses géographies, et en particulier de celle de Guthrie, que nous avons donné 3294 villes en Europe, en accordant à chacune de ces villes un hôpital.

	Villes.
Norwége.	20
Danemarck propre	31
Suède.	76
Russie d'Europe	83
Ecosse.	103
	312

	Villes.
De l'autre part.	312
Angleterre	552
Irlande	39
Espagne	208
Portugal	51
Piémont	37
République Italique	43
Etats Vénitiens et duché de Parme	23
République Ligurienne	15
République de.	2
République de Saint-Marin	1
Toscane	22
Etats de l'Eglise	36
Royaume de Naples	60
Royaume de Sicile	17
Corse et autres îles	21
France, en y comprenant son nouveau territoire	960
Prusse	30
Pologne	40
Hongrie	67
Transylvanie	8
Gallicie	16
	2560

	Villes.
Ci-contre. . . .	2560
République helvétique.	91
Allemagne	643
	3294

Fin du huitième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.
CULTE.

LIVRE QUATRIÈME.
MISSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE CINQUIÈME.

Ordre militaire ou Chevalerie.

LIVRE SIXIÈME.

Services rendus à la Société par le Clergé et la Religion chrétienne, en général.

Fin de la Table du huitième Volume.